This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

ROME

SOUS LÉON XIII

(NOTES ET SOUVENIRS D'UN VOYAGE A ROME EN 1883)

PAR

Mgr ANT. RICARD

PRÉLAT DE LA MAISON DE SA SAINTETÉ

Professeur de théologie dogmatique aux facultés d'Aix et de Marseille

PARIS

E. PLON ET Cie. IMPRIMEURS-ÉDITEURS

RUE GARANCIÈRE, 10.

1884

Tous droits réservés.

ROME

SOUS LÉON XIII

ROME SOUS LÉON XIII

JEUDI 16 MARS

Un long tunnel. — Ce que dit une boîte d'allumettes. — Ne faites pas comme les balais ! — Récolte parfumée.

On m'avait dit, au départ : « Et surtout voyagez de jour, cette route de la Corniche est une merveille. »

Sur la foi de ce conseil, j'ai pris gîte de nuit à Gênes et, de bonne heure, par un train omnibus, me voilà en route pour Florence.

Fiez-vous aux guides, aux ciceroni et aux amis enthousiastes.

Dussé-je scandaliser tous ceux qui m'ont précédé sur cet éternel passage de Gênes à Pise, la sincérité que je veux apporter en ces *Notes de Voyage* me contraint à le déclarer : Rien au monde n'est fatigant comme cette route. Autant traverser la Crau à petits pas !

Jugez plutôt. Il n'y a pas moins de 92 *tunnels* dans un trajet de quatre ou cinq heures !... Que si, de confiance, vous

vous prenez d'une belle admiration, d'une part pour ces coteaux couverts d'oliviers et d'orangers, et de l'autre pour ces charmantes sinuosités qui découpent le rivage italien, n'essayez pas de vous exclamer, un trou noir vient infailliblement couper votre interjection et infliger à vos pauvres yeux le supplice d'une brusque transition du jour à la nuit, cent fois répétée en quelques heures Je ne sais rien de moins récréatif.

Cependant, pour l'acquit de ma conscience, j'ai soigneusement considéré le spectacle, quand il plaisait aux ingénieurs, qui ont tracé cette ligne de Tantale, de me le laisser apercevoir. Je n'ai rien, mais absolument rien découvert de comparable, en toutes ces échappées, au golfe de Cassis, à la rade de La Ciotat, aux plages de Bandol.

Donc, un bon conseil à mon tour aux curieux des vues marines. Tâchez de dormir entre Nice et Gênes, entre Gênes et Pise, vous éviterez le papillottage de 174 *tunnels*. Réservez-vous pour le parcours qui précède, spécialement entre Toulon et Aubagne.

Tandis que je médite ce conseil, un petit mendiant, déguenillé comme j'en verrai, m'assure-t-on, beaucoup sur cette terre privilégiée du soleil, s'approche de la portière, où je me suis mis en consciencieuse contemplation, et il me tend, avec son plus gracieux sourire... une boîte d'allumettes.

L'incident vous semblera vulgaire. Détrompez-vous !

La boîte, ornée d'une assez méchante photo-gravure, représente une vieille édentée, en conférence avec le curé de son village. Le pasteur est assis grassement dans un fauteuil où s'étale sa plantureuse personne, boutonnée à grand efforts

en une soutane qui va éclater sous la tension, tandis que la vieille, debout, inclinée avec un respect empreint d'ironie, dit au curé ahuri :

— *Sr Parocco, se lei eletto sindacco, chi dira la messa ?* (1).

Manœuvre électorale, plus encore, leçon d'anti-cléricalisme. Le peuple italien garde encore le respect de ses prêtres. Nulle part au monde, ceux-ci ne jouissent de plus de considération, leurs avis sont goûtés, leur médiation souvent requise par la confiance des paroissiens, même dans les affaires qui ne tiennent point à l'exercice du ministère sacerdotal. Il faut absolument déloger le clergé de cette situation, et voilà pourquoi on fabrique, à si bon marché, des boîtes d'allumettes illustrées en Italie.

Ceci dit, non sans un secret espoir de gagner la faveur des actionnaires de notre monopole français de ladite fabrication, je passe outre.

D'ailleurs, voici tout un détachement de soldats, qui sollicite, en la personne de ses officiers, l'admiration du train. Il y en a de toutes couleurs, de tous plumets, de toute coupe : c'est à rêver ! Messieurs les officiers s'offrent à la vue, ils se sentent évidemment partie essentielle du paysage...

Mais, chut ! Pour un début, tout cela est peu aimable à l'endroit de nos chers voisins et alliés. Je vais tâcher de prendre un autre ton, plus en conformité avec le charitable *monitum* d'un bon Carme de Florence.

Il s'appelait Moïse ; et Ozanam, qui voyageait, s'étant confessé à lui, s'accusa d'avoir un peu médit de l'Italie.

(1) Monsieur le curé, si l'on vous élit syndic (maire) qui dira la messe ?

Le pieux vieillard se crut obligé de lui faire à cet égard un peu de morale, et voici en quels termes :

— Lorsque vous allez dans un pays étranger, ne faites pas comme les balais, qui ne ramassent que les ordures.

Conclusion. Ne voulant pas faire comme les balais — un meuble de luxe d'ailleurs dans le pays ! — je vais laisser ce que les balais ramassent, pour une autre récolte, celle-là plus riche et plus agréable, celle que Louis Veuillot appelait *les Parfums de Rome* !

VENDREDI 17 MARS

Firenze, io son' Pazzo di te! — Deux figures florentines. — Les débuts de Savonarole. — Sa méthode oratoire. — Un sujet de sermon affiché à la porte de l'église. — Un prédicateur anglais. — Les auditeurs assis et les auditeurs debout. — Marie à la Cène. — Au couvent de Saint-Marc. — Fra Angelico. — Une Marseillaise enterrée à Florence. — Le dôme. — Partenza!

« Florence! Florence! j'ai tout fait pour toi, parce que je « t'aime à la folie, parce que je suis fou de toi!... »

Voici donc la ville, l'église, la chaire, où le grand prêcheur, moine et tribun, apôtre et diplomate, Savonarole, a jeté sur un peuple ravi et transporté cette parole qui fit une révolution religieuse et politique : *Firenze, Firenze, io son' pazzo di te!*

Je l'avoue, au risque de paraître bien étranger aux choses de l'histoire et de l'art florentins, en arrivant ici, ce ne sont pas les souvenirs de Machiavel, de Galilée, de Marsile Ficin, des Médicis, ni même de Bramante, de Benvenuto Cellini, et

autres grands noms de Florence qui m'ont attiré de préférence : Savonarole et Fra Angelico, seuls, m'entraînent à courir après le parfum de leur passage en cette ville fortunée, qui eut la gloire de les posséder et conserve avec un soin jaloux les moindres traces de leur séjour.

C'est au couvent de Saint-Marc que j'ai d'abord couru. C'est là aussi dans l'intérieur de ce cloître, que Jérôme Savonarole ouvrit d'abord ses lèvres éloquentes. Le site était admirablement choisi : pour temple, un jardin tout plein de rosiers de Damas ; pour pavillon, le ciel ; pour auditeurs, des frères aux robes blanches.

Des jardins de Saint-Marc, il passa d'abord à Santa-Maria Novella, cette église que Michel-Ange appelait son épouse, puis à Santa-Maria della Fiore, le chef-d'œuvre de Brunellesco. Je l'y suis, avec la foule des Florentins, au XVe siècle, relisant ses discours et cherchant à reconstituer vivante cette splendide vision disparue depuis quatre cents ans.

Comme ce moine s'entendait à réveiller de leur sommeil toutes ces âmes charnelles ! Il connaissait bien son temps. A des hommes comme Florence en offrait alors, commerçants enrichis par la fraude, usuriers qui spéculent sur la faim, jeunes seigneurs qui courent les tabagies, le jeu et les femmes ; à des courtisanes qui affichent publiquement leurs désordres ; à des artistes qui cherchent leurs inspirations dans l'Olympe païen ; à des âmes amollies par le luxe, la bonne chère et la débauche ; à des philosophes qui préfèrent à l'Evangile le *Criton* de Platon, il fallait des épouvantements tout charnels, des menaces sensuelles, des images prises dans le monde visible. L'orateur avait raison de s'armer d'une

lanière, d'une épée, d'une coupe empoisonnée, d'images tirées de cette Apocalypse qu'il excellait à commenter.

La voix sourde et caverneuse du prédicateur, sa figure où, de chaque côté, deux os en saillie semblaient percer la peau, son teint blême, ses doigts décharnés à travers lesquels pouvait passer la lumière, ses yeux azurés surmontés de sourcils roux, étaient autant d'instrumeuts de terreur. Souvent, en descendant de chaire, on le voyait essuyer son front ruisselant de sueur. Rentré dans son couvent, dans cette étroite et froide cellule où j'ai essayé de prier comme lui, il se jetait à genoux pour prier. Bientôt on entendait frapper à la porte du monastère : c'était une Madeleine enveloppée de sa mantille noire, qui demandait à se confesser ; un vieillard qui venait livrer, pour qu'on la brûlât, une peinture lascive ; un usurier, dont les poches étaient pleines d'or qu'il offrait de restituer ; des paralytiques qui demandaient à toucher la ceinture du Dominicain. On affirmait que sa robe avait rendu la vie à des moribonds.

Le soir, Savonarole retournait à l'église pour prêcher ; il montait en chaire et continuait son commentaire sur l'Apocalypse. C'étaient d'autres images tout aussi saisissantes que celles dont il effrayait son auditoire du matin. Audin, à qui ces souvenirs sont empruntés, dit à ce sujet :

Quand, après trois siècles, nous lisons les discours du moine, nous comprenons l'enthousiasme de la multitude ; nous aurions fait comme elle ; nous aurions accompagné notre père jusqu'à l'église ; nous aurions essayé de toucher un pan de sa robe, de baiser la poussière de ses pieds ; peut-être même que nous aurions cru tout ce qu'on racontait de lui, ses visions nocturnes, le don qu'il avait reçu de guérir les malades par un simple attouchement, son intuition de

l'avénir et son commerce avec les anges. A dire vrai, quelque chose de réellement merveilleux nous aurait attirés vers lui : c'était sa parole, soit qu'il reproche aux Florentins de boire dans la coupe des réprouvés, c'est-à-dire aux eaux corrompues de l'antiquité païenne ; soit qu'il menace tous ces savants qui crient : « Vive la voie de Bersabé ! » c'est-à-dire le chemin qui n'est éclairé par d'autre lumière que celle de la raison ; soit qu'il s'indigne que les Florentins, comme autrefois les Juifs, préfèrent à la manne du désert les poisons de l'Egypte, c'est-à-dire à l'or de la parole divine le plomb vil du rhéteur ; soit qu'arrachant à l'artiste un pinceau tout trempé de couleurs païennes, il lui dise : « Je ne reconnais plus ma Vierge de Bethléem dans cette jeune fille vêtue comme une courtisane, ma Vierge qui ne paraissait jamais en public que sous les habits d'une pauvre petite qui cache jusqu'à son visage » ; soit que, frappant sur la poitrine de tous ces philosophes, amoureux jusqu'à l'idolâtrie de l'antiquité, il la trouve dure comme de la pierre ; soit qu'il se lamente sur l'ingratitude de Florence, et, prêt à pleurer sur elle, dans le désert, comme les filles de Sion, il s'écrie douloureusement : « Florence ! tu ne détruiras pas mon œuvre, car c'est l'œuvre du Christ. Que je meure ou que je vive, la semence que j'ai jetée dans les cœurs n'en portera pas moins ses fruits. Si tes ennemis sont assez puissants pour me chasser de tes murs, je n'en serai point affligé ; car je trouverai bien un désert où je pourrai me réfugier avec ma Bible !... »

Ce n'est plus ainsi qu'on parle en chaire de nos jours, même à Florence. Tout encore saisi des souvenirs de cette parole du moine éloquent que je cherche ici, dans cette église où elle a retenti avec l'éclat du tonnerre, une affiche en

langue française, apposée sur la porte de cette même église, sollicite, en gros caractères, mon regard.

« Le Révérend Père X..., dit l'affiche, traitera de *Dieu dans la vie humaine*, question, continue le rédacteur de cette pancarte, question également élevée, pratique et opportune !... »

Ce style de réclame eût-il été du goût de Savonarole ?

Je n'imagine pas non plus qu'il eût reconnu un imitateur dans ce prédicateur, que je trouve debout dans sa chaire de Saint-Marc, en habits de prélat romain, parlant à un auditoire anglais, d'ailleurs assez compacte, et qui l'écoute avec la même impassibilité que l'orateur en apporte à lui débiter son discours.

L'orateur, qui a remplacé Savonarole, n'est pourtant pas le premier venu. Il se nomme Mgr Capel, et la colonie anglo-florentine en fait le plus grand cas. Mais, le contraste est vraiment drôle : d'une part, le visage du moine, éperdu d'animation et fulgurant, que le souvenir évoque avec transport, et d'autre part, cette ronde figure d'anglais, surmontée d'un bonnet carré, ouvrant lentement une large bouche, pour laisser tomber, sans feu, sans action, sans geste aucun, une suite de phrases qu'il interrompt avec une régularité automatique, toutes les fois qu'un bedeau ou qu'une anglaise indiscrète — et Dieu sait s'il y en a de part le monde ! — s'avise de traverser les bancs et les chaises de son auditoire.

Car, les auditeurs anglais sont assis, c'est un privilége. Dans l'autre église, où je suis allé entendre la *predica*, les florentins étaient debout, pressés, attentifs, autour du *pulpito*, vaste tribune où le prédicateur se promène dans un sens et l'autre, tout en cherchant ses effets oratoires, selon

la méthode italienne. Reconnaissons-le, le système est tout autrement favorable à l'action que nos chaires françaises, véritables cuves rondes, octogones, carrées, d'où le prédicateur, emprisonné à mi-corps, aurait grand'peine à suivre les traditions de la rhétorique de Savonarole.

Mais, trêve de réflexions chagrines, et ne retombons pas au rôle de balais !

La *predica* est finie, nous pouvons voir, dans ses détails charmants, cette délicieuse église de Sainte-Marie la Nouvelle, où les dominicains, complaisants ciceroni, me font admirer les vieux souvenirs et m'arrêtent devant une inspiration, vraiment touchante, qui vaut tout un sermon.

Il s'agit d'une fresque superbe, représentant la dernière Cène du Sauveur. La figure du Christ est sublime, celle des apôtres émue et recueillie. Mais, ce qui charme et attendrit le cœur, c'est la vue de cette femme, que le peintre a agenouillée près de la table, les regards fixés sur le pain céleste, offert à son adoration par son propre fils. Cette femme, en effet, c'est Marie, la Mère de Jésus, dont l'Evangile ne mentionne point la présence à l'institution de l'Eucharistie.

Or, s'est dit l'artiste pieux qui a peint cette Cène, il me parait impossible que la Mère fût absente, quand le Sacrement de son Fils, auquel elle avait fourni le corps et le sang du plus pur de son être, a été laissé aux hommes, en gage de testament d'amour.

Ne cherchez pas le nom de celui qui a eu cette pensée. Il ne saurait y en avoir un autre de plus délicatement inspiré, parmi les gloires de l'art chrétien. Un seul pouvait être celui-là : le Bienheureux fra Angelico de Fiesole.

Peu de temps avant sa mort, dit Montalembert, le paganisme fit irruption dans toutes les branches de la société

chrétienne : en politique, par l'établissement des monarchies absolues ; en littérature, par l'étude exclusive des auteurs classiques ; dans l'art, par le culte de la mythologie, de la nudité et du naturalisme qui signale l'époque de la Renaissance. Devenu rapidement vainqueur et maître, il eut soin de discréditer et les hommes et les choses qui portaient l'empreinte ineffable du génie chrétien : Fra Angelico eut l'honneur d'être confondu dans la proscription qui enveloppa à la fois et les constitutions sociales du moyen-âge, et cette poésie pieuse et chevaleresque dont l'Europe avait été si longtemps charmée, et enfin cet art si glorieusement et si heureusement inspiré par les mystères et les traditions de la foi catholique. Tout cela fut déclaré *barbare.*

Angelico, ou, comme on dit à Florence, *il Beato*, avait adopté la peinture comme sa vocation au sein du cloître, sa manière de gagner le ciel, la forme du culte spécial et intime qu'il rendait à son Rédempteur.

Jamais il ne prenait ses pinceaux sans s'être livré à l'oraison, en guise de préparation. Il restait à genoux pendant tout le temps qu'il employait à peindre les figures de Jésus et de Marie, et chaque fois qu'il lui fallait retracer la crucifixion, ses joues étaient baignées de larmes. Son art était si bien à ses yeux une chose sacrée, qu'il en respectait les produits comme les fruits d'une inspiration plus haute que son intention ; il ne retouchait ni ne perfectionnait jamais ses travaux, et se bornait au premier jet, croyant, à ce qu'il disait sans détour, que c'était ainsi que Dieu les voulait. Il ne faut rien moins que le témoignage précis de son biographe sur ce fait, pour y croire, quand on examine l'incroyable perfection, le fini, la délicatesse de toutes ses œuvres.

C'est encore le célèbre couvent de Saint-Marc, illustre à

tant de titres, qui offre au voyageur catholique la plus complète collection des œuvres du saint artiste. J'y ai passé de longues heures, sans fatigue, au cloître et dans les cellules.

Les cellules, peintes par Fra Angelico, ont été construites sous l'inspiration la plus sévère de la simplicité religieuse. Elles sont rangées en deux lignes, sous un toit à charpente apparente ; elles sont étroites, basses, et éclairées par une petite fenêtre cintrée. L'espace est mesuré rigoureusement pour une table, une chaise, et la pauvre couche où le religieux se repose quelques instants de ses études et de sa prière. C'est sur ces murs, dépourvus de tout ornement, que l'humble peintre a exécuté des chefs-d'œuvre. Aucune pensée de gloire humaine ne pouvait se présenter à son esprit en décorant ces obscures cellules : la clôture sévère du couvent devait en éloigner les regards de la foule ; et pourtant il a mis là tout son talent, comme ces autres saints qui, pour la gloire de Dieu et la consolation des âmes, épanchent dans le secret de leur direction tous les trésors de leur cœur et de leur éloquence.

C'est la vie de Notre-Seigneur que fra Angelico a voulu raconter là, et il en a laissé une page à méditer à chacun de ses frères. Il a souvent ajouté à la scène qu'il peignait un saint ou une sainte qui en sont témoins, pour satisfaire sans doute la dévotion du religieux qui devait habiter la cellule. Les figures sont de moyenne grandeur, l'execution est d'une simplicité extrême, et la couleur d'une douceur admirable.

On ne peut s'arracher à la contemplation de ces chefs-d'œuvre, devant lesquels on comprend la définition de M. Rio : « La peinture pour le frère Angélique n'était autre chose que sa formule favorite pour les actes de foi, d'espérance et

d'amour. » C'était aussi, ajouterai-je, son apostolat. Il ne l'écrivait pas toujours au bas de ses fresques, mais l'exhortation s'impose mystérieusement à l'âme, même lorsqu'elle n'est pas tracée en caractères lisibles, comme au bas de la composition où j'ai lu ces mots écrits de la main du Bienheureux : *Virginis intacte cum veneris ante figuram, pretereundo cave ne sileatur ave* (1).

Hélas ! le cloître est désert, les petites cellules qu'orna Angelico sont inhabitées, le doux asile est vide de robes blanches. Pour les revoir, il faut aller à Santa-Maria-Novella, où ceux qui y font revivre les traditions de la famille dominicaine me montrent une tombe marseillaise, celle de Madame Clary-Bonaparte, née à Marseille, que les hasards de la politique ont portée si haut et conduit de nos rivages méditerranéens à l'exil de Florence, où elle est morte et où elle a voulu reposer à l'ombre des souvenirs de Savonarole et de fra Angelico.

L'heure du départ arrive. Tandis qu'elle approche, encore une visite à cette merveille architecturale de Florence, qu'on appelle le Dôme.

Le Sénat et le peuple florentin l'avaient décrété. Dieu eut à Florence une maison digne de lui (2). A l'extérieur, tout

(1) Quand vous viendrez devant cette image de la Vierge-Immaculée, n'oubliez pas en passant de dire un *Ave*.

(2) Les Florentins tiennent à honneur de continuer l'œuvre des ancêtres. On répare en ce moment à grands frais cette éblouissante façade de marbre qui donne à leur Duomo ce splendide cachet de richesse architecturale, sans qu'il en coûte une lire au gouvernement italien. Les incalculables dépenses qu'a déjà occasionnées et qu'occasionnera cette réparation sont couvertes par une souscription

fut en marbre : un conte de Grenade, un rêve des Mille et une Nuits. A l'intérieur, de lourds piliers, de larges arceaux, des voûtes sombres éclairées par de rares vitraux. Puis, au-dessus, un dôme colossal, gigantesque chef-d'œuvre que Michel-Ange n'aura plus qu'à copier et perfectionner. Et cet ensemble merveilleux s'appelle le Dôme, *il Duomo*, *Domus*, la maison par excellence du Seigneur. Partout, en Italie, la cathédrale, l'église maîtresse où siège l'Evêque, s'appelle le Dôme...

Mais, l'heure a sonné. *Partenza*, dit de sa voix traînante le conducteur du train, en route pour Rome !...

o

publique, à laquelle tous concourent, riches et pauvres. Ceux ci — détail touchant ! — mendient souvent aux avenues du Dôme pour courir porter au tronc spécial les aumônes qu'ils recueillent de la charité du voyageur au profit de la chère église.

SAMEDI 17 MARS

HŒC EST VIA QUŒ DUCIT AD URBEM.— ***Rome !— Une délicate surprise. — Témoignage de gratitude. — Saint-Pierre. — Une page de Louis Veuillot. — Le chant de l'obélisque. — Passage d'une charrette sur la place. — Mouillez les cordes !***

Le train file à toute vapeur. En vain, un aimable compagnon de route veut nous faire admirer la campagne des environs de Florence. Nous brûlons Arezzo, sans pitié pour Pétrarque, qui y est né, et pour le dominicain Guillaume de Marseille, qui, au XVIe siècle, en orna le *Duomo* de vitraux et de peintures. Un irrésistible instinct de recueillement absorbe l'esprit jusqu'à ce que la voix du conducteur l'en tire, comme en sursaut : ROMA !... Voilà Rome !

A la gare, nous attendait une aimable surprise, dont je dois garder le souvenir reconnaissant dans un coin discret du cœur. D'ailleurs, celui à qui nous la devons nous en réserve bien d'autres, et, si je suis en mesure de remplir ces pages de mille détails privilégiés, la gratitude de mes lecteurs, s'ils veulent bien s'intéresser à ce récit, doit remonter jusqu'à

celui que le respect m'empêche de nommer ici, sans qu'il puisse m'empêcher de lui envoyer du fond de l'âme le public hommage de ma vénération, de ma reconnaissance et de mon impérissable souvenir.

Ce devoir, je l'ai rempli pour la première fois le samedi 17 mars, dans ce salon hospitalier, où la dignité se mêle à la plus aimable simplicité. On ne me laisse pas parler longuement, il y a une pensée que l'on devine avec une délicatesse infinie :

— C'est à Saint-Pierre, dit mon hôte, qu'il vous faut aller tout d'abord.

Voulez-vous, ami lecteur, que je passe la parole au maître que nous venons de perdre. Pour moi, je ne saurai rien dire de cette première visite à Saint-Pierre, sans jeter au premier mot bien loin ma plume, impuissante à ces grandes choses de l'âme catholique et sacerdotale devant le plus beau spectacle de la chrétienté.

Nous ne voulons regarder ni l'obélisque, ni la colonnade, ni le péristyle. Nous hâtons le pas. D'une main frémissante, nous soulevons la lourde portière. Nous sommes enfin dans le temple. Nous respirons sur le seuil, comme pour empêcher nos cœurs d'éclater.

Dans la nef immense, il n'y avait que les lampes d'or de la *Confession*, la statue de saint Pierre, le soleil et nous. Lentement nous avançons, pénétrés de respect, pénétrés d'amour et aussi de crainte, un peu écrasés de cette grandeur. Pourquoi craindre ? La maison est hospitalière ; ou plutôt, ne sommes-nous pas chez nous ?

Jamais la basilique ne m'a paru si vaste, si riche, si solennelle, si douce. Elle semble s'élargir à mesure qu'on la connaît mieux. La première fois qu'on voit le colosse, il

peut rester au-dessous des attentes de l'imagination. Pourtant notre sœur me dit qu'elle n'avait rien rêvé de si beau.

Autre chose est d'entrer ici en curieux, ou d'y entrer en chrétien. Mais les impressions mêmes d'un chrétien restent loin des sentiments délicats d'une femme Les femmes vivent avec Dieu plus que nous ; le reflet de sa présence les frappe plus promptement.

L'atmosphère de Saint-Pierre, cet air tiède, égal et parfumé, qu'on ne respire nulle part ailleurs, me rappelle immanquablement quelques-unes des circonstances les plus solennelles de ma vie ; il ressuscite en moi le parfum de mes meilleurs désirs, de mes plus douces larmes, des engagements qui ont le plus honoré mon cœur.

Tout revient, m'envahit, m'emporte ; je suis inondé de lumière, et de joie, et d'espérance, et l'allégresse de l'espérance est déjà l'allégresse du triomphe. Alors cette vaste structure prend à mes yeux toutes ses dimensions, j'entends son langage. C'est un poème, le poème de la religion et de la victoire du Christ.

Toute l'histoire, toute la science, tout l'art, toutes les richesses de la nature, toutes les conceptions et tous les travaux de l'homme sont ici réunis pour attester le Christ, Fils de Dieu, pour le bénir et pour le glorifier. Le chœur incomparable de toutes ces voix, c'est Saint-Pierre.

On y peut sentir la défaillance des langues humaines. Certains détails ne sont plus du goût d'aujourd'hui. Mais, même quand l'expression avorte, la pensée est divine, et l'ensemble, formant une souveraine harmonie, répond à la sublimité du dessin.

Quel plan, quelles divisions grandioses, quel ordre partout, et quelle abondance d'inspirations dans cette unité

merveilleuse! Depuis les statues des deux grands empereurs, Constantin et Charlemagne, sentinelles triomphantes placées sous le péristyle, jusqu'à l'autel où repose le corps du Prince des Apôtres ;

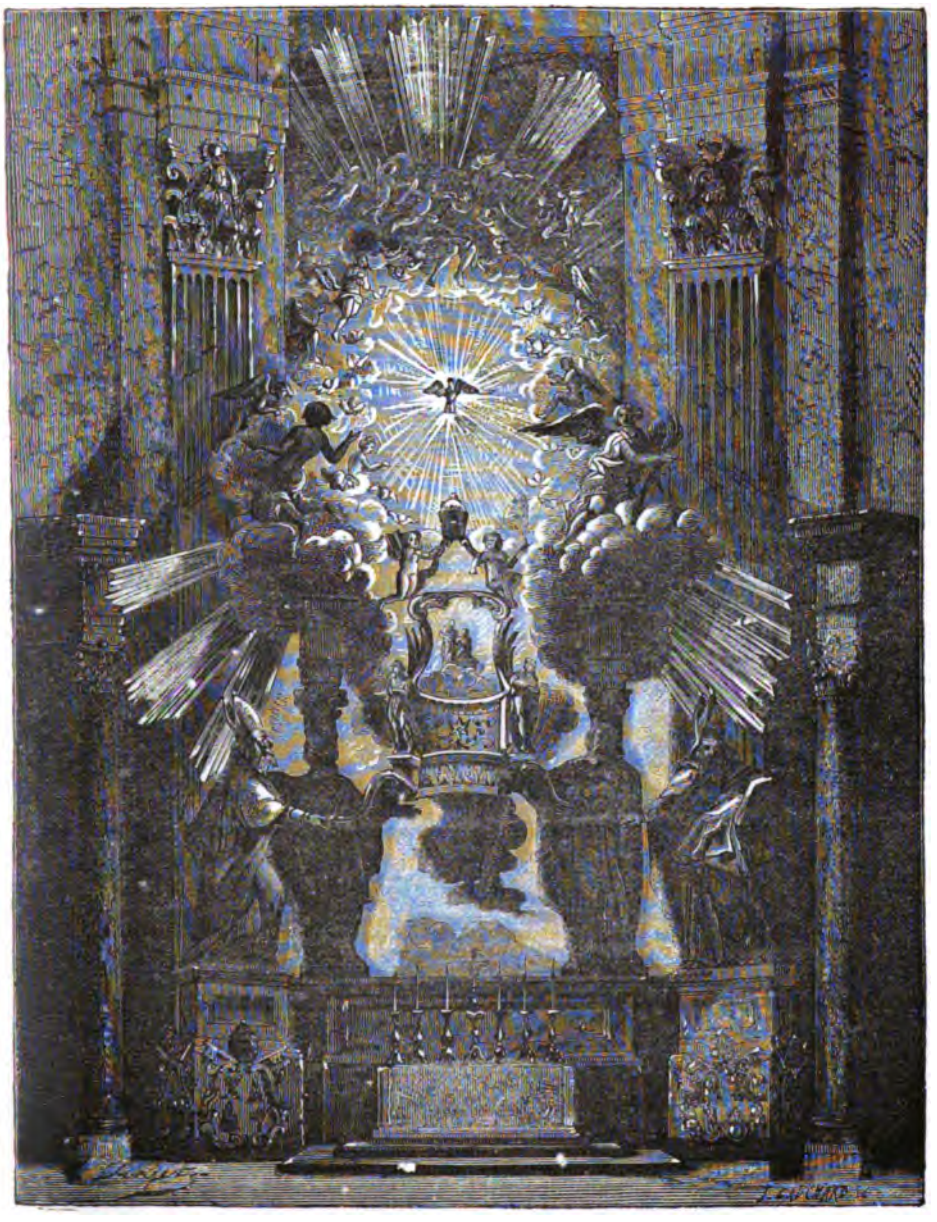
Depuis la *loggia*, d'où la grande bénédiction s'envole (1) pour embrasser l'univers, jusqu'au chevet de la Basilique, où la Chaire du Pêcheur est soutenue par les docteurs de l'Orient et de l'Occident ; depuis l'obélisque de Néron, relevé sur le parvis, jusqu'à la croix qui rayonne sur la coupole ;

Il n'est pas une pierre dans cette montagne de gloire qui ne soit à sa place, qui ne donne une clarté, qui ne jette une parole forte et sublime. Rome, le résumé de tout, se résume dans Saint-Pierre ; et Saint-Pierre crie dans Rome et dans le monde la victoire de la Croix sur Rome et sur le monde.

Victoire par toutes les grandeurs, par toutes les lumières, par tous les dévouements : levez-vous, Apôtres, Martyrs, Docteurs, Patriarches, Saints de tous les temps, dont les ossements et les images sont ici ; levez-vous, Héros qui gardez les portes du sanctuaire ; levez-vous, Nations qui l'avez défendu !

Victoire par tous les miracles : levez-vous, siècles ! Depuis que le sang de Simon Pierre a rougi ce sol, quels torrents n'y ont pas coulé pour en arracher sa tombe ! Torrents de feu, torrents de bourreaux, torrents d'armées, torrents de scribes et de blasphémateurs, chaque siècle a amené ses torrents..., et chaque torrent a apporté quelques-unes des pierres qui forment l'édifice !

(1) Il faudrait dire *s'envolait*, mais je laisse le présent, car celui qui bénit de la Loggia participe à l'éternité du Dieu qu'il représente ici-bas. Si, pour une minute du temps, il a dû se cacher, cette minute s'écoulera, et le cours des âges le reverra triomphant et bénissant la Ville et le Monde!



LA CHAIRE DE SAINT-PIERRE

(Gravure extraite du *Rome* de F. Wey)

Victoire par la foi, plus puissante que les armes ; victoire par l'amour, plus fort que le temps. Le temps serait l'arme invincible de la mort ; mais la mort et le temps sont vaincus par l'amour, et le chant de la victoire est aussi le chant de l'amour. L'amour a rêvé ces grandeurs, accumulé ces richesses, enlacé ces harmonies ; et ce temple est magnifique et durable, parce que le Dieu qui le remplit est le Dieu qui aime et qui est aimé.

Nous baisons le pied de Saint-Pierre ; nos cœurs débordent. A genoux devant la *Confession*, le front sur ce marbre doux comme la poitrine d'un ami, nous laissons couler nos larmes.

Là est le centre du centre, la PIERRE qui porte tout l'édifice de Dieu. « Ici réside en esprit l'assemblée des fidèles : car, « quelque point de la terre qu'ils habitent, tous ceux qui « sont au Christ, notre Maître dans la pureté de leur âme et « dans la pureté de la foi, se tournent vers la très-sainte » chaire de Rome, semblable au soleil de l'éternelle lumière, « d'où rayonne sur eux la splendeur des biens spirituels et » des dogmes sacrés. »

Nous reprenons lentement cette première visite. Nous saluons ces reliques sans nombre, les unes portant des noms si célèbres, les autres dont Dieu sait les noms.

Vingt-quatre Papes saints reposent autour de Saint-Pierre. Le corps de saint Grégoire de Nazianze est sous cet autel ; sous cet autre est celui de saint Jean Chrysostôme. Voici saint Jude et saint Simon, apôtres ; saint Grégoire le Grand, saint Léon Ier, vainqueur d'Attila ; voici les saints martyrs Processe et Martinien, geôliers de saint Pierre, qui leur ouvrit la bienheureuse éternité.

Onze colonnes du temple de Jérusalem enrichissent le temple de la nouvelle Alliance, le temple définitif contre

lequel les portes de l'enfer ne prévaudront pas, et qui subsistera encore quand la terre elle-même ne sera plus. Une de ces colonnes est gardée dans la chapelle de la *Pietà*. Elle a touché le Dieu-Homme : il s'appuya contre elle pour enseigner.

Que dirai-je encore, et que ne dirais-je pas si je pouvais répéter ce que nous avons entendu de ces pierres éloquentes, si je savais seulement bégayer ces divins langages ? Il y a des lumières qui ouvrent l'infini. C'est l'éblouissement des disciples d'Emmaüs : « N'est-il pas vrai que » notre cœur était tout brûlant en nous, lorsqu'il nous parlait durant le « chemin ? »

Nul, à coup sûr, parmi ceux qui me lisent, s'ils ont vu Saint-Pierre ou quand ils l'auront vu, ne s'étonnera de ce cri qui s'échappa spontanément de nos lèvres émues, au sortir de cette première visite :

— C'est ici que nous reviendrons de préférence !

La place de Saint-Pierre s'imposa alors à notre regard, avec son ampleur, ses silences, ses harmonies.

L'un de nous récita de mémoire la belle page que Lacordaire laissa tomber sur l'auditoire de Notre-Dame, en évoquant des souvenirs qui rajeunissaient sa vie.

Un jour, dit-il, le cœur tout tremblant d'émotion, j'entrai par la porte Flaminienne dans cette ville fameuse qui avait conquis le monde par ses armes et l'avait gouverné par ses lois. Je courus au Capitole ; mais le temple de Jupiter Capitolin n'en couronnait plus l'héroïque sommet. Je descendis au Forum ; la tribune aux harangues était brisée, et la voix des pâtres avait succédé à la voix de Cicéron et d'Hortensius. Je gravis les sentiers escarpés du Palatin ; les Césars étaient absents, et ils n'avaient pas même laissé à la porte un prétorien

pour demander son nom à l'étranger curieux. Pendant que je pesais en mon âme ces fortes ruines, à travers l'azur du ciel italique, j'aperçus dans le lointain un temple dont la coupole me parut recouvrir toutes les grandeurs présentes de cette ville dont je foulais la poussière. Je m'y acheminai, et là, sur une place immense, autant que magnifique, je trouvai l'Europe assemblée dans la personne de ses ambassadeurs, de ses poètes, de ses artistes, de ses pèlerins, foule diverse d'origine, mais unie, me semblait-il, par une attente commune et profonde. J'attendais moi-même, lorsque, à l'extrémité de la place, un vieillard s'avança, porté dans une chaise, le front nu, et tenant, dans ses deux mains, sous la forme d'un pain mystérieux, cet homme de la Judée, autrefois crucifié. Toute tête s'inclina au passage ; des larmes coulèrent dans un silence d'adoration ; et sur aucun visage je ne remarquai la protestation du doute ni l'ombre d'un sentiment qui ne fût pas au moins du respect. Pendant que j'adorais moi-même mon Maître et mon Roi, le Roi immortel des âmes, prenant ma part du triomphe, sans chercher à l'exprimer par aucune parole, même intérieure ; l'obélisque de granit, qui était au milieu de la place, chante pour nous tous, muets et ravis, l'hymne du Dieu victorieux : *Christus vincit, Christus regnat, Christus imperat, Christus ab omni malo plebem suam liberat !* ..

Tandis que nous lisons cette inscription triomphante sur la base de l'obélisque qui fait face à Saint-Pierre, un bruit de charrette fait retentir le petit pavé de la Place. Elle est chargée de rameaux et de palmes, car c'est demain le dimanche *in Palmis*, et elle porte les branches triomphales à Saint-Pierre pour la fonction de demain, à laquelle, hélas ! manquera la présence du Pontife suprême.

Le passage de la lourde charrette me remémore un récit que j'avais lu, en quittant Marseille, et qui, écrit pour la première fois sur les documents authentiques par le baron de Hubner, rectifie bien des légendes accréditées.

Voulez-vous, ami lecteur, écouter le récit, tel que je le fis, d'après le savant historien, à mes chers compagnons de pèlerinage, en rentrant de Saint-Pierre.

Quand, sur la fin du XVIe siècle, le pauvre cardinal Montalto, cahoté dans son carrosse, descendait lentement et par mille détours le versant de l'Esquilin pour se rendre au Vatican, il traçait dans son esprit les longues avenues qui manquaient pour rendre accessibles les basiliques.

En apercevant, à côté de la vieille sacristie de Saint-Pierre l'obélisque de Néron, l'Aiguille, comme on disait alors, en parti enseveli, il se rappelait le désir qu'avaient exprimé tant de papes de déterrer et de dresser ce monument devant l'église. Quand on lui disait que c'était impossible, il se taisait; un sourire de dédain et d'incrédulité effleurait ses lèvres.

Or, le pauvre cardinal devint pape. En cinq ans, il avait entouré d'un prestige surnaturel le nom qu'il prit, en montant sur le siège pontifical, Sixte-Quint.

Aucune des entreprises de ce pape n'a plus frappé l'imagination que l'érection de l'Aiguille de Néron au centre de la place Saint-Pierre. Cet obélisque se trouvait à moitié enseveli, mais encore debout sur le flanc occidental de l'église, près de l'ancienne sacristie. Paul III avait le premier conçu l'idée de le faire transporter sur la place. Il consulta Michel-Ange, qui déclara l'entreprise impossible.

Or, rien n'était impossible pour Sixte-Quint. Il chargea

son ancien maçon, Fontana, de réaliser ce que Michel-Ange avait déclaré impraticable.

Il s'agissait de soulever l'aiguille, de la poser horizontalement sur un traîneau, de la transporter au centre de la place Saint-Pierre et de l'y ériger. Si la hardiesse de l'entreprise avait frappé les imaginations tout en excitant les réclamations des incrédules, on n'était pas moins surpris de la grandeur des préparatifs et de la rapidité avec laquelle ils avançaient. L'appareil en fer seul pesait 40,000 livres. Il occupait toutes les usines de Rome, de Ronciglione et de Subiaco. Les forêts de pins de Nettuno fournissaient les poutres, qui étaient d'une grosseur énorme. Le transport de chacune d'elles exigeait quatorze buffles. Les planches en bois d'orme et de chêne furent apportées de San-Severa. Non-seulement Rome, mais encore l'Europe entière, surveillait ces travaux avec une curiosité qui tenait de l'anxiété. En octobre 1585, on avait mis la main à l'œuvre, et déjà, le 7 mai de l'année suivante, on pouvait procéder à la partie la plus hasardeuse de la tâche, coucher l'aiguille horizontalement sur le traîneau. La foule des spectateurs était immense. Les cardinaux, les prélats, la noblesse étaient présents. Un édit du gonverneur prescrivit au public le silence le plus absolu. Cette précaution était nécessaire pour ménager aux ouvriers la possibilité d'entendre le commandement des chefs. Dans la matinée, Fontana était allé demander sa bénédiction au pape, qui, selon la légende, pour l'encourager, lui aurait dit qu'au cas d'accident il lui ferait couper la tête, et Fontana, effrayé de cette menace, aurait, par mesure de précaution, fait placer des chevaux sellés à toutes les portes de Rome. En même temps, le bargel aurait fait dresser devant les tribunes des spectateurs des

potences entourées d'un nombre proportionné de bourreaux. C'est une des nombreuses fables inventées longtemps après la mort de Sixte-Quint, et acceptées comme des faits véritables, sur l'autorité de Gregorio Leti.

Avec l'intervention de neuf cents ouvriers et d'un grand nombre de chevaux, les travaux avançaient rapidement au milieu d'un profond silence, interrompu seulement par le cri de commandement de Domenico Fontana, et par le bruit rauque des câbles et des poulies, lorsqu'une voix stridente se fit entendre : « Mouillez les cordes ! » cria-t-elle. En effet, le feu avait pris dans les cordages. On parvint aisément à l'éteindre, et la femme, car c'en était une, qui en contravention de l'édit avait sauvé l'obélisque, eut l'honneur de baiser le pied du Saint-Père. Elle était Génoise, s'appelait Bresca, et possédait un jardin sur la Rivière. En récompense, elle demanda seulement, pour elle et pour ses descendants, le privilége de fournir les branches de palmier dont on se sert à la procession de Saint-Pierre, le dimanche des Rameaux.

La famille en jouit encore à présent.

DIMANCHE 18 MARS

Une église qui ménage une surprise aux Français. — La tombe de fra Angelico. — Souvenirs de Nicolas V. — Durand de Mende. — La gloire de l'ordre dominicain. — La vision d'Innocent III. — Constantin. — Les grands souvenirs de la Basilique Reine. — Une passeggiata instructive.

Qui donc l'imaginerait, à considérer ces portes carrées, cette façade où domine la ligne grecque, cette horizontale que l'art chrétien eut toujours en horreur, comme symbolisant le terre à terre, l'oubli des choses d'en haut, le niveau qui rabaisse au lieu d'élever ? Il en est pourtant ainsi. Soulevons ces lourdes portières, qui obstruent si désagréablement l'entrée des églises en Italie, habituons nos yeux à ce stucage d'un vert glauque et luisant qui imite avec trop d'éclat la teinte et les veinures du porphyre. Nous voici dans la seule église de Rome d'un style gothique simple et large, la Minerve.

Il me semble, en y entrant, que je me retrouve sous le ciel de France. Ces ogives, ces arcatures, ces nefs qui s'embrassent comme des sœurs en se rencontrant dans les hauteurs de la prière, tout cela, c'est comme une vision de l'architecture chrétienne, telle que la conçurent nos aïeux et, disons-le, telle que ne l'ont jamais comprise ni goûtée les artistes d'Italie, comme si leur ciel bleu se prêtait mal à ces effets un peu mélancoliques de notre cher art ogival du XIIIe siècle.

C'est dès lors bien ici, sous ces voûtes, jetées dans l'espace par une de ces inspirations qu'il aimait tant, c'est bien dans l'église gothique, desservie encore aujourd'hui par ses frères, les moines blancs et noirs de Florence, qu'il devait mourir et dormir son dernier sommeil, celui qui aima l'art divinisé par la religion et en fut le dernier interprète au seuil des temps modernes.

Les dominicains m'ont demandé d'attendre, avant de pouvoir célébrer l'auguste sacrifice sous ces mêmes nefs où le grand artiste a prié. L'attente sera longue, courons vite à son tombeau.

Sur la pierre tombale, un moine dort, un ascète aux joues creuses, aux traits fins et anguleux, avec un grand front bombé qui accentue une physionomie pensive ; les doigts éffilés et noueux indiquent à la fois l'activité manuelle et le sentiment de l'idéal. C'est l'unique portrait connu de l'Ange de la peinture, du *Beato* florentin, du peintre des âmes et des cieux qu'il avait entrevus à Florence et qui s'ouvrirent ici pour lui, fra Angelico de Fiesole.

Le pape Nicolas V, si ami des arts, le fit venir à Rome, où il peignit à fresque, au Vatican, la chapelle du Saint-Sacrement et la chapelle de Saint-Laurent si complètement oubliée par la barbarie des dix-septième et dix-huitième siècles, qu'un

savant curieux ne put y entrer qu'en escaladant la fenêtre, les clefs de la porte ayant été perdues.

Cette œuvre, si simple, dit M. Rio, si pure, si dégagée de tout alliage profane, n'était cependant pas ce qui avait fait la plus forte impression sur l'esprit du pape. Il s'était aperçu que l'âme de l'artiste valait encore mieux que son pinceau, L'archevêché de Florence ayant vaqué sur ces entrefaites. il le jugea digne d'en être pourvu. Mais fra Angelico, en apprenant l'intention du pontife, le supplia instamment de lui faire grâce de ce fardeau, parce qu'il ne se sentait nullement propre à gouverner les peuples. Mais il ajouta qu'il connaissait dans son ordre un moine, nommé Antonin, très amoureux des pauvres, très habile dans la conduite des âmes, craignant Dieu, et beaucoup mieux fait que lui pour être revêtu de cette dignité. Le pape, plein de confiance dans sa recommandation, lui accorda la nomination qu'il sollicitait, et l'humble peintre eut ainsi la gloire d'appeler au siège de Florence celui qui devait y briller d'un éclat si pur et que l'Eglise vénère sous le nom, célèbre dans les annales de la Théologie, sous un nom de saint Antonin.

Fra Angelico resta à Rome, il y mourut à la veille de cette Renaissance, dont son âme, comme celle de Savonarole, aurait tant souffert. Il y fut enterré, dans l'église de son ordre, la seule gothique qui soit restée à Rome, et dont le nom est comme le symbole de la victoire éternelle du christianisme sur le paganisme au sein de la capitale du monde, *Santa-Maria-sopra-Minerva* (1).

(1) Elle fut bâtie, au XIVe siècle, sur l'emplacement d'un temple de Minerve construit par Pompée après ses victoires. De là vient son nom, qui a disparu peu à peu sous l'appréciation connue de *la Minerve.*

Nicolas V ne se consola jamais de la mort de son ami, le bienheureux. Il venait souvent prier devant sa tombe, sur laquelle il fit graver cette touchante épitaphe, composée par le Pape lui-même :

NON SIT MIHI LAUDI, QUOD ERAM VELUT ALTER APELLES
SED QUOD LUCRA TUIS OMNIA, CHRISTE, DABAM
ALTERA NAM TERRIS OPERA EXSTANT, ALTERA CŒLO
URBS ME JOANNEM FLOS TULIT ÆTRURIÆ

« Qu'on ne me loue pas de ce que j'ai peint comme un « autre Apelle, mais, de ce que j'ai donné tous mes gains à « tes pauvres, ô Christ ! J'ai travaillé pour le ciel en même « temps que pour la terre ; je m'appelais Jean ; la ville qui « est la fleur de l'Etrurie a été ma patrie. »

Un jour qu'il s'en revenait du sépulcre de Jean l'Angélique, Nicolas V rentra au palais pontifical, les joues baignées de larmes, mais transfiguré, son bienheureux ami lui avait fait signe et l'âme du Pontife partit à la suite du saint artiste. C'était l'année même de la mort de fra Angelico.

Près d'Angelico, repose un évêque français, ce Durand de Mende, qui aura eu la gloire d'écrire, dans son *Rational des divins offices*, le résumé et comme le manuel des grands enseignements du symbolisme dans les œuvres de l'art chrétien.

Nos modernes architectes ne s'exposeraient pas à forger de vrais pastiches d'architecture ogivale, s'ils s'imposaient, avant de copier maladroitement les vieilles églises gothiques, la douce obligation de lire Durand de Mende. Mais, essayez de rendre la vue à des aveugles qui ne savent même plus lire le nom de l'admirable symboliste. N'avons-nous pas

entendu, ces jours derniers encore, un critique *autorisé*, chargé de relever l'inscription de la tombe de Guillaume Durand, s'arrêter devant l'énoncé de son titre *Episcopus Mimatensis*, évêque de Mende, et traduire bravement *Evêque de Mima*, —Mima vous-même !... n'eut pas manqué de lui crier Gustave Planche.

Je passe rapidement devant le tombeau de Léon X, que le voisinage d'Angelico contribue sans doute à me rendre moins cher. Je baise avec respect le brodequin de bronze, dont il a fallu chausser le pied du Christ sculpté par Michel Ange pour en préserver le marbre qu'usaient les lèvres pieuses. Me voici au maître-autel. Reine de son siècle par l'ascendant de sa vertu, celle qui repose ici, sous une châsse triomphale, Catherine de Sienne partagea, comme saint Bernard, la gloire de tenir entre ses mains les destinées de l'Europe. « La paix, lui dit un jour le pape Grégoire, est l'unique objet de mes désirs. Je remets toute l'affaire entre vos mains, je vous recommande seulement l'honneur de l'Eglise. » Ange de douceur, d'innocence, de patience, la compatissante et virginale thaumaturge, gloire de l'ordre dominicain, vint mourir à Rome, à la fleur de l'âge, elle repose parmi ses frères, couronnée des roses du Rosaire qu'elle a illustré.

C'est là que j'offre à Dieu l'adorable sacrifice, le premier que j'ai célébré à Rome, priant pour ceux que j'aime, et dont le souvenir m'accompagne au milieu des splendeurs de la Ville Eternelle, pour l'Eglise aussi menacée aujourd'hui qu'à l'époque où combattit la vierge de Sienne, pour la France dont elle n'a méconnu point les destinées providentielles en luttant au profit du centre de l'unité catholique.

Après l'église dominicaine, rien ne vaudra mieux, pour couronner cette première journée à Rome, qu'une visite à l'église, mère et maîtresse de toutes les églises de l'univers. Ceux qui savent l'histoire des Frères Prêcheurs en comprendront le motif.

Innocent III aimait saint Dominique, mais le Concile, récemment tenu sous la présidence du grand Pape, venait de décider que, pour éviter la confusion et tous les inconvénients qui naissaient de la multiplication des ordres monastiques, on ne permettrait plus qu'il s'en établit de nouveaux. Le Pontife était anxieux. Or, une nuit qu'il dormait dans le palais attenant à l'église où s'était tenu le concile, Innocent III vit en songe la basilique près de tomber, et Dominique qui en soutenait sur ses épaules les murailles chancelantes. Les anxiétés du Pape prirent fin. L'Eglise compta de ce jour un ordre nouveau, l'Ordre Apostolique, auquel bientôt l'Ordre Séraphique viendra joindre ses efforts, et tous deux s'étendirent sur l'Eglise, comme s'étendent et s'entrelaçent les rameaux joyeux de deux troncs pareils en âge et en force.

L'église du songe d'Innocent III est là sous mes yeux. Je quitte le représentant de l'Ordre de Saint-Dominique, qui m'y a conduit, et je pénètre seul dans la noble basilique. Une statue colossale, trouvée dans les Thermes, semble y accueillir le visiteur. Elle est là, à la porte, parce que celui qu'elle représente sortit un jour de ce palais pour laisser la place à un successeur plus digne et plus grand. Mais, en quittant la basilique, où il venait de fonder le pouvoir temporel des Papes en la personne du Pape Sylvestre qui l'avait baptisé, Constantin ne s'éloignera pas. Il se tiendra à l'entrée du temple, glaive en main, comme l'Evêque du dehors,

chargé de veiller à ce que Dieu aime le plus en ce monde : la liberté de la Sainte Eglise !

Noble et grande basilique, le cœur du chrétien qui baise ton seuil vénéré ne peut s'empêcher de tressaillir d'un noble orgueil, car tes nefs silencieuses parlent bien éloquemment de mes titres de noblesse, en proclamant l'antiquité inébranlable de la foi que Pierre et Paul ont ici enseignée, sans que le siège pontifical ait jamais failli et sans que la série des Pontifes Vicaires du Christ ait jamais connu de lacunes !

Ici se dresse l'autel papal, mais, quel autel, grand Dieu ! le même où saint Pierre a dit la messe. Il est là, tel qu'il fut tiré des Catacombes par le pape saint Sylvestre, avec sa pauvreté primitive, exclusivement réservé aux successeurs du premier des Papes, qui seuls peuvent y célébrer.

Au-dessus, dans une arche en marbre de Paros, les vénérables reliques de la Papauté, la tête de saint Pierre et celle de son compagnon d'apostolat, saint Paul, qu'on se dispose à offrir samedi prochain aux respects des jeunes lévites qui recevront, inspiration sublime ! l'onction sacerdotale, comme sous les yeux des fondateurs de l'Eglise Romaine, au pied de cet autel primitif, source de l'esprit apostolique.

Quand ils seront prêtres, ces jeunes recrues du sacerdoce nouveau n'auront qu'un pas à faire pour découvrir, à quelques pas de l'autel, la table même où Jésus institua l'Eucharistie et ordonna les premiers prêtres.

Ici, près de cet autel et devant cette table, fut condamnée l'hérésie de Bérenger, qui le premier nia l'amour fait captif dans nos tabernacles. Pouvait-on choisir un lieu plus propice et un écho plus puissant à cet anathème !

Ici, voulut reposer Martin V, le Pape qui mit fin au schisme d'Occident et resserra l'unité de la Sainte Eglise, battue par les portes de l'enfer.

Ici, Henri IV voulut déposer le gage de sa rupture avec le Calvinisme qui niait le Pape et l'Eucharistie, en choisissant, parmi ces stalles solennelles, une stalle royale à côté de la stalle papale.

Ici, se dresse encore le baptistère, où Constantin inclina son diadème devant la Croix et son front impérial devant le pauvre successeur de Pierre, sorti des Catacombes pour baptiser César et forcer le persécuteur à s'agenouiller devant sa victime.

Quand je sortis, ce n'étaient plus seulement mes yeux qui lisaient, mes lèvres qui prononçaient, c'était mon cœur de chrétien et de prêtre qui chantait avec l'inscription triomphale du frontispice : *Sacrosancta Lateranensis Ecclesia, omnium urbis et orbis ecclesiarum mater et caput* (1).

J'étais encore tout ému de ces pensées, quand je rejoignis celui qui m'avait amené là. Nous sortîmes hors la Porte Majeure. Là, il pouvait mettre pied à terre. Pendant une heure et demie, il me tient sous le charme de ses récits et de ses vues sur l'état présent de l'Eglise, à Rome et en France.

(1) « C'est ici la très sainte-église de Latran, la mère et la reine de toutes les églises de la ville et du monde ». On sait que la basilique de Saint-Jean-de-Latran est considérée comme le siége du patriarcat romain. A Saint-Pierre, le Pape est Souverain-Pontife; à Saint-Jean-de-Latran, il est évêque de Rome. Quand le Pape est élu, c'est à Saint-Jean-de-Latran qu'il vient prendre possession de son siége comme Evêque de Rome.

Que ne puis-je, sans craindre de manquer à un vrai devoir, tracer ici quelques-unes des pages que j'ai écrites, au retour de cette première *passeggiata* hors de Rome. Tout, jusqu'à la plus charmante des narrations, que j'intitulerais : « Comment on devient Cardinal sous Léon XIII ! », tout y serait du plus haut intérêt pour mes lecteurs, mais il y a un temps de parler et un temps de se taire, c'est la sagesse divine qui l'a dit, et ce n'est pas la sagesse romaine qui me permettrait de l'oublier.

LUNDI 19 MARS

Comment à Rome on manque à la rubrique. — Les liturgistes féroces et Mgr de Mazenod. — Au Capitole ! — Les abords et l'emblème de la force. — Ce que le Christianisme prétendit imposer à la Rome antique. — La Croix au Capitole ! — La pluie. — Une nouvelle édition des Œuvres de Saint Thomas d'Aquin.

Ce matin, en entrant à l'église, j'ai eu une surprise fort agréable, d'autant plus agréable qu'elle ne manquait pas d'ajouter à ma joie une petite satisfaction d'amour-propre, je me suis trouvé devant un autel, embaumé de fleurs, étincelant de lumières, surmonté d'une belle statue de saint Joseph, sans voile violet ni blanc, contrairement à toutes les règles de la liturgie, en temps de Passion, et nous sommes au lundi de la Semaine Sainte. J'ai cru d'abord à une exception.

— Point du tout, m'a-t-on répondu, il en est de même partout, à Rome et dans toute l'Italie.

Je n'en reviens pas, mon éminent interlocuteur s'étonne de ma surprise :

— *E il costume !* C'est l'usage, et l'usage fait loi.

Ah ! vraiment, c'est l'usage, qu'en pensez-vous ? Messieurs de la Rubrique, tenants jusqu'à la férocité de prescriptions bien moindres que celle-ci ?

A ce propos, permettez-moi une anecdote.

C'était au plus fort de la lutte en faveur du retour, d'ailleurs si heureux et si utile, de la France à l'unité de la liturgie romaine. Un cardinal français se distinguait parmi les plus ardents défenseurs de ce retour. Mgr de Mazenod, qui avait concouru au sacre de ce Cardinal, en qualité d'évêque assistant, en profita pour lui écrire une lettre, dont je ne perdrai jamais le souvenir. La lettre n'a jamais été imprimée, elle ne le sera peut-être point par son futur biographe, ce sera dommage !

— Sommes-nous, s'y écriait le grand évêque, sommes-nous une Eglise née d'hier comme les églises d'Amérique, sans passé, sans traditions, sans usages légitimes et sans coutumes qui font loi ?.....

Allez donc à Rome, rubricistes inflexibles, vous y verrez quelle place tiennent, dans le droit liturgique, la coutume et l'usage, sous les yeux mêmes de la Congrégation des Rites et du Pontife suprême.

Ami lecteur, pardonnez-moi cette boutade, qui risque de m'attirer les étrivières. En attendant, suivez-moi, je vais au Capitole, et restons-y. Mes futurs contradicteurs me pousseront bien assez tôt à la Roche Tarpéienne.

Tandis que je gravis lentement les pentes qui y mènent, un

souvenir de la grande âme, qui fut Lacordaire, m'envahit et m'isole du spectacle offert à la curiosité des visiteurs par les abords de ces lieux redoutables où, pendant tant de siècles, vinrent finir, dans un denoûment sanglant, les duels gigantesques de Rome et du monde.

De toutes parts cependant, les emblèmes de cette force romaine sollicitaient mes regards : au bas des balustrades de la rampe, deux lions égyptiens, en granit noir, les plus beaux qu'on connaisse ; au-dessus de l'escalier, deux statues colossales, en marbre pentélique, de Castor et de Pollux, placées à côté de leurs chevaux. Deux colonnes font suite aux statues : celle de droite, en montant, est la colonne milliaire qui marquait le premier mille sur la voie Appienne, la voie qui conduisait à la Ville le Monde, à la Ville-Reine le monde-esclave.

— Ah ! nous disait Lacordaire, si une cérémonie païenne ressuscitait sous vos yeux ; si vous pouviez voir Rome entière montant au temple de Jupiter Capitolin, ce peuple, ces légions, ce Sénat, tous les souvenirs patriotiques montant avec eux, et tous ensemble portant aux dieux la nouvelle victoire de Rome ! Si vous entendiez le silence et le bruit de l'unanimité, ce murmure de toutes les passions convaincues de leur droit et satisfaites de leur triomphe, aussi bien l'orgueil que la volupté, aussi bien la volupté que la religion, le haut et l'abject, le ciel et la terre, tout à la fois, tout dans un seul jour et dans une seule action ; si vous aviez vu et entendu cela, vous-même peut-être, succombant à ce total enivrement des facultés humaines, vous eussiez un moment courbé la tête et adoré dans les mains de Rome les dieux du monde !

Je me répétais ces choses, en gravissant cette route par où

passèrent tant de gloires et tant de triomphes, tandis que, devant ce sanctuaire du monde païen, devant ce centre de vie où Rome antique avait déposé son cœur, mon imagination évoquait la procession de la Ville et du Monde montant ici pour incliner la servitude des nations devant la majesté terrible des dieux de Rome.

— Pourtant, me disait encore Lacordaire, il ne fallait pas les adorer, il fallait les briser : c'était l'ordre de Jésus-Christ Il fallait les briser ici et dans tout l'univers, puisque tout l'univers était le sujet de l'idolâtrie. Et qu'apportions-nous pour mettre à la place ? Un homme humilié jusqu'au supplice des esclaves ; un homme venu d'un pays sur lequel les Romains versaient à flots le ridicule avec l'oppression ; un Juif, et un Juif crucifié ! Voilà ce que des pêcheurs de Judée apportaient à Rome, au Capitole, pour remplacer la statue de Jupiter Capitolin ! Vous jugez !...

Je levai la tête. Dans l'azur du ciel romain, par dessus les rostres et les trophées, bien plus haut que la statue équestre de Marc-Aurèle, seule, triomphante, comme un astre d'or au sein de l'immensité, je vis briller la Croix. Oui ! la Croix du Calvaire au sommet du Capitole ! Comment hésiter et ne pas croire, quand on a sous les yeux ce miracle de l'histoire, le plus grand de tous les miracles ?

Tout à coup, le ciel s'assombrit, de gros nuages noirs accoururent comme des monstres étranges de tous les points de l'horizon, et, pendant que je restais là, muet, saisi, devant la Croix toujours brillante, toujours maîtresse, dans le ciel pur et serein, comme dans les nuits d'orage, de larges gouttes, qui marbraient le pavé capitolin, nous avertirent qu'il fallait rentrer en hâte, et renvoyer à plus tard la suite de cet itinéraire.

Au logis, je trouvai sur ma table un splendide volume, le premier de la réédition des œuvres complètes et authentiques de saint Thomas d'Aquin, œuvre gigantesque à laquelle ne saurait suffire, ni une vie d'homme, ni un pontificat. Ce sera la gloire du pape Léon XIII de l'avoir inaugurée et l'éternel honneur de ceux qu'il en a chargés de l'avoir entreprise avec ce savoir, cette patience et cet amour qui feront de cette édition génuine une des plus grandes œuvres de ce temps.

L'éminent Cardinal, que la sagacité de Léon XIII a préposé à cette entreprise, veut bien m'en expliquer les méthodes et le plan. Peu à peu, la parole de ce fils dévoué de l'Ange de l'Ecole s'anime, au contact de ce sujet qui lui rappelle les plus nobles jouissances de sa vie.

— Ah ! me dit-il, si l'on savait quel plaisir on goûte à découvrir, après des fatigues quelquefois inouïes, le vrai sens de saint Thomas, aucun plaisir de la terre ne peut égaler ce plaisir-là !... Mais, ajoute-t-il, il faut l'acheter à un prix souvent fort élevé. Que de fois, après avoir pâli sur une page du saint docteur, n'ai-je pas levé les yeux vers son image, peinte par notre Angelico, et dit, avec un accent profond : O grand saint Thomas, faites-moi donc entendre ce que vous avez voulu nous enseigner !

Entraînée par son sujet favori, l'Eminence nous raconte comment, à un âge encore si peu avancé, avec une vie de prières et d'enseignement, le Docteur angélique a pu écrire ces 20 volumes in-folio, monument de la tradition, où l'Eglise Enseignante viendra, jusqu'à la fin des temps, chercher son témoignage le plus autorisé et le plus complet.

MARDI 20 MARS

Souvenir de Mgr Cruice. — Un discours de l'Evêque de Tulle. — Vision. — Le réalisme anglais. — Les cercueils chrétiens. — A Saint-Etienne le rond.— Les deux frères martyrs. — Où vécut le pape Grégoire. — Apostrophe aux Anglais. — Le saucisson vaut bien mieux !

Il y a bientôt vingt-cinq ans, tout jeune prêtre encore soucieux de tenter quelque chose pour le bien de l'Eglise dans mon pays, j'allai soumettre à mon Evêque la pensée d'essayer, à Marseille, ce qu'il avait vu réussir à Paris : l'œuvre des revues diocésaines, depuis si goûtée et si prospère, sur tous les points de la France, et bien connue sous le nom de *Semaines religieuses*.

Mgr Cruice se disposait à partir pour Rome. Il avait auprès de lui, à ce moment, un de mes meilleurs amis, M. l'abbé Goirand, mon condisciple du séminaire, où, sous l'œil de maîtres vénérés, nous avons contracté une de ces amitiés qui résistent au temps, aux révolutions et à la caducité ordinaire des choses humaines.

— Oui, me dit l'Evêque, avec cet accent pénétrant que le saint prélat savait empreindre d'enthousiasme et de tendresse,

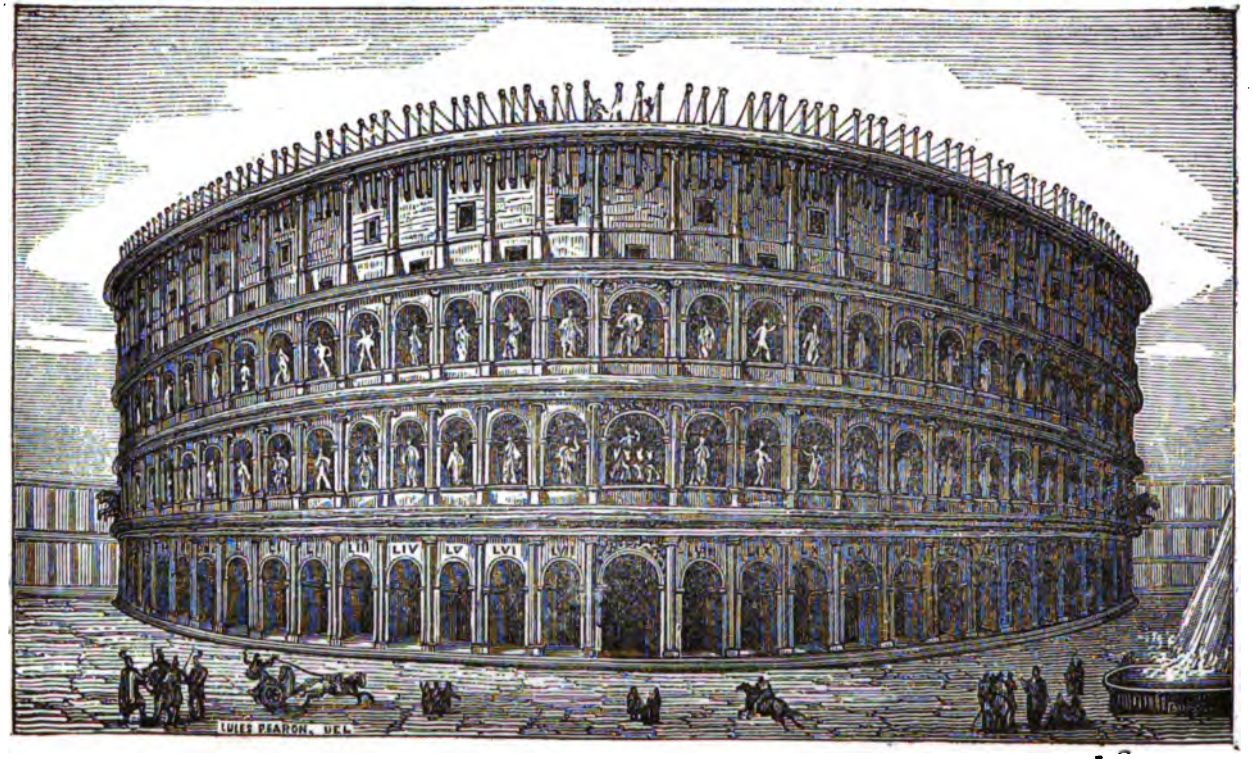
oui, faites cela ! Je serai moi-même votre collaborateur, et, pour commencer, j'emmène votre ami à Rome. Il vous écrira, sous mes yeux, des lettres que vous imprimerez.

Après un quart de siècle, je viens de relire ces lettres, elles m'ont rappelé les temps heureux de ma vie sacerdotale. Du reste, à quel moment plus propice aurais-je pu me les remémorer ? Je vais au Colysée, et c'est au Colysée que la plus belle de ces lettres fut écrite par mon ami.

— Représentez-vous, m'écrivait-il, votre cher Evêque de Tulle debout, au milieu du vaste amphithéâtre, à l'endroit même où les Césars venaient s'asseoir pour se repaître de sang. Inspiré par les contrastes de Rome païenne et de Rome chrétienne, Mgr Berteaud nous disait : « Il y a loin, n'est-ce « pas, des jours des Césars à aujourd'hui, de ces jours où « l'on proposait aux Chrétiens de fouler aux pieds la Croix « du Christ, à ce jour où elle est portée en triomphe ! Pour- « tant alors, on voulait en finir par les moyens les plus ex- « trêmes avec ce règne du Crucifié, et le Crucifié a vaincu la « force brutale et le monde entier, et la Croix vit et règne, « en triomphatrice. »

— Mais, continuait mon ami, ce grand orateur a été magnifique, quand il a comparé le cirque au sein virginal de Marie : « Là, s'écriait il, Jésus a trouvé un lit doux et pur ; ici, le Christ mystique s'est « formé, a pris naissance, a « grandi au milieu d'un sein violent et barbare. »

Hélas ! la croix, devant laquelle parlait l'Evêque de Tulle n'est plus au Colysée. Mes yeux, mon cœur, mes lèvres, la cherchent, à cette place où il avait, ce semble, assez coulé de sang pour qu'on en respectât la solide plantation. Ils sont venus encore, les barbares, et ils l'ont arrachée de l'arène sacrée. Elle y reparaîtra un jour, et, ce jour, qui sera celui



LE COLISÉE RESTAURÉ *avec le* ***VELARIUM***

(Gravure extraite de l'*Histoire du Colisée* de M. Poli)

de la réparation, les martyrs entonneront un chant magnifique, comme le Colysée n'en entendit jamais, en reconnaissant cette croix pour laquelle ils sont morts, quand ils empourprèrent de leur sang victorieux le trône déjà sanglant de leur Dieu, qui les admit à partager ses triomphes, parce qu'ils avaient partagé son martyre.

Tandis que je méditais ces pensées et ces espérances, mes regards se portèrent vers les sommets de cette ruine gigantesque, dont l'œil a peine à saisir la hauteur, j'éprouvai un éblouissement et je demeurai saisi de stupeur. Les gradins s'étaient garnis d'une foule immense, je comptai, il y avait là cent mille spectateurs, pressés, haletants, sur ces marches, garnies de coussins voluptueux au service des matrones romaines, embaumées par des eaux de senteur que des tubes d'or pulvérisaient sur la tête de ces Vestales, « douces et modestes vierges » qui s'impatientent, parce que César tarde et que l'égorgement qui se prépare ne durera pas assez longtemps à leur gré. Mais, voici César ! Ennuyé, dédaigneux, il n'a pas répondu d'un geste aux acclamations des terrasses garnies de peuple, aux prostrations des patriciens dégénérés, il s'est assis, ou plutôt il s'est couché dans sa loge impériale, couronné de laurier et saturé de jouissances, comme un boa trop repu. Un immense velarium, brodé d'or, ondoie au-dessus de l'arène, pour protéger les plaisirs de ce peuple contre les rayons du soleil.

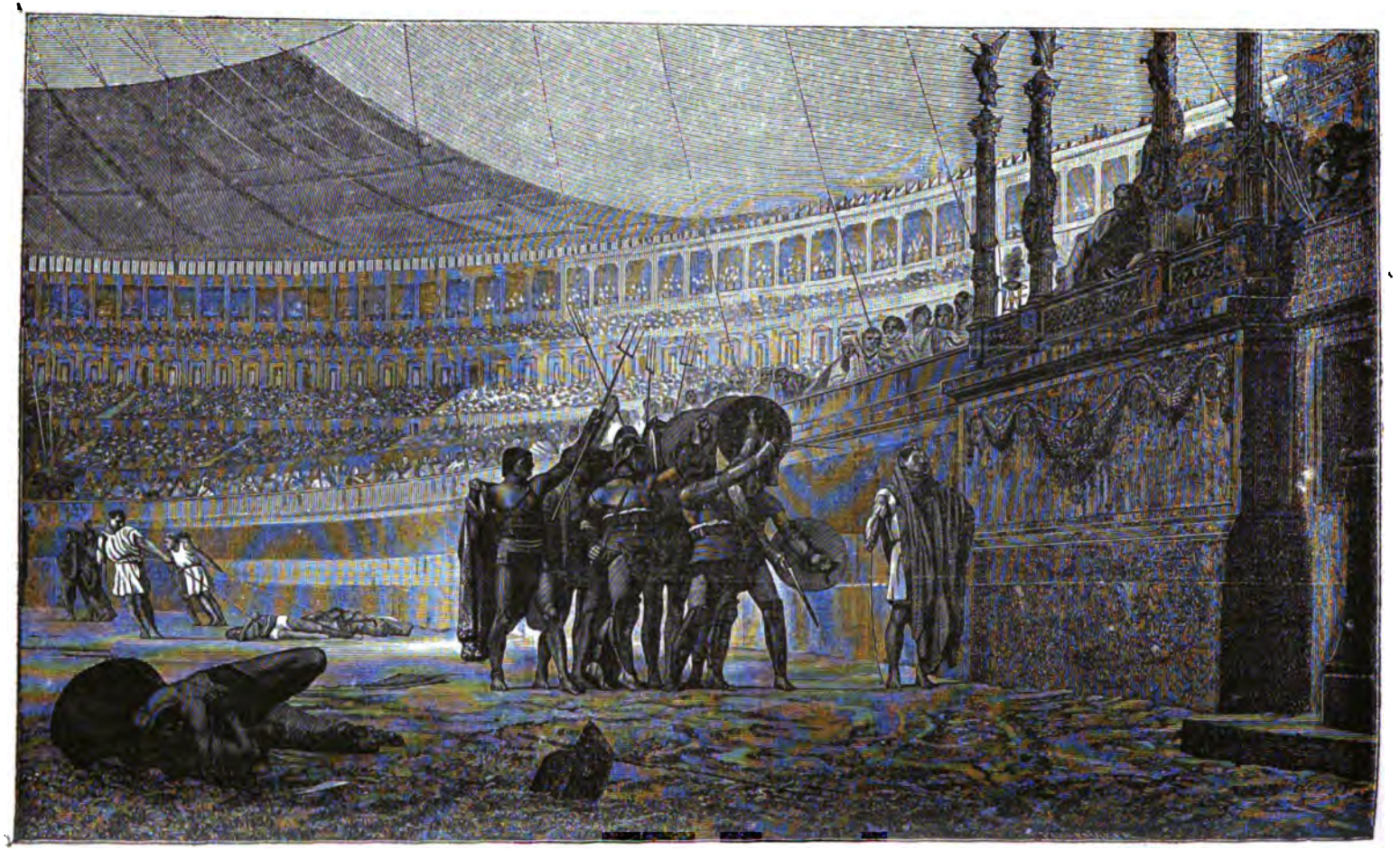
On lève les herses : les lions, les ours, les panthères ont bondi, déchirant à plaisir, enivrant ce peuple de sang et de carnage. Encore ! encore ! du sang ! toujours du sang ! L'arène est couverte de cadavres, l'atmosphère, âcre d'un sang fumeux, prend les spectateurs à la gorge, n'importe, encore, toujours !

Ave, Cæsar, morituri te salutant ! Qui donc a fait entendre cette salutation du pire des esclaves au pire des despotes ? C'est ce groupe armé qui vient de paraître dans le cirque, ce sont les gladiateurs chargés de continuer le spectacle et d'assouvir, s'ils le peuvent, cette faim féroce. « César, ceux qui vont mourir te saluent ! » A peine, s'il a daigné détourner la tête pour regarder, d'un œil distrait, ces gladiateurs qui se tuent avec grâce pour lui plaire, tandis que les patriciennes, les vestales sont prises d'un rire convulsif, en les voyant tomber. *Hoc habet ! Hoc habet !* il en tient, il en tient ! C'est le cri qui part de tous les gradins, toutes les fois qu'une plaie nouvelle s'ouvre, béante, sous un coup bien porté.

La nuit vient, les *confecteurs* achèvent les mourants, ils attirent avec leurs crocs ces cadavres maintenant inutiles, mais, les spectateurs n'en ont pas assez ! La nuit est venue, on allume des torches, et un cri, un seul cri, un cri unanime retentit dans le ciel, que le velarium retiré a laissé à découvert : les chrétiens ! les chrétiens aux bêtes !

Alors, s'avança dans l'arène, joyeuse et transfigurée, la vierge dont un tigre vint briser le cou d'ivoire. Puis parut une jeune mère avec ses sept enfants : ils moururent, en chantant. Enfin, un vieillard, venu tantôt d'Antioche, entra dans le cirque, et sa belle voix disait : « Je suis le froment du Seigneur ; il faut que je sois moulu par les dents des bêtes pour devenir le pain pur de Jésus-Christ. » Quand il fut mort, le ciel s'ouvrit, les anges parurent avec des branches et des palmes, les âmes montèrent dans l'espace et des profondeurs du ciel des voix chantaient : Gloire aux martyrs !

Tandis que j'écoutais le chant des chœurs célestes, il me



AVE, CÆSAR, MORITURI TE SALUTANT !

(D'après le tableau de Gérôme, gravure extraite du *Saint Vincent de Paul* de M. Loth).

sembla que le jour renaissait, je ramenai la direction de mes yeux sur l'amphithéâtre, il était désert, dépouillé, en ruines, ouvert de crevasses où végétaient les plantes sauvages, la vision avait disparu, je me retrouvai en face de la réalité.

Elle n'était point belle, la réalité, oyez plutôt.

Près de la loge impériale, un groupe d'Anglais, commodément assis sur ces éternels pliants que ces insulaires portent partout avec eux en voyage à travers les ruines de Rome, le livre vert posé par terre à portée de la main pour dispenser d'entendre le cicérone qui coûte cher, et avoir toujours à leur disposition le guide qui les renseigne sans parvenir à leur arracher jamais la moindre expression d'enthousiasme ou de surprise. Pour le moment d'ailleurs, ils s'inquiétaient assez peu du Colisée et de ses ruines : ils étaient en train de *luncher*. Les malheureux ! Pendant que je rêvais, eux mangeaient d'un énorme saucisson comme je n'en ai vu qu'entre leurs mains, et ils y allaient de bon cœur, je vous assure : on sentait que cet acte avait, pour eux, une bien autre importance que de reconstituer par le souvenir les scènes horribles qui, pendant trois cents ans, firent du Colisée le résumé de l'histoire romaine.

Je sortis par la porte *Libitinalis*, la porte des Morts, par laquelle on tirait de l'amphithéâtre, avec des crochets de fer, les corps des hommes et des bêtes tués dans les jeux ou achevés par le maillet des confecteurs.

— Que de martyrs sont sortis par là ! me disais-je, et, à ce même moment, passèrent devant nous deux hommes, porteurs chacun d'un cercueil de pauvre, qui se dirigeaient vers les habitations voisines. Mais les cercueils, de bois grossièrement travaillé, présentaient chacun, suivant l'usage si chrétien de Rome, qu'on devrait bien imiter en France, une

large et longue croix peinte en noir sur le couvercle : ceux-là du moins dormiront en paix sous le signe rédempteur.

Du Colysée, il faut aller à Saint-Etienne-le-Rond, une petite église circulaire qu'on ne visite pas assez, et où se trouve écrite à grands traits « l'histoire sanglante du christianisme. »

Nous parcourons ces bulletins de la grande bataille, depuis le massacre des Innocents jusqu'à la paix de l'Eglise. Les chevalets, les haches, les tenailles, les peignes de fer, les tours qui dévident les entrailles, les bûches, les roues, les chaudières d'huile bouillante, les grils de fer rouge, les membres mutilés, coupés à petits morceaux, les corps broyés sous la meule, les bourreaux farouches et les victimes sereines. Oh ! que ce spectacle affreux est beau !

Nous sortons saisis et transportés, nous allons porter nos hommages à Saint-Jean et Saint-Paul, deux frères que le tyran honteux fit immoler *in propriis ædibus*, dans leur propre demeure, dit l'inscription placée sur l'église dédiée aux deux héros chrétiens. Là, un religieux, vêtu de noir, portant brodée sur son cœur une couronne d'épines, nous amène devant une châsse qu'il éclaire de deux cierges et où nous contemplons la calme et pieuse figure du fondateur des Passionnistes, saint Paul de la Croix, amant passionné de la folie sublime qui a fait les martyrs des temps primitifs et qui sera jusqu'à la fin des temps le signe des élus.

Mais, voici un bien autre souvenir. C'est ici que je voudrais revoir mes Anglais du Colysée. Ici vécut un grand homme, qui, traversant un jour le Forum, s'écria, à la vue de superbes esclaves exposés en vente :

— Quel dommage que ces belles créatures soient les esclaves du démon !

Dès ce moment, la conversion de l'Angleterre est résolue

dans la pensée de l'homme qui a vécu ici, avant de devenir le grand pape Grégoire. C'est ici qu'il prononça ses immortelles homélies, gloire et trésor de l'éloquence sacrée. Voici la pierre nue sur laquelle Grégoire, fils des sénateurs de l'ancienne Rome, prenait la nuit un peu de repos.

Enfants d'Albion, visiteurs assidus de la Ville Eternelle, s'écrie un guide éloquent, ne manquez pas de faire un pèlerinage en ce lieu : vous y verrez le berceau de votre foi et l'origine de ces longs siècles de gloire et de prospérité morale, qui méritèrent à votre patrie d'être appelée l'*Ile des Saints !*

— Si je retournais à mes insulaires de tantôt, je leur décocherais l'apostrophe ?

— Ah ! bien, oui ! me dit un compagnon de route, le saucisson a des droits qui priment tout le reste !

MERCREDI, 21 MARS

L'ennemi domestique de Rome. — Bataille et défaite. — Le nouvel évêque de Lausanne. — La procure de Saint-Sulpice. — En route pour Saint-Pierre. — La journée du Pape. — L'Eglise ne varie jamais ! — Il nous faut du changement. — Le « Miserere. »

Hélas ! vous n'y échapperez pas, qui que vous soyez. Même en hiver, même par un temps de neige comme celui dont nous *jouissons* en ce moment, vous n'y échapperez pas. Nul n'y échappe d'ailleurs, et la garde qui veille aux barrières du..... Vatican n'en défend pas..... le Pape !

— Quoi donc ? De quel ennemi, parlez-vous ?

— Du pire de tous, à Rome ! Je ne sais pas de supplice comparable à celui-là, pour sa continuité agaçante et son implacable poursuite de nuit et de jour.

Gaston de Ségur en a noté l'histoire dans son charmant *Journal* :

Depuis une quinzaine de jours, dit-il, nous avons à l'ambassade un garçon bien malheureux, c'est Charles d'Astorg. — Et quelle est la cause de son infortune ? Rien autre chose que (l'ennemi dont je parle) .. les puces ! Son histoire avec les puces est une vraie tragédie. Il a usé des moyens les plus violents pour vaincre cet imperceptible et terrible

ennemi domestique. Il a affronté les affreuses exhalaisons de la créosote en en mettant dans son lit pour expulser la gent *pucifique*. Peines perdues ! soins inutiles ! Elle revint plus acharnée que jamais, malgré les efforts de son antagoniste, et Charles, victime des puces, passe toutes ses nuits à la chancellerie, sur un canapé, ayant déserté sa chambre et laissé le champ de bataille à ses vainqueurs. Pour dernière tentative, il mit, il y a deux ou trois jours, sa chambre sens dessus dessous, et répandit sur les matelas, sur les meubles, sur les rideaux, quatre bouteilles d'esprit de vin ! En un quart d'heure de temps, depuis ce violent remède, il en a une fois pris quatre ! Voyant cela, il a fui au plus vite.

— Mon domestique a été plus heureux que l'ami de Mgr de Ségur, me dit en riant le bon abbé T., à qui je conte mes infortunes personnelles vis à vis du même ennemi : en trois jours, il en a occis cent soixante ! Mais, il en reste !...

Tandis que nous devisons ainsi de ce joyeux sujet, mon jeune et intelligent confrère m'a conduit à la procure Saint-Sulpice.

Mgr Mermillod, qui y habite, me fait un de ces accueils qu'on n'oublie plus, une fois qu'on a eu le bonheur d'approcher cet aimable et saint évêque, aussi grand dans les combats de la foi que doux dans les choses de la vie.

Il vient d'être élevé au siége de Lausanne. *Ce coup d'Etat* pontifical réjouit Rome et l'Eglise, qu'il a surpris inopinément, tant le secret des délibérations cardinalices a été bien gardé jusqu'au consistoire où Léon XIII a proclamé l'élection.

Pendant les quelques instants que j'ai la joie de demeurer auprès de cette illustre victime de l'intolérance génevoise,

on a, sans exagération, apporté au moins un télégramme par chaque fois cinq minutes. Tout ce qui compte dans l'heureux canton catholique tient à charger le fil électrique de transmettre, sans tarder, entre les mains du nouveau pasteur, l'expression de l'allégresse publique. Il y en a une montagne sur le bureau de Monseigneur. Le pauvre évêque se ruine à répondre par la même voie rapide et coûteuse, mais son grand cœur ne saurait admettre aucune lenteur.

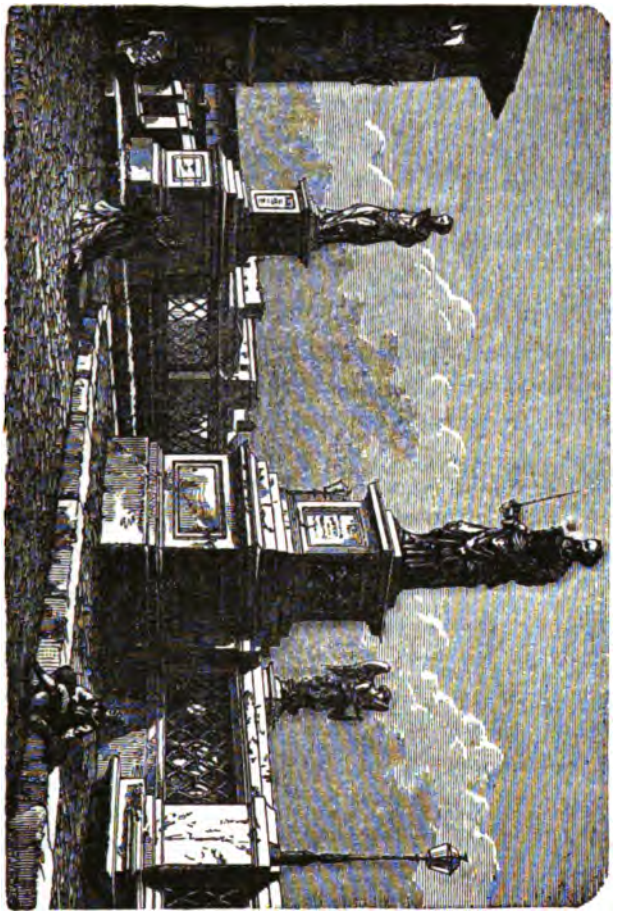
En prenant congé de Sa Grandeur, je vais offrir mes devoirs au maître de la maison, M. Captier, le procureur-général de Saint-Sulpice, à Rome. La bonne et aimable figure de Sulpicien ! Je le trouve entouré de séminaristes, clercs et jeunes prêtres, tous gais, heureux de vivre sous une direction aussi paternelle.

L'entretien s'anime. M. Captier m'explique comment ces jeunes gens, venus à Rome pour puiser aux sources de l'enseignement catholique les plus pures doctrines, sont privilégiés d'avoir, entre la vie claustrale du séminaire et la liberté du ministère, cette heureuse transition, qui permet à chacun d'eux de prendre peu à peu ses allures personnelles, en sortant du moule commun imposé par une règle qui ne saurait prévoir les exceptions. J'aurai d'ailleurs, à propos du séminaire français, à revenir sur cette question : elle intéresse vivement l'Eglise de France.

En ce moment, j'ai hâte de revenir à Saint-Pierre, où l'on a commencé les offices de la Semaine-Sainte.

Du château Saint-Ange, nous saluons l'approche de la grande basilique et le Vatican nous apparaît, déjà, avec sa petite fenêtre, derrière laquelle, le soir, on voit peindre une lumière, celle qui éclaire les labeurs nocturnes du chef de l'Eglise.

Devant l'Ange qui plane sur les avenues de ces lieux presque divins, mon jeune cicerone rappelle la belle exclamation de Veuillot :



LE PONT SAINT-ANGE
Tiré de *Rome*, par F. Wey

« Le voilà, ce terrible Vatican ! On le croirait vide, quel-

ques gardes à la porte, quelques serviteurs, quelques pèlerins qui viennent chercher une bénédiction, quelques secrétaires, et plus rien. Le moindre duc d'Allemagne, que dis-je ? le moindre juif d'Angleterre ou de France entretient autour de lui plus de pompe et de courtisans.

« Néanmoins, ils ne se trompent pas ceux qui dirigent tant d'efforts contre ces murs, dont la majesté désarmée ne renferme que les nobles forces, et les nobles richesses de l'esprit. Ils ne se trompent pas, ces fils de Satan. Le Vatican est la forteresse du monde chrétien ; qu'il soit emporté : la terre de l'homme et son âme appartiennent au vieil ennemi.

« Mais pourquoi l'ennemi n'est-il pas déjà maître ? Il a tant de canons, tant de journaux, tant de langues.

« C'est que, sur cette demeure, dont nous ne voyons que la faiblesse et le délaissement, l'ange, qui pénétra dans les prisons d'Hérode, plane l'épée à la main, invisible et invincible. »

A côté de nous, tandis que nous redisions ces choses, marchait un homme, journaliste lui aussi, mais il n'écrit pas dans l'*Univers*. C'est un rédacteur du *Figaro*, que le parfum de Rome a fixé ici, où il s'éprend, chaque jour, d'un amour plus grand pour la ville et pour le Pape.

C'est M. Auguste Marcade. Il vient d'écrire, dans son journal, une page bien curieuse et fort remarquée. La voici. C'est intitulé : *la Journée du Pape*. On me pardonnera sans peine la longueur de la citation.

« Héritier d'une des situations les plus difficiles que le Saint-Siége ait vues, Léon XIII met en pratique le conseil qu'une princesse italienne donna jadis au roi de France : « Maintenant, mon fils, il faut coudre. » Le Pape recoud depuis cinq années, avec une patience et un esprit de suite

admirables. Il a voulu ramener à lui les gouvernements de l'Europe, et on sait s'il a réussi. Les envoyés plus ou moins avoués de M. Gladstone montent aujourd'hui les hauts escaliers du Vatican, avec l'ambassadeur de l'empire d'Allemagne, avec le grand-duc Constantin Nicolaïewitch, oncle du Czar, et les diplomates russes, fort étonnés de s'y coudoyer.

« L'auguste vieillard peut se féliciter de son œuvre. Au prix de quels labeurs il conduit ainsi à bon port la barque de Pierre, on va le voir.

« Après sa messe, qu'il dit de bonne heure, Léon XIII donne audience au cardinal Jacobini, secrétaire d'Etat, ancien Nonce à Vienne, d'une instruction politique rare dans toutes les chancelleries. Le premier ministre est remplacé par le cardinal secrétaire des affaires ecclésiastiques et les congrégations de cardinaux, qui ont chacune leur jour fixé. Ces divers conseils prennent d'ordinaire toute la matinée jusqu'à une heure après midi.

« Le dîner du Pape ! Un potage, un plat de viande et du fromage : quelques minutes à peine.

« Pendant sa promenade de l'après-midi, qu'il fait le plus souvent en voiture, il lit en général les rapports des évêques, — tous lui passent par les mains,— et les dépêches des Nonciatures, surtout les nouvelles de Belgique. Ce petit royaume, qui a rompu ses relations diplomatiques avec le Saint-Siége, lui tient particulièrement au cœur. C'est là qu'il a été nonce, de 1843 à 1846, et qu'il a étudié de près un grand politique, le roi Léopold Ier. Vers quatre heures, il donne ses audiences publiques ou privées. Les heures de la soirée sont surtout consacrées aux réceptions des évêques.

« Cette longue journée finie, Léon XIII retrouve enfin sa solitude et son cabinet. C'est alors qu'il peut travailler.

« Grand, maigre, sec, la face longue, pâle et ridée, Léon XIII est d'une santé très-délicate, qu'il ménage fort peu. Son austérité est extrême : le souverain spirituel de plus de deux cents millions de catholiques ne dépense pas cent francs par mois pour sa table. Très-développé chez lui, le système nerveux lui permet seul de résister à la fatigue de ses vastes préoccupations et de ses travaux. Parfois, on le voit abattu et comme épuisé. Un contentement, une bonne nouvelle, une joie, apportés par le télégraphe, lui redonnent la vie. Guéri subitement, il prend son lourd fardeau et se remet avec vaillance à l'œuvre de réconciliation, d'apaisement, à laquelle il s'est voué.

« Il est toujours grave, solennel : toujours Pape. Les Italiens peignent ses dehors du mot *cérémonieux*. La gravité est inhérente à sa nature. Ses contemporains l'ont connu ainsi dès sa jeunesse. Il ne se livre jamais, rit avec difficulté. On le croirait sévère, mais il tempère la solennité de son abord par la patiente attention avec laquelle il écoute, sans les interrompre, ceux qui lui parlent. Ses audiences sont bien moins nombreuses que celles de Pie IX, mais, pour cette raison, lui demandent plus de temps. Léon XIII s'exprime avec la même lenteur que l'Archevêque de Paris. Si le Pape et le cardinal n'ont pas reçu les qualités de l'orateur, ils sont, en revanche, des écrivains. Cette ressemblance explique peut-être l'amitié et l'estime dont le Souverain-Pontife fait profession pour Mgr Guibert.

« Les mandements, dans lesquels l'Archevêque de Pérouse démontrait l'harmonie de la raison et de la foi, l'accord de la religion et de toute la civilisation, « issue comme une fleur et

un fruit de la racine du christianisme », étaient remarqués par les publicistes italiens. L'évêque aimait à y traiter les questions à l'ordre du jour de la société moderne, et les citations empruntées à Bastiat prouvaient que sa lecture lui était familière. Aussi l'illustre Bonghi disait de lui « qu'il « était un des caractères les mieux équilibrés et les plus « vigoureux, un homme ayant réalisé l'idéal du cardinal, tel « que le traçait saint Bernard. »

« Depuis le dix-huitième siècle, depuis Benoît XIV et Clément XIV, Rome n'avait pas vu un Pape, poète latin et toscan à ses heures, d'un esprit aussi cultivé, aussi familier avec les lettres classiques, avec les littératures vivantes.

« Maintenant, les deux qualités que Léon XIII prise le plus, et qu'il s'attache à donner à ses écrits, sont la simplicité et la modération. Ses lettres, ses encycliques, il les soumet au Sacré-Collége. Rien n'est plus admirable que la manière dont il écoute les avis et tient compte des objections. Il lui est arrivé de refaire, après de graves débats, des encycliques qu'il avait préparées. Comme il est sujet aux insomnies, ce sont les heures de la nuit qu'il emploie d'ordinaire à écrire ses importants ouvrages.

« C'est par une vie aussi active, dont la répétition monotone effraierait bien des hommes d'Etat, que le Saint-Père parvient à traiter directement les affaires de l'Eglise dans leur immense détail. Elles se sont beaucoup accrues depuis le commencement de ce siècle. Plus de cent évêchés ont été fondés en Amérique. Pie IX écrivait peu ; il inspirait ses coopérateurs. Léon XIII met la main à tout, voit tout de ses yeux et dirige tout.

« La modération, qui est avec l'austérité la note dominante dans le Souverain-Pontife, la modération dont il s'est fait une

loi, a porté ses fruits. Lors de son avénement, le corps diplomatique accrédité au Vatican se réduisait à peu près aux ambassadeurs d'Autriche et de France. Il reçoit aujourd'hui des envoyés, des ambassadeurs de toutes les puissances, sauf de la Belgique et de l'Italie...

« Il faudrait se garder de croire toutefois que la modération présente dénote un changement ou un simple recul dans les doctrines du précédent pontificat. Je me souviens d'un mot profond, qu'un dignitaire de la curie romaine m'a dit récemment :

— Tout ce qu'il fallait dire a été dit, l'Eglise ne varie jamais. »

L'Eglise ne varie jamais !...

Cette vérité historique, devenue banale à force d'être répétée, Lacordaire la rencontra un jour sur son chemin, dans la chaire de Notre-Dame. Il en vit nettement la splendeur et les obscurités, il voulut dégager celle-là de celles-ci.

« Tous les siècles, s'écria-t-il, sont venus tour à tour à la porte du Vatican, ils ont frappé du cothurne ou de la botte ; la doctrine est sortie sous la forme frêle et usée de quelque septuagénaire, elle a dit : — Que me voulez-vous ? — Du changement. — Je ne change pas. — Mais tout est changé dans le monde : l'astronomie a changé ; la chimie a changé ; la philosophie a changé ; l'empire a changé ; pourquoi êtes-vous toujours la même ? — Parce que je viens de Dieu, et que Dieu est toujours le même. — Mais, sachez que nous sommes les maîtres, nous avons un million d'hommes sous les armes ; nous tirerons l'épée ; l'épée qui brise les trônes pourra bien couper la tête d'un vieillard et déchirer les feuillets d'un livre. — Faites, le sang est l'arôme où je me suis toujours rajeuni. — Eh bien, voici la moitié d'un de

ma pourpre, accorde un sacrifice à la paix et partageons. — Garde ta pourpre, ô César, demain on t'enterrera dedans, et nous chanterons sur toi l'*alleluia* et le *de profundis* qui ne changent jamais. »

Pour le moment, c'est le *Miserere* que chante l'Eglise, dans Saint-Pierre, avec des modulations qui traduisent la sublime monotonie de la douleur en accents déchirants. Nous étions là, pressés, haletants, debout sans fatigue, durant les cinquante-cinq minutes qu'a duré cette phrase déchirante qui, des lèvres harmonieuses de ces chantres incomparables, pénètrent nos âmes, jusqu'à l'intime division de l'être, et nous jette dans le cœur de l'Eglise, se disposant à chanter sa Passion, cette Passion qui dure depuis le Calvaire, qui s'empourpra ici même du sang de tant de martyrs, qui se renouvelle à chaque siècle et de nos jours tire tant de larmes des cœurs croyants !

JEUDI-SAINT 22 MARS

La neige. — « Roma veduta, fede perduta. » — Port-Royal à Rome. — L'église de Marie. — La Croix et la Vierge ! — A Saint-Louis des Français. — Le « Magro Stretto » et le Carême à Rome. — Mgr Maret. — Le passé console du présent et garantit l'avenir. — Mgr Puyol. — A quoi servent les cheminées.

C'était au temps du pape Libère. Deux saints époux, qui habitaient Rome, firent le vœu de léguer leur héritage à la Sainte-Vierge. Or, à l'époque des plus grande chaleurs de l'été, l'une des premières nuits du mois d'août, la neige tomba en abondanee sur une partie du mont Esquilin, et cette même nuit la mère de Dieu apparut en songe à ces deux saints personnages, leur disant que son désir était qu'un temple s'élevât en son honneur sur l'emplacement même que la neige avait recouvert. Le temple fut, en effet, construit, et c'est là que nous irons ce matin prendre part aux saints mystères.

J'en suis sorti touché jusqu'au fond de l'âme. On m'avait dit, comme à tant d'autres : *Roma veduta, fede perduta !* Ce dicton, introduit chez nous par les préjugés gallicans et répandu par le Jansénisme, se réfère à une sorte de fami-

liarité que les Romains apportent dans leurs relations avec Dieu. Tandis que les Jansénistes nous ont appris à redouter notre Père du ciel, eux continuent à l'aimer; tandis que Port-Royal fait des Sacrements un but et une récompense, Rome en use comme d'un moyen pour arriver à la grâce et à l'auteur de la grâce. De là une douce et touchante intimité avec les choses de Dieu, qui scandalise les puritains, héritiers de Saint-Cyran, encore plus maîtres qu'on ne croit de la direction des âmes en France.

Mais, que cette familière habitude dégénère en une sorte de mépris, pour vous en détromper, allez à Ste-Marie-Majeure, et assistez, comme je l'ai fait, aux sublimes cérémonies du Jeudi Saint. On y sent les cœurs unis à Jésus-Hostie et la douce influence exercée par le culte si pur de la Reine de l'Eglise sur la piété chrétienne.

La neige miraculeuse du mont Esquilion, disait Mgr de la Bouillerie, est un symbole de la pureté de Marie. L'église, que les Romains ont édifiée à l'endroit où elle blanchit le sol, conserve les traditions de cette foi généreuse, expansive et charmante, qui caractérise leur catholicisme. Aussi je comprends la prédilection des Papes pour la basilique libérienne, où l'on garde la Crèche du fils de Marie et où Sixte-Quint a amené un de ces obélisques, dont le grand pape se plaisait à semer sa ville, moins encore pour les relever que pour leur faire porter la croix, afin qu'ayant vu les malheurs de l'Eglise, ils servissent de témoins et d'instruments à ses triomphes.

La Croix et la Vierge ! Immolation et pureté !... Voilà donc ce qui a remplacé cet autre temple, où nous dirigeons notre itinéraire en quittant la Basilique : ici se dressaient autrefois les thermes de Dioclétien, bâtis par la main des martyrs;

gigantesque palais que les chrétiens, réduits à l'esclavage, durent élever pour servir de temple à la débauche, pensait le persécuteur, pour servir de sanctuaire à la pureté de Marie, a répondu la Providence divine, car les thermes somptueux ont servi de murs et de voûtes à la splendide église de Notre-Dame-des-Anges.

Des hommes vêtus de blanc, comme pour symboliser la virginité immaculée de Marie, desservent cette église, que je décrirais avec bonheur si j'écrivais un guide de Rome !

Saluons, avant de sortir, la statue du père de cette famille religieuse qu'il a vêtue de blanc, la fameuse statue de saint Bruno, dont un pape disait :

— Elle parlerait, si la règle n'ordonnait le silence !

Puis, hâtons-nous, car je suis invité à partager le repas de la communauté de Saint-Louis des Français, une communauté qui vit des souvenirs et des traditions de la patrie qu'elle représente si noblement au sein de la capitale du monde chrétien.

Mgr Puyol, le nouveau supérieur de Saint-Louis-des-Français, y réserve à ses visiteurs un accueil, où la distinction ne nuit point, au contraire, à la plus fraternelle cordialité. Il est adoré de ses chapelains, et on le comprend sans peine, dès qu'on l'a connu.

Midi sonne. La crécelle retentit dans les corridors de Saint-Louis, car, bien que les cloches arrivent à Rome de tous les points du monde, je me demande ce qu'elles y viennent faire, puisqu'on n'en entend pas la moindre. Ce silence des cloches est plus sensible ici qu'en aucune autre ville catholique, car, en dehors de ces deux jours, c'est bien la ville *la plus sonnante* de la catholicité.

L'économe de Saint-Louis, un Nîmois, gai convive et charmant amphytrion, m'explique le *magro stretto*, dont on jouit à Rome, pendant les trois derniers jours de la semaine sainte : ni œufs, ni beurre, ni lait, ni fromage !... Il parait que c'est un désastre culinaire. Je ne m'en aperçois nullement, nous aimons tant l'huile, nous, gens de Provence !

D'ailleurs, il y a des compensations. Hier, nous avons fait gras, et c'était le mercredi-saint. A Rome, on ne connaît pas cette restriction de nos mandements français, qui interdit les aliments gras tous les mercredis de carême.

Un jeune chrétien, alors attaché d'ambassade, et devenu depuis le prélat vénéré que l'Eglise de France pleure amèrement, Gaston de Ségur, le disait justement, à la fin de son premier carême, à Rome.

— Il faut *ne pas vouloir* faire son carême, pour ne pas l'observer à Rome. Plusieurs fois par jour, on peut prendre diverses espèces de liquide (sauf le vin et le lait) en vertu de l'adage religieux : *liquida non frangunt*, tels que eau sucrée, limonade, bière, et la *cioccolata* à l'eau, à laquelle il est même permis, le matin, d'ajouter une mouillette de pain, la *misericordia;* avec cela, il n'y a que deux jours seulement de maigre. En vérité, le mérite de la pénitence n'existe plus ; l'obéissance seule est en jeu.

Mgr Maret, qui retourne de la Chapelle Sixtine, nous raconte ses impressions pendant la messe du Pape, à laquelle il a eu le bonheur d'assister et de communier ! Quelle grâce du ciel, à pareil jour, s'unir au divin créateur du sacrement par le ministère de son vicaire en terre !... Je jalouse Mgr Maret, j'aurais été si heureux de partager le privilége de notre éminent doyen de Sorbonne !

Le vénérable octogénaire s'occupe, avec une activité vrai-

ment surprenante à son grand âge, des négociations pendantes en cour de Rome pour la canonisation des grades conférés par nos Facultés de Théologie. Si le succès, comme l'estiment plusieurs hauts personnages, ne couronne pas les efforts de l'archevêque de Lépante, Sa Grandeur du moins n'aura rien à regretter.

Mais, j'ai hâte de me désintéresser du présent, avec ses petites et ses grandes intrigues. Je ne suis pas venu à Rome pour cela. A Rome, le passé est trop grand et trop consolant pour m'occuper du présent qui est trop triste et trop petit. Je me trompe. A Rome, il y a encore une chose bien grande, c'est la papauté, qui domine les misères de l'humanité, toujours mesquine et toujours défaillante, qui affermit les vacillants, trop prompts à se scandaliser de ce que le fonctionnement des choses de l'Eglise garde forcément d'humain. Dieu nous a donné là une image de son immortalité et nous a laissé un moyen de nous consoler des tristesses du présent dans les espérances, que dis-je, dans les certitudes d'un avenir qu'il a garanti

Je reviendrai sur ces pensées. Mais, je les trouve notées sur mon carnet de voyage, à cet endroit. Je les transcris en passant, sauf à y revenir.

D'ailleurs, à Saint-Louis-des-Français, je puis en trouver une application qui m'a ravi. Le savant prélat, qui dirige notre cher établissement national à Rome, se complait à relire avec moi l'*Imitation de Jésus-Christ*, qu'il a commentée avec un talent et une érudition, dont les auditeurs de Mgr Puyol en Sorbonne ne sauraient avoir perdu le souvenir ! Mon savant ami me fait toucher du doigt le rhythme et la cadence rimée, employés par l'auteur du plus beau livre qui soit jamais sorti de la main des hommes.

Mgr Puyol me permettra-t-il de rappeler ici un souvenir de ce long entretien ? Nous nous attardions à ces choses du passé, quand il s'aperçut, le premier, que je grelottais de froid. J'ai noté ce détail, car il m'a paru typique. A Rome, il n'est jamais permis d'avoir froid. Les appartements où l'on fait du feu sont une exception : je n'en ai trouvé que chez un cardinal, et encore parce qu'il était malade et obligé de vivre en serre chaude. Partout ailleurs, s'il y a une cheminée — et je pourrais citer tel palais cardinali où il n'y en a pas; ailleurs qu'à la cuisine — elle est soigneusement fermée d'une porte ou d'un objet d'art. Cela peut être plus beau, mais c'est infiniment moins confortable. Jamais, je n'ai souffert du froid comme pendant mon séjour à Rome, et, un jour que j'ai timidement émis la pensée qu'on pourrait bien avoir un peu de feu, on m'a regardé avec de grands yeux étonnés, qui semblaient dire : « Mais, d'où sortez-vous ? A Rome, il ne fait jamais froid ! » Et ces braves gens en sont si bien convaincus que, si vous parvenez à faire flamber une buche dans une cheminée, surprise de servir à cet usage inconnu pour elle, gardez-vous de répondre *avanti* à qui heurtera votre porte. Le visiteur romain ahuri reculerait d'instinct, ou, si la politesse l'oblige à subir le caprice étrange de l'*Eccellenza*, il reculera son siége jusqu'à l'angle le plus éloigné possible de votre foyer inhospitalier. Les Romains sont élevés dans l'horreur du coin du feu.

VENDREDI 23 MARS

Le cardinal Czacki. — Saint-Paul. — Rentrons au logis. — 253 parisiens dans les rues de Rome. — A quelles conditions ils sont les bienvenus.

Cependant, j'ai trouvé un foyer ardent et bien hospitalier chez le nouveau cardinal, à qui, la semaine dernière, Léon XIII imposait le chapeau dans un consistoire longtemps retardé par le triste état de santé où les fatigues de sa nonciature à Paris ont réduit l'Eminence Czacki.

L'éminent cardinal me reçoit avec cette exquise distinction que les Français connaissent bien. Courbé par de douloureuses souffrances et d'une voix presque éteinte, notre ancien nonce s'anime à parler de la France.

— La France, me dit-il, est un pays de vive intelligence. Il faut y raisonner avec les gens, et se hâter de raisonner avec eux, avant que leur amour-propre soit engagé.

Puis, entrant dans quelques détails trop intimes pour être relatés ici, l'Eminentissime me rappelle cette sage observation, que plus d'un connait en France :

— En temps d'orage, on se réfugie où l'on peut, sous un parapluie ou sous une porte cochère. Sans doute, on y est moins à l'aise qu'au coin de son feu, mais, quand on n'a pas le choix ?

Le cardinal se répand ensuite complaisamment en louanges pour l'Eglise de France, pour son épiscopat si uni au Saint-Siége et si docile aux moindres indications du centre de la catholicité, pour son clergé admirable de vertu et de zèle.

— Oh! oui, conclut-il avec un accent d'indicible conviction, c'est la meilleure des nonciatures !

Comme je le remercie de son bon accueil, Mgr Czacki me dit :

— Je verrai toujours volontiers les personnes de France !

En le quittant, je veux terminer mes stations, et j'entre dans une petite église du Corso. Le reposoir (1) y est modeste, comme partout d'ailleurs, mais l'église est bien faite pour inspirer la ferveur. Bâtie sur l'emplacement même de la maison de saint Paul, elle garde quelque chose des ardeurs du grand apôtre et les communique à ceux qui viennent y prier.

C'est là que le compagnon de Pierre écrivit l'Epître aux Ephésiens, c'est là encore qu'il était lorsqu'il fut arrêté et qu'on le garda, en attendant de le réunir au premier pape dans la prison qui leur fut commune.

La pluie tombe à torrents, la bise est aigre et le froid vif, car il a neigé aux environs de Rome. Rentrons au logis.

Tandis que je note mes impressions de la journée, la pluie tombe de plus belle, elle fouette les vitres et envahit indiscrètement mon domicile. Il fait un temps à ne pas mettre dehors un chien ou... un Français, dit le proverbe italien. Eh bien !

(1) On distribue, à la porte des églises, un *guide* extrêmement pieux *pour la visite des eposoirs*. Je me propose de le traduire en français et de l'offrir à la piété de mes compatriotes, persuadé qu'il les édifiera, en les aidant fructueusement à faire ces stations si justement chères à la foi des chrétiens en pareil cas.

malgré le proverbe, la *via* que j'habite retentit bruyamment de pas et de conversations fort animées. Evidemment, ce ne sont pas des chiens, donc, ce sont des Français, et de vrai, il en est ainsi !

Les pèlerins de Paris viennent d'arriver, et ils ont commencé, sous les cataractes du ciel ouvert à seaux sur Rome, leurs stations dans les églises. Ma foi, le pied me démange, je suis Français, moi aussi, ouvrons le parapluie, et en route avec eux !

A l'intérieur des églises, mes compatriotes observent un religieux silence. C'est plaisir à les voir recueillis et comme abîmés dans la prière, mais, dehors, grand Dieu ! comme ils se vengent ! sous l'averse, ce sont des exclamations, des traits, un feu roulant !...

Chacun se communique ses réflexions. Un confrère me fait observer un nouveau manquement à la rubrique. Dans l'église d'où nous sortons, les statues des saints étaient à découvert. Je lui réponds :

E il costume !...

Sous l'œil ébahi des Romains, qui nous regardent passer, le nez collé contre des vitres ternies par les torrents qui tombent, nous continuons la course à travers les lacs des rues de Rome.

Au fond, les gaillards, qui ricanent derrière leurs comptoirs, sont ravis de cette avalanche de Français tapageurs. Un de leurs journaux le dit, avec une crudité brutale, mais évidemment sincère :

« Il est arrivé hier soir 253 pèlerins de Paris. *Se portano quattrini, siano i benvenuti* ! (1) »

(1) S'ils apportent des écus, qu'ils soient les bienvenus !

SAMEDI 24 MARS

Le cuisinier des chats. — Les « fritelli » et les « pizze ». — Les Romains dorment et les Français courent. — Comme quoi il ne faut pas réveiller les portières qui font la sieste. — La fontaine Trevi et le palais de Longchamps. — — Calcografia pontificale. — Les douleurs de Rome d'après Canova. — Bâtie avec des tabatières. — La conversion de M. Ratisbonne. — Siffle donc ! — « Mater admirabilis » — Messaline et Galilée. — Rome décrite par Lacordaire. — Les salutations du fils d'Humbert. — Vive le pape-roi ! — Les bruits du dehors. — Le cortége funèbre de Pie IX. — Son tombeau. — Marseille au tombeau de Pie IX. — Les barbiers en plein vent.

L'*alleluia* chante dans les cinq cents clochers de Rome. Le ciel est pur, l'air vif ranime jusqu'aux indigènes. Jugez de la *furia francese !* C'est un spectacle pareil à celui que nous ramène un mistral carabiné succédant à des mois de pluie, en Provence. Les Français, les chiens et les chats, s'en donnent à plaisir.

A propos, que peut bien vouloir cet industriel, à l'air grave, qui s'en va, d'une porte à l'autre, et qui fait accourir, rien qu'en se présentant, tous les chats de la *casa* ou du *palazzo ?*

— C'est le cuisinier des chats !

Je ne comprends pas encore.

— Oui, m'explique mon cicerone, j'ai bien dit, le cuisinier des chats ! C'est une industrie qui ne laisse pas que d'être assez lucrative. Les habitants d'une maison se cotisent et font marché avec un honnête industriel, qui se charge de nourrir tous les chats du logis. Or, comme il connaît les goûts de ses pensionnaires, ceux-ci préfèrent aux reliefs de la table domestique la pitance du cuisinier des chats. Voilà l'explication de leur empressement à accourir, avec de charmants ronrons et des miaulements câlins, au-devant de leur traiteur, qui d'ailleurs parle comme eux...

A ce moment, une foule considérable débouchait sur la *Piazza Sang-Iazio* et détourna mon attention de ce piquant colloque entre le nourricier des chats et son intéressante famille. Je suivis la foule. Elle entrait à flots dans la magnifique église de Saint Ignace, où recommençe, à l'issue de l'office du Samedi-Saint, cette splendide série des exercices de l'adoration perpétuelle, qu'il faut suivre pour se rendre compte de la piété des Romains.

Midi sonne. Tout le monde rentre chez soi, allégrement et plus vite qu'il ne sied d'ordinaire à la sage lenteur romaine. La *tramontana* souffle et ce vent du nord très froid vaut bien notre cher mistral de Provence. Cela aiguise l'appétit et fait trouver meilleurs les *fritelli* traditionnels.

Ceci me permet de réparer l'oubli que j'ai commis, moi aussi, le 19 mars, fête de saint Joseph, au sujet d'un usage assez curieux de Rome : ce sont les cuisiniers ambulants qui font en plein air des espèces de croquettes ou fritures de riz, de farine et de saindoux. On appelle cela des *fritelli*, et, vrai, ce n'est point mauvais du tout. On en mange encore

aujourd'hui, en attendant les *pizze* de demain, énorme gâteau dont aucun estomac français ne s'accommodera jamais, bien que les gens du pays en fassent un grand éloge et une grande consommation.

La sieste commence. Il se fait, dans les maisons et dans les rues, un silence solennel. A cette heure, dit encore le proverbe italien, si vous entendez du bruit dans la rue, ce doit être un chien ou un... français.

Sortir avant l'heure traditionnelle de la *passeggiatta*, c'est faire preuve de mauvais goût. On ne le pardonne qu'aux français, lesquels n'attendent pas la permission pour en user.

Avec deux jeunes prêtres de Marseille, élèves du séminaire français, et mon cher abbé T., d'Aix, nous commençons une course homérique, dont mes pieds, endoloris par une chaussure trop étroite, garderont longtemps le souvenir.

Tandis donc que les Romains dormaient, nous courions à la poste, où l'employé somnolent répondait à nos demandes pressées, avec un mol abandon :

I corrieri non sono giunti (1).

De là, au *Journal de Rome*, cette vaillante feuille qui défend chaque jour, en français, les droits de l'Eglise. Hélas ! bien que rédigée en français et par les plus aimables français que je connaisse, le journal nous présente face de bois. Réveillée par le tapage, une vieille matrone rechignée, entr'ouvre un volet et nous envoie au diable, quand elle a saisi le sens de notre demande. Elle ne pardonne pas aux modernes Gaulois de l'avoir réveillée pour si peu, avec moins de façon

(1) Le courrier n'est pas arrivé.

que n'en surent mettre nos ancêtres, les Gaulois de l'ancienne Gaule, quand ils réveillèrent au Capitole les oies qui dormaient comme la vieille portière.

Chemin faisant, nous rencontrâmes la fontaine *Trevi* : impossible de repasser par là, sans faire halte. La richesse des ornements, l'abondance des eaux, véritable rivière accourue de quinze lieues sur des arcs-de-triomphe, captivent notre attention.

— Peuh ! fait l'un de nous, cela ne vaut pas le Château-d'Eau au palais de Longchamps, à Marseille.

— C'est possible, réplique un autre, mais il faut reconnaître une supériorité à la fontaine de *Trevi* sur celle de Longchamps : la pureté de l'eau ici est incomparable, tandis qu'à Marseille...

— Oui, ajoute facétieusement un troisième, les Papes ont amené ici *l'eau virginale* (1), en lui conservant sa limpidité, tandis qu'à Marseille, les conseils municipaux se succèdent, étudient le problème et n'arrivent jamais à faire... de l'eau claire.

Près de la source vierge, nous rencontrons l'excellent abbé Pallard, qui nous montre une merveille de Rome, peu connue des voyageurs. C'est la *Calcografia* pontificale, un trésor pour les curieux du burin et de la gravure, où l'on garde les traditions de l'art romain et dont les produits nous arrêteraient plus longuement, si nous n'avions à faire encore mieux, et c'est beaucoup dire.

(2) L'eau *Vierge*, la plus légère et la plus saine de toutes, fut conduite à Rome par Agrippa. Elle dut son nom à une jeune fille, qui la trouva à Préneste. Perdue à la suite des guerres, cette source, tant aimée des Romains, leur fut rendue par les Papes. Grégoire XIII la distribua dans toute la ville

— Monsieur, dit un jour Napoléon 1er à Canova que l'empereur avait fait venir à Paris, je vous prie, comment est l'air de Rome ? Est-il mauvais ou malsain dans les temps anciens ?

— Sire, répondit Canova, je me souviens avoir lu, dans Tacite, à propos de l'arrivée de Vitellius, que beaucoup de soldats tombèrent malades pour avoir dormi à l'air sur le Vatican. Mais, ajouta courageusement le grand sculpteur, Rome a d'autres douleurs ; cette capitale est désolée depuis l'absence du pape.

— Semez du coton, reprit l'empereur, nous ferons Rome capitale de l'Italie, et nous y joindrons Naples; qu'en dites-vous ? Serez-vous contents?

— Sire, les arts pourraient ramener la prospérité ; la religion favorise les arts. Chez les Egyptiens, chez les Grecs et les Romains, la religion seule a soutenu les arts. Les travaux des Romains portent le sceau de la religion. Cette salutaire influence sur les arts les a encore sauvés, en partie, des ravages des Barbares. Toutes les religions sont les bienfaitrices des arts ; celle qui est plus particulièrement et plus magnifiquement leur protectrice et leur mère, c'est la vraie religion catholique romaine. Les protestants, Sire, se contentent d'une simple chapelle et d'une croix, et ne donnent pas occasion de fabriquer de beaux objets d'art. Les édifices qu'ils possèdent ont été faits par les autres.

— Il a raison, conclut l'empereur, en se tournant vers Marie-Louise, les protestants n'ont rien de beau !

Canova disait cela à Napoléon durant l'exil de Pie VII. Les monuments que nous avons sous les yeux lui donnent raison. Dès que Pie VII fut rentré dans Rome, les arts refleurirent. Depuis que Pie IX y fut condamné à l'internement dont son

successeur a hérité, les arts ont subi un nouveau temps d'arrêt.

Entrons dans cette église. Nous en aurons une preuve nouvelle.

C'est l'église de Saint-André *delle frate*, bâtie ou tout ou moins terminée avec des tabatières.

— Quoi donc ? avec des tabatières !...

— Eh oui ! Jugez-en plutôt. En témoignage de leur haute estime, les différents souverains de l'Europe avaient offert à l'habile diplomate, qui fut l'ami et le ministre de Pie VII, au Cardinal Consalvi, une riche collection de tabatières précieuses. La plus splendide était celle du Concordat de 1801, qui coûta 30,000 francs. Par testament, le pieux Cardinal ordonna qu'on les vendît, pour le produit en être affecté, entr'autres, à terminer la façade de Saint-André.

Un autre souvenir m'attirait là. Je voulais prier à l'endroit même où un coup de la grâce, pareil à celui qui terrassa Saul sur le chemin de Damas, transforma, et, pour employer sa propre expression, « retourna en un instant » le Juif, venu là en dandy, sans se douter qu'il en sortirait chrétien.

Tous ses intérêts temporels devaient empêcher cette conversion célèbre. M. Ratisbonne les a généreusement oubliés pour suivre la voix du ciel. Mais, à quoi bon discuter sur la réalité du miracle ? En doutez-vous? Allez donc à Saint-André *delle frate* ; il y a encore le parfum du passage de Marie, on en est embaumé, et, comme Ratisbonne devant cet autel de l'apparition, il faut se jeter à genoux et prier. Quand on se relève, on se sent meilleur.

Ce n'est point quitter ce souvenir que de s'arrêter sur la

place d'Espagne, aux pieds de cette magnifique colonne *dell' Immacolata,* érigée par Pie IX en mémorial de la proclamation du dogme de la Conception Immaculée de Marie. La vieille barque, qui l'avoisine, semble dire qu'ici est le port de l'humanité, son refuge et son asile après une navigation, tourmentée comme fut la sienne avant que la Vierge d'Israël eut paru, parmi les enfants des hommes, semblable à l'arc-en-ciel au sein de l'orage, pour annoncer le salut.

A la base, quatre belles statues rappellent cette attente des Nations. J'admirais celle représentant Moïse, quand un de nous fit remarquer la disposition des lèvres du législateur juif.

— Il y a, dit-il, un bien joli mot des Romains à ce propos, car ce peuple n'a jamais perdu la joyeuse habitude de saisir et de couler dans un mot spirituel les ridicules qui le frappent. « Lorsque Michel-Ange eut terminé son Moïse, il donna un coup de marteau sur le genou de la statue, et, se reculant, comme saisi devant son œuvre, il s'écria : *Mais, parle donc !...* Lorsque X... (le nom du sculpteur, que j'ai oublié) eut achevé le Moïse de la colonne que voici, il considéra joyeusement son œuvre, et, reconnaissant la disposition qu'il avait donnée aux lèvres de Moïse, il lui cria : *Eh ! siffle donc !*

De fait, c'est la figure d'un siffleur.

Bientôt nous fûmes aux pieds d une autre image, non moins célèbre, et popularisée en France par la statuaire de nos églises et chapelles de communautés. C'est l'image miraculeuse, connue sous le vocable de *Mater admirabilis*. Pie IX aimait beaucoup cette dévotion, douce et pure, éclose sous le ciel de Rome, au sein d'un couvent français, celui où nous

sommes en ce moment, et où nos compatriotes, les Dames du Sacré-Cœur, font aux français cet accueil qu'ils n'oublient plus, quand ils l'ont expérimenté.

C'est un bel établissement que celui des Religieuses françaises du Sacré-Cœur, à la Trinité des Monts. Là sont élevées les filles de nos nationaux de distinction, dispersés tant à Rome que dans l'Italie. Elles se promènent innocemment dans les jardins de Messaline, qui les avait acquis des héritiers de Lucullus. Elles babillent où rêvait Galilée, lorsque, condamné de rechef par le Saint-Office, moins encore pour avoir démontré la rotation de la terre que pour avoir prétendu mettre d'accord avec le système de Copernic les textes de la Bible, dont il avait promis de ne plus s'occuper, ce grand homme fut installé avec honneur par l'ambassadeur de Toscane dans le palais des ducs. Ce furent là pour Galilée les noirs cachots de l'inquisition.

D'ici la vue est ravissante. Nous y reviendrons. Mais, nous ne saurions en redescendre, pour continuer notre course insensée, sans rappeler à notre mémoire cette belle description de Lacordaire, que l'un de nous sait par cœur et dont nous pouvons apprécier la magnifique fidélité.

« Rome est bâtie à peu près au milieu de la presqu'île italique, plus au midi qu'au nord, et en revanche plus à l'occident qu'à l'orient. Elle est assise sur quelques collines séparées par des ravins plutôt que par des vallées, au bord du Tibre, fleuve jaune et grave qui roule lentement ses eaux entre ses rivages sans verdure. A cinq ou six lieues à l'orient, s'étend comme une ligne sombre la chaîne des Apennins ; à quatre ou cinq lieues vers l'occident, on aperçoit de quelques points élevés la ligne blanche et brillante de la Mé-

diterranée : au nord s'élève une montagne isolée, qu'on appelle le Soracte, et qui se tient là comme un géant à l'entrée de la plaine ; au midi ce sont les collines où se dessinent Castel-Gandolfo, Marino, Frascati et la Colonna. Entre ces quatre horizons, dont aucun ne ressemble à l'autre, et qui luttent de grandeur et de beauté, s'épanouit comme un large nid d'aigle la campagne romaine, reste éteint de plusieurs volcans, solitude vaste et sévère, prairie sans ombre, où les ruisseaux rares creusent le sol et s'y cachent avec leurs saules, où les arbres qui se dressent çà et là sont sans mouvement comme les ruines que l'œil découvre partout, tombeaux, temples, aqueducs, débris majestueux de la nature et du peuple romain, au milieu desquels la Rome chrétienne élève ses saintes images et ses dômes tranquilles. Que le soleil se lève ou qu'il se couche, que l'été ou l'hiver passent là, que les nuages traversent l'espace ou que l'air y prenne une suave transparence, selon les saisons et les heures, tout change, tout s'anime, tout pâlit ; une nouveauté sans fin sort de ce fond immobile, semblable à la religion dont l'antiquité s'allie à la jeunesse et qui emprunte au temps je ne sais quel charme dont elle couvre son éternité. La religion est le caractère de cette incroyable nature : les montagnes, les champs, les rues, les ruines, l'air, la terre elle-même, mélange de la cendre des hommes avec la cendre des volcans, tout y est profond, et celui qui, se promenant le long des voies romaines, n'a jamais senti descendre dans son cœur la pensée de l'infini communiquant avec l'homme, ah ! celui-là est à plaindre, et Dieu seul est assez grand pour lui donner jamais une idée et une larme ! »

Doucement bercés par la magie de ce style incomparable, nous étions arrivés sur la place du Peuple, à l'entrée du *Corso*,

nous rentrions dans Rome par la porte que Pie VII traversa, en revenant de l'exil, aux acclamations de ce peuple, qui comprend et sent combien la religion et la papauté sont nécessaires pour conserver à ces ruines, à ces souvenirs, à ce paysage unique, à cette ville prédestinée, leur caractère voulu de Dieu et qu'on n'a jamais violé impunément.

La foule est grande sur le *Corso*, c'est l'heure de la *passeggiatta !* Les flots du peuple des promeneurs s'ouvrent à grand peine, pour laisser passer, indifférents, pour la plupart, aux coups de chapeau que le petit jeune homme, debout dans la voiture aux laquais rouges, prodigue de droite et de gauche. C'est le fils d'Humbert. Apercevant un groupe d'ecclésiastiques, il nous envoie son salut le plus empressé. Il en est toujours ainsi, paraît-il, et, à quelques jours de là, la reine Marguerite nous en fait autant. Je m'abstiens de commentaire. Cette voie triomphale a trop souvent retentides cris de : *Vive le Pape-Roi* ! et le ciel a trop souvent répondu à ces acclamations de l'histoire pour que j'insiste.

D'autres bruits en ce moment dominent la clameur de l'histoire, bruits sinistres qui rappellent, à s'y méprendre, les cris rauques et sauvages des barbares, quand ils accouraient se ruer sur Rome, comme un torrent. Rome les a regardé venir, le torrent a passé, et Rome est restée debout avec sa couronne d'immortalité terrestre.

Naguère, par une nuit sombre, la voie que nous suivons les vit débusquer, comme des brigands, et se jeter, farouches, sur un cercueil. Une grêle de pierres tomba sur le cortége, humble et petit, semblable au cortége du Christ, quand on le portait du Calvaire où il venait de mourir, au jardin du Sépulcre. C'était le convoi funèbre du Vicaire de ce même Christ, qu'on portait du Vatican à la crypte où il dort son dernier sommeil, le convoi et le cercueil de Pie IX.

Les barbares hurlaient, le cortége fidèle passa sous la tempête, et rentra, tranquille et confiant, dans les Catacombes où la Papauté saura redesendre, avec la sérénité de la foi qui lui prédit la résurrection.

Et quelles catacombes ! Trois papes y sont ensevelis près des glorieux martyrs Etienne et Laurent ! Lorsque la bière qui renfermait ce qui fut Pie IX pénétra dans la vieille basilique, les corps sacrés tressaillirent dans leur couche glorieuse, les martyrs vinrent au-devant du Pape, semblable à un concile œcuménique permanent, toujours prêt à dominer de leurs voix tous les bruits hostiles et à dissiper les sophismes de l'enfer. On l'a dit avec raison : « Pour montrer la catholicité de sa doctrine, il suffit à Rome d'ouvrir ses tombeaux ! »

Ouvrez vos catacombes, glorieux témoins du Christ ! Laurent, voici venir un autre Sixte, qui vous aima comme son prédécesseur et qui veut dormir en paix, sous la garde de votre martyre.

La crypte s'ouvre. Au dehors, les clameurs sauvages! C'est l'enfer qui devine que de ce sépulcre sortira une nouvelle victoire pour l'Eglise et le Saint-Siège, comme de la prière de Laurent sortit le salut de Rome. On descendit les huit marches qui conduisent à la Catacombe. Voici la pierre devant laquelle Pie IX aimait tant à incliner son beau visage, tout inondé de larmes ! C'est la pierre même où fut grillé saint Laurent. Elle est percée de six trous pour recevoir les pieds du gril. Elle porte encore les marques reconnaissables du sang brûlé et de la chair fondue.

C'est là, en face de cet horrible témoignage du joyeux martyre de l'archidiacre romain, que Pie IX a voulu reposer !...

Autour de ce tombeau règne une atmosphère paisible. On dirait qu'il y a ici un coin du ciel ! Nous prions longtemps devant cette sépulture, gardée par les martyrs. La figure souriante du Pape nous transparait à travers cet humble marbre, sur lequel on ne lit pas d'autre inscription que ces mots : *ossa et cineres Pii Papæ IX.....* (1) Mais, au-dessus du tombeau, comme sur les sépultures des Catacombes, une douce fresque retrace l'image du Bon-Pasteur ! Ainsi l'a voulu le grand Pape.

On songe à lui élever un monument. Ce serait violer sa volonté expresse, et, les initiateurs de cette pensée filiale emploieront les offrandes à orner la basilique où il a voulu dormir. Ne touchez pas à sa tombe ! Je n'en sais point de plus belle dans sa pauvre simplicité.

Quelques couronnes, appendues aux murs, parlent de la fidélité des enfants de Pie IX. Mon âme de Français et de Provençal a tressailli, quand le bon frère, qui nous conduit, me fait remarquer une couronne suspendue au-dessus de la table où mourut saint Laurent, en face du sépulcre de Pie IX.

— C'est la première qui arriva, me dit-il, et c'est resté la plus belle ! Voilà pourquoi nous lui avons donné la place d'honneur.

Je lus : *Offert par Madame Prat, de Marseille.*

C'est Marseille qui aura donné à Pie IX mort, sa plus belle couronne triomphale, comme c'est Marseille qui versa la première, entre les mains de Pie IX exilé, l'obole du denier de Saint-Pierre et qui apporta à Pie IX, prisonnier au Vatican, le trône où il aimait à donner ses audiences !

(1) Les ossements et les cendres du Pape Pie IX !....

Bénie soit la noble chrétienne qui a perpétué nos traditions filiales ! Ses œuvres la louent sous le ciel de Provence, la couronne qu'elle a suspendue aux murs de la Catacombe fait briller son nom dans les annales de l'Eglise Romaine, comme y brille le nom de la sainte veuve qui recueillit les ossements du martyr Laurent, pour lui faire la sépulture gracieuse où le Diacre et le Pape sont réunies aujourd'hui sous la garde de l'amour.

Tandis que nous revenions, émus et silencieux, un groupe attira notre attention et, le dirai-je, nous fit passer d'un sentiment à un autre, avec cette déplorable versatilité qui nous caractérise, nous, Français et Provençaux, au dire du moins des graves Romains.

Mais aussi, comment ne pas rire un brin, quand nous aperçûmes au détour d'une ruine un certain nombre de personnages, aussi graves que déguenillés, entourant une chaise où un figaro primitif tient un pauvre diable sous son rasoir, et, sans s'être donné la peine de barbouiller ce visage de la moindre couche de savon, râcle à plaisir le menton du patient résigné. Cela coûte un sou, et cette institution des barbiers en plein vent est fort populaire à Rome, où l'industrie est, paraît-il, lucrative. D'ailleurs, en dehors de cette barbe rasée sur le pouce, le figaro sert à ses clients une intarissable facende, où passent toutes les histoires du quartier, de Rome et du monde entier.

Quand elles se tirent de ses mains, les victimes sont ensanglantées et tailladées à plaisir, mais elles sont du moins présentables pour *le buone feste* de demain, et c'est l'essentiel !

DIMANCHE 25 MARS

La Pâque de Léon XIII. — Au collége romain. — Une première messe. — Chez les Oblats. — A Sainte-Sabine.

Le soleil brille, l'*alleluia* chante dans tous les clochers, Rome est en joie. Seule, la basilique, veuve de son Pontife, est triste. Tandis que les nefs immenses restent vides, sous la colonnade, une petite troupe de fidèles se hâte vers la chapelle, où le Pape va célébrer la Pâque. Tels les premiers chrétiens, à l'aube de ce jour, devaient courir aux catacombes, où le chef de l'Eglise persécutée accomplira les saints mystères, devant la petite assemblée de ceux qui sortiront tantôt, prêts à subir le martyre qui attend le Pontife et ses ouailles.

M. Marcade a très-bien décrit cette scène pascale. Je lui cède la plume.

Je sors, dit-il, de la Sixtine. Elle s'ouvre sur la belle salle du consis toire, ainsi que la Pauline, la chapelle du Saint-

Sacrement, le *Jugement dernier* de Michel-Ange s'étale dans sa magnificence imposante au-dessus de l'autel; toutes les murailles disparaissent sous ses fresques immortelles, tant reproduites et vulgarisées. La peinture est ici souveraine maîtresse. Aucun ornement étranger ne vient distraire les regards de ces chefs-d'œuvre. Dans la chapelle pontificale, il n'y a qu'un autel. Le tableau de sainteté, qui est placé derrière la croix, n'est pas toujours le même; on le change suivant l'ordre des fêtes. Aujourd'hui, il représente la Résurrection ; dans un mois, ce sera l'Ascension ; plus tard, la Pentecôte et ainsi de suite. Ces tableaux sont en tapisserie. Une seule petite tribune pratiquée dans le côté droit rompt l'uniformité des hautes murailles de la Sixtine. Un baldaquin de couleur de pourpre couronne l'autel; un second tout semblable, domine à gauche le grand fauteuil blanc du Saint-Père, le trône du captif. La Sixtine est partagée en deux, par une balustrade. Dans la première partie, 250 personnes peuvent prendre place. Les dames sont au milieu sur des bancs recouverts. Une estrade, élevée de deux marches, à un seul rang, est destinée aux hommes et forme les trois côtés du carré. Dès sept heures du matin, les bancs commencent à se garnir. Le petit groupe de fidèles qui a obtenu le privilège d'assister à la messe du Saint-Père, a reçu une carte d'entrée ainsi conçue :

Anticamera Pontificia al Vaticano

Nel Giorno di Pasqua alle ore 7 1/2 antem.
Signor. . . . . .

potra assistere à la Messa di Sua Santità nella Capella Sixtina e ricevere la S. Communione.

Le Signore in abito nero e velo in testa
I Signori in frack e cravatta bianca

Il Maestro di Camera di S. S.

L. MACCHI.

Je ne crois pas nécessaire de traduire l'italien de cette carte de faveur. Le costume noir uniforme, exigé pour les dames, est une touchante application de la fraternité vraie que l'Eglise fit pénétrer dans le monde, il y a dix-neuf siècles. Ces robes noires et ces voiles noirs font perdre beaucoup d'avantages aux dames, mais les rivalités de la toilette, du goût, et la supériorité de la fortune sont ainsi supprimées dans cette auguste chapelle où, du reste, on se sent écrasé par les merveilles au milieu desquelles on se trouve. Une portière s'ouvre à droite de l'autel et laisse passage à sept gardes-nobles, la tête couverte du casque classique romain, la poitrine ornée d'un baudrier d'or. Quatre d'entre eux prennent place au côté gauche de l'autel ; trois restent au côté droit.

Léon XIII apparaît, précédé de trois prêtres en simple surplis. Des clercs ? pensez-vous. Mais non, ce sont des prélats : deux d'entre eux sont archevêques. Ici, ils viennent remplir l'office des servants auprès du Souverain-Pontife, et en ont les modestes attributs. Il revêt les habits sacerdotaux devant l'autel et commence à mi-voix la récitation des sublimes prières qui précèdent le Saint-Sacrifice. L'esprit et les oreilles sont tout tendus vers l'autel. C'est le *Sacerdos magnus*, c'est le vicaire de Jésus-Christ qui prie. C'est aussi un grand pape, un grand homme — on le dira peut-être demain — un lettré, un cicéronien, un poète, qui parle à Dieu dans une langue magnifique, vieille de trois mille ans. De

temps à autre, les murmures de sa voix, au timbre mâle et sonore, arrivent à nous plus distincts. Le *pax hominibus bonæ voluntatis* éclate sur ses lèvres. Le vœu de la paix dans l'Eglise et dans le monde est si bien la note de son pontificat. Les prières prennent dans sa bouche plus d'ampleur encore et de majesté. Il nous semble aussi sentir trembler d'émotion la voix de l'auguste pontife. Voilà la cinquième Pâque qu'il passe dans la solitude ; voilà cinq ans qu'il ne peut célébrer la grande fête de l'Eglise, au tombeau de l'apôtre Pierre, son prédécesseur.

Vous rappelez-vous cette page superbe des *Martyrs* où l'évêque de Rome, Marcellin, célèbre les Saints Mystères dans les Catacombes ? Elle me revenait à la mémoire, et peut-être aussi à la vôtre, Très-Saint Père !

Mais, si restreint qu'il est, ce tableau porte encore un cachet de grandeur. L'art est inséparable de la vie romaine et se reprend toujours de quelque côté. Dans la seconde partie de la Sixtine restée vide, derrière ces patriciennes de Rome et ces femmes accourues de tous les points du monde catholique, en voiles noirs, agenouillées sur le pavé, les gardes suisses, dans le pittoresque costume que leur dessina Michel-Ange, les domestiques du Vatican, dans leur robe violette, les serviteurs du pape dans leur livrée de damas rouge, les *Bussolanti*, comme on les nomme, des employés du palais, hommes et femmes, forment des groupes variés et dignes du pinceau des grands peintres.

Cependant, Léon XIII poursuit le Saint-Sacrifice, au milieu de la respectueuse attention de l'assistance d'élite qui s'unit intimement à ses vœux et à ses prières. Le moment de la communion arrive. Cette fois, le Souverain-Pontife fait face à l'assemblée, et on peut contempler à l'aise ses traits.

Le premier qui communie de sa main, est son neveu, le comte Camille Pecci, le fils de son plus jeune frère. C'est un tout jeune homme de vingt-cinq ans au plus, un enfant pour Léon XIII. Le comte Camille Pecci est en uniforme de garde-noble. Il s'agenouille à la Sainte-Table, avec deux ou trois de ses amis de la cour pontificale. Sa mère et sa sœur sont un peu plus loin. Ce sont les dames qui communient les premières.

Emouvante cérémonie qui a duré plus d'une demi-heure. Pendant ce temps, Léon XIII a prononcé deux cent cinquante-quatre fois, autant à peu près qu'il y avait d'assistants, la belle prière : « *Corpus Domini nostri Jesu Christi custodiat animam tuam in vitam æternam.* »

Les années ont donné un léger tremblement à la main de l'auguste Pontife; mais sa voix ! Quelles douces, miséricordieuses, paternelles intonations, elle prenait en donnant la Sainte-Hostie aux fidèles ! Il ne montrait pas la moindre lassitude et prononçait, avec la même lenteur majestueuse, la belle formule, aussi bien à la fin qu'au début. Dans sa bouche, elle paraissait également un chant et une prière.

Chaque fidèle recevait en se levant de la Sainte-Table, des mains du prélat curé du Vatican, un billet de communion, attestation solennelle du devoir pascal accompli, comme cela se pratiquait autrefois, dans toute la Rome chrétienne.

Le billet est fait sur beau papier, et l'impression encadrée dans une élégante arabesque dominée par les clefs de Saint-Pierre. Voici ce qu'il contient :

Fratres, panem cœlestem spiritaliter manducate, innocentiam ad altare asportate.

(S. Augustinus. Tract. XXVI. S. Joan, n° 11.)

Recurrente annuâ solemnitate Resurrectionnis D. N. J. C. schedula Paschalis pro Pârochia Pontificiâ ad Vaticanum, anno Domini millesimo octingentesimo tertio.

F. F. Ep. Porphyrien Parochus.

Un prélat a dit ensuite la messe d'action de grâces, que Sa Sainteté a entendue tout entière à genoux, presque tout le temps la tête dans ses mains, priant avec ferveur.

A dix heures, tout était terminé. Après une matinée consacrée ainsi à la prière et à la méditation, le Saint-Père rentrait dans ses appartements et allait reprendre sa grande œuvre de pacificateur et de civilisateur dans le monde entier.

P.-S. — Le lendemain de Pâques, un prélat du Vatican nous disait qu'on n'y avait pas reçu, pendant la Semaine Sainte, moins de quinze mille demandes de cartes, pour une des messes du Saint-Père. »

Tandis que la chapelle Sixtine revoyait cette scène renouvelée des catacombes, dans une autre chapelle, plus modeste mais justement célèbre elle aussi, j'assistai à une émouvante cérémonie.

Celui qui m'y avait convié me conduisit par un escalier étroit et long, Il me fit traverser des cours spacieuses, plongées dans un silence qui serre le cœur. Nous dépassâmes des salles vides et silencieuses, des classes où la poussière des pupîtres témoignait d'une longue absence de la gent écolière. C'était le Collége Romain. Gloire des lettres chrétiennes, éternel honneur de la science, le célèbre collége n'a point trouvé grâce devant l'envahisseur. Tel, en un jour néfaste, le barbare vainqueur d'Alexandrie ruina, d'un caprice brutal, les trésors de l'esprit humain amassés lentement au sein du palais qu'il incendia.

Mon guide avançait silencieusement, sans proférer la moindre plainte, devant cette solitude poignante et cette navrante dévastation.

Il s'arrêta devant une petite porte en sapin, me disant :

— C'est là !

L'humble cellule, où je pénétrai, peut avoir dix pieds de longueur sur huit de large. Transformée en chapelle, elle a gardé ses anciennes dispositions. Seule, l'ancienne porte d'entrée a été recouverte d'une porte vitrée, derrière laquelle on la voit toute vermoulue et ornée de baguettes de bois doré.

— Voilà donc, me disais-je, le réduit où un prince vint abriter sa jeunesse, échangeant sans regret le palais ducal où il aurait pu régner contre cette chambre indigente, son manteau royal contre la pauvre soutane du Jésuite.

Son portrait authentique domine l'autel, où sa sainte mère a pu le vénérer avant de mourir, car, de celui qui avait renoncé au royaume de la terre, l'Eglise a fait un de ses rois. Figure longue, teint pâle, nez aquilin, pommettes saillantes plutôt creuses que pleines, cette physionomie d'ascète présente un mélange de force et de douceur, avec un caractère de maturité qui justifie l'histoire du jeune héros chrétien, et ces paroles de l'Ecriture que la liturgie lui applique : « Mort à la fleur de l'âge, il a vécu les années du vieillard ! »

Devant l'autel, une glace laisse apercevoir le cercueil, la pauvre bière où repose d'abord le corps du saint. Le cercueil est vide !...

Aimable saint, avec quelles délices on respire dans cette atmosphère de sainteté qu'il a laissée ici! Dans la cellule, une foule de jeunes clercs prient avec ferveur, entourant à l'autel un des leurs, prêtre de la veille, qui est venu mettre les prémices de son sacerdoce sous la garde du jeune saint, mo-

et tuteur de la jeunesse sacerdotale, qui se prépara, ici même, à devenir prêtre, comme l'eut pu faire un ange du ciel, si Dieu avait appelé l'un de ces esprits bienheureux à cet honneur suprême.

Dire sa première messe, là où cet ange de la terre s'est tant préparé à la dire un jour,—qui n'arriva jamais pour lui, Dieu l'ayant appelé parmi ses séraphins ! Vraiment, le jeune prêtre qui célèbre, avec une piété si tendre, tremblant d'émotion, visiblement transporté, comme l'extatique habitant de cette cellule, vraiment, il a été bien inspiré de venir ici, pour cacher son bonheur.

Après lui, je célèbre, sur le même autel, sous la même égide de ce saint, que mes maîtres dans la cléricature m'ont appris à aimer de prédilection et à qui je dois le bonheur de ma vocation.

Les chants du triomphe pascal, je les appliquais à mon jeune et bienheureux patron. Ce cercueil glorieux, ce sépulcre vide, me disait, comme il fut dit du tombeau divin :

— *Surrexit, non est hic !* Il est ressuscité, il n'est plus là !

Et quand, descendant à l'église, je vis l'apothéose du héros de la pureté chrétienne, mon regard, s'enfuyant de la terre à la suite du glorieux ressuscité, s'en alla dans les hauteurs contempler la gloire de l'homme appelé par son Dieu à partager des triomphes qu'il réserve à qui veut le suivre du Calvaire au Thabor.

Puisque je retrace des notes intimes, daigne le lecteur me pardonner de les continuer et de dire que, sortant de raviver les meilleurs souvenirs de ma jeunesse, j'eus besoin de retrouver ceux qui en furent les maîtres, et qui sont demeurés mes amis les plus fidèles et les plus aimés.

Je courus chez les Oblats de Marie. Celui qui fut le guide de mon éducation cléricale n'était point là, mais, son plus proche représentant me reçut avec une cordiale effusion. Avec l'Assistant général, le procureur de Rome et la famille religieuse que nous a léguée Mgr de Mazenod, et tous les jeunes scholastiques envoyés là pour perfectionner leurs études, avec un zèle que témoignent chaque année les plus hautes récompenses, m'admettent à célébrer les fêtes pascales avec eux, comme un des leurs.

Il fallait à une si belle journée un couronnement digne de son midi et de son aurore. Il me semblait difficile à atteindre. La bonne Providence, sous les traits d'un cardinal vénéré, s'en chargea, et, on va le voir, s'en acquitta largement.

Sur le Mont Aventin, s'élève un couvent, fondé par saint Dominique, où notre grand Lacordaire s'en vint un jour cacher sa gloire et mûrir sa mission.

Dans le jardin du couvent, entre des parvis de briques, fleurit un vieux tronc d'oranger, que la tradition rapporte y avoir été planté par saint Dominique lui-même. Quand Lacordaire vint à Sainte-Sabine, il poussa du pied de l'oranger une jeune et forte tige qui donna bientôt des fleurs et des fruits.

Un rayon d'espérance et de résurrection éclaira dès lors ce beau cloître et ces grands corridors si longtemps déserts, et le rameau prophétique, sorti au pied de l'oranger de saint Dominique, indiqua que le tronc épuisé par les siècles allait se renouveler et offrir ses fruits d'or aux générations futures.

C'est là que les nouveaux prêcheurs français payèrent les premiers la dîme de l'œuvre de Lacordaire. Réquédat mourut ici. Le père Ligier, qui l'a exhumé de ses mains fraternelles pour le rendre à la France, nous montre le tombeau vide.

Non loin de ce sépulcre qui nous a parlé encore de résur-

rection, une épitaphe, gravée aux premiers jours de l'Ordre, nous consola des désolations de l'heure présente : *Ut moriens viveret, vixit ut moriturus* (1), dit l'épitaphe que Lacordaire aimait à citer. Eh bien ! oui, il en sera ainsi de l'ordre entier, comme de ce religieux, inconnu et oublié sous les nefs de l'église dominicaine. Ayant vécu avec la pensée que les disciples ne sauraient être mieux traités que le maître, un jour, jour prochain, la gloire d'une vie nouvelle permettra à la famille romaine et à la famille française de Dominique d'entonner l'alleluia de la résurrection !

(1) Pour vivre quand il mourrait, il a vécu comme devant mourrir.

459897

LUNDI 26 MARS

Le « Moi » est haïssable. — Villa Pamphili.
La prise de Rome en 1849.

Les notes de mon carnet de voyage sont aujourd'hui tellement personnelles, que, malgré toute l'indulgence de mes lecteurs, je n'ose plus oublier devant eux combien *le moi* est haïssable.

Je passe donc, et ma visite au Gesù, et celle que l'obligeante introduction du Révérendissime Père abbé de l'abbaye Bénédictine de Marseille me permet de faire au Trastévère, chez Son Eminence le cardinal Pitra, et enfin celle que je tente auprès de Son Excellence Mgr Macchi, le maître de chambre de Sa Sainteté, pour qui mon vénérable Evêque m'a remis une lettre d'introduction, toute paternelle.

Je passe ces choses, où mon souvenir se complaît et je conduis mes lecteurs à la villa, où nous allons achever cette belle journée, après en avoir mis le couronnement sous la

bénédiction du chef des apôtres, à l'endroit même où la tradition rapporte qu'il fut crucifié.

Nous voici à la Villa Pamphili-Doria. La soirée est belle, les pentes verdoyantes fleurissent au souffle printanier qu vient de la campagne.

C'est par les pentes en fleurs de ce paradis, raconte M. Wey, que, lancés du quartier général de notre armée, établi à l'issue de la plaine, dans la villa voisine, les soldats d'Oudinot, lors de la prise de Rome en 1849, ont monté pour les derniers assauts à la fin du mois de juin. Epaulés à droite par le versant qui les préservait des feux du rempart, ils gravissaient ces chemins diaprés, le long des nymphées et des cascatelles, tandis, que par-dessus leurs têtes, la muraille était battue en brèche. Vers la porte de *San Pancrazio*, détruite alors et rebâtie par Pie IX, le rempart fut ouvert par l'artillerie et, sortant du bocage, nos soldats se précipitèrent. Mais on n'avait pas su prévoir l'obstacle des murailles d'Aurélien qui les arrêtèrent, et d'où ils furent ramenés avec des pertes considérables dans les jardins Pamphili. Il fallut pratiquer trois autres brèches sur le chemin de la *Porta Portese*, et c'est par la plus grande, reconnaissable, comme les deux autres, à la teinte moins foncée des briques, que pénétra le colonel Espinasse qui, onze ans plus tard, devenu général, ministre, sénateur, s'est fait tuer en Italie comme un jeune soldat.

La Ville Eternelle, une fois encore, était prise par les Gaulois.

L'attaque avait été dirigée de ce côté en dépit des combinaisons stratégiques, parce que la France aima mieux augmenter les difficultés de la victoire que de risquer, en donnant assaut par le nord-est, devant le Pincio et le Quirinal,

d'endommager des monuments et de détruire quelque œuvre d'art : préoccupations toutes nouvelles dans les plans des hommes de guerre, et dont il est glorieux à la France d'avoir pris l'initiative, hélas ! peu imitée depuis !...

Il est donc resté bien des français sous les lis et les asphodèles de la Villa Pamphili ; le prince Philippe-André Doria a consacré dans le parc une sépulture magnifique, aux guerriers qui dorment sous les vastes ailes des pins. Sur des tables en marbre blanc, figurent les noms de ces soldats, tombés aux portes de Rome, qu'ils n'avaient pas vue. Leurs épitaphes seraient moins touchantes, peut-être, si elles étaient meilleures. La rédaction en fut confiée à nos fantassins, qui ont dicté à des marbriers du Latium leurs inspirations tendres au sujet de leurs *camarades*, dans une orthographe que des praticiens du Trastevere pouvaient seuls accepter sans murmure. Mais la tristesse du fait, la piété envers la patrie, la beauté du cimetière, la naïveté des sentiments traduits avec l'emphase des enfants de la nature, tout contribue à l'émotion dont on finit par s'éprendre, lorsqu'on achève la lecture de ces hiéroglyphes, commencée en souriant.

MARDI 27 MARS

Le bazar de la victoire. — Le général des Franciscains. — Le « Santo Bambino ». — Une visite à M. de Rossi. — La « Scala santa. » — S. P. Q. R.

J'ai commencé ma journée à l'*Ara Cœli*.

Cette église domine la Ville Eternelle. Elle annonce que le sceptre du monde a changé de mains. Ici, en effet, se dressait autrefois, sur le sommet du Capitole, le fameux temple de Jupiter. Les dépouilles des nations suspendues à ses murailles l'avaient fait surnommer le «bazar de la victoire». Les anciens vainqueurs, Jupiter et César, sont demeurés là, mais en vaincus. Le maître de l'Olympe a cédé la place à la Reine du ciel, et César a fourni les ornements du temple.

L'église, à trois nefs, est supportée par vingt-deux colonnes, qui sont autant de dépouilles prises de toutes parts dans les temples et dans les palais de l'ancienne Rome. La seconde, à gauche, vient des appartements intimes des empereurs : *E cubiculo augg.*

A la vue de ces colonnes d'ordres différents, dont les unes sont cannelées, les autres rondes, celles-là privées de socles, celles-ci de chapiteaux, on est tenté d'accuser le bon goût de l'architecte ; mais un peu de réflexion ne tarde pas à faire découvrir, dans ce désordre apparent, un effet de l'art et une pensée profonde : le christianisme a voulu constater l'universalité de son triomphe. Dans le même but, on a pris soin d'enrichir d'un autre trophée cette église monumentale. Une inscription, placée au-dessus de la porte d'entrée, rappelle que le temple de Marie a été doré avec l'or pris sur les Turcs à la fameuse bataille de Lépante.

Ainsi, conclut Mgr Gaume, par leurs dépouilles, les deux plus redoutables ennemis du monde chrétien, le paganisme et l'islamisme, font encore de l'*Ara Cœli* le bazar de la victoire.

Le général de l'ordre franciscain nous fait le meilleur accueil. Ce religieux, qui commande à tant de milliers d'hommes, reste simple et bon comme devait l'être François d'Assise.

On l'a remarqué, les amis de saint François sont tous doux et bons, témoin Léon XIII. Mais, les fils du Séraphin d'Assise, son successeur actuel dans l'humble cellule du généralat, réflètent la vivante image de cette tendresse, qu se répandit jusqu'aux plus humbles créatures du Bon Dieu.

L'église franciscaine conserve une des plus touchantes traditions de l'aimable patriarche. Les Provençaux ne sauraient l'avoir oublié : l'usage des crèches de Noël remonte à François d'Assise, et c'est à l'*Ara cœli* que l'on garde une naïve image de l'Enfant-Jésus, entourée à Rome d'une vénération extraordinaire. On l'apporte, en grand apparat, chez les malades, et la voiture de gala, qui le porte, rencontre partout les signes les plus empressés de la vénération géné-

SANTISSIMO BAMBINO

rale. *Ecco il santissimo Bambino !* A cette nouvelle, les fronts se découvrent, les genoux plient, c'est une ovation d'amour, comme la piété démonstrative des Romains peut en faire, sans se lasser jamais.

Je dois me hâter, ne voulant pas écrire un livre. C'est pourquoi je passerai sous silence notre descente dans la prison Mamertine où Néron jeta saint Pierre et saint Paul, notre promenade à travers les débris du Forum et les fouilles qu'on y exécute, pour rétablir en l'état cette grande scène du monde, où se décidèrent si souvent les plus importantes aventures de l'histoire romaine.

J'avais, de Mgr l'Evêque de Marseille, une lettre d'introduction auprès du plus célèbre et du plus savant archéologue de Rome, l'illustre commandeur de Rossi. Reconnaissant l'écriture de mon évêque, son ami, l'obligeant archéologue veut bien m'honorer d'un accueil charmant et m'explique la grande œuvre de sa vie.

Les Catacombes sont intéressantes au triple point de vue de l'archéologie, du dogme et de l'art.

M. de Rossi a pu démontrer que ces vastes nécropoles ont été créées par les chrétiens pour leur usage exclusif, qu'elles leur ont servi de cimetières et qu'aux époques de persécutions les saints sacrifices y étaient célébrés près des tombeaux des martyrs.

Considérées au point de vue de l'art chrétien, il a prouvé que les catacombes en ont été le berceau. Un caractère remarquable des œuvres d'art des catacombes, c'est que les dogmes de notre sainte religion y sont représentés sous le voile de l'allégorie. Il faut en chercher la raison principale dans la discipline du secret, en vigueur dans l'Église naissante. Cette loi du secret était exigée d'une part par la nécessité de

soustraire les enseignements de notre foi aux outrages et aux moqueries des païens, et d'autre part par la sage disposition qui amenait progressivement à la connaissance de la religion des catéchumènes à peine arrachés à l'empire des superstitions grossières. Le symbolisme jouait ainsi un rôle considérable dans l'enseignement des fidèles. Dès leurs premiers essais, les artistes chrétiens affirmèrent hautement la supériorité de l'art chrétien. Plusieurs de leurs types sont empruntés aux œuvres païennes, mais ils surent épurer ces éléments matériels et, par une transformation merveilleuse, les tourner à l'expression symbolique des idées chrétiennes. Grâce à l'admirable chaîne de traditions qui relie entre elles toutes les époques de l'histoire de l'Église, plusieurs des types créés par les artistes des catacombes réapparaissent dans les œuvres contemporaines de l'art religieux avec l'empreinte manifeste de leur antique origine.

Enfin, M. de Rossi a prouvé, non moins éloquemment, que, dans les symboles, les représentations, les inscriptions des nécropoles romaines, on a la démonstration catholique dans sa succession continue, et, pour me résumer en un mot, que ce qu'enseignent les catacombes est en harmonie parfaite avec le *Credo* qui retentit chaque jour dans l'humble église du village comme dans les plus somptueuses basiliques.

Nous irons d'ailleurs bientôt visiter les Catacombes. Aujourd'hui notre journée s'achèvera, dans un exercice, fatigant à coup sûr, mais bien consolant pour l'âme chrétienne.

L'escalier qui conduisit le Fils de Dieu sur le balcon d'où Pilate montra au peuple l'Homme de douleur a été transporté à Rome. Consacré par les pas de l'adorable victime et arrosé du sang de la flagellation, l'escalier du prétoire est devenu le saint escalier, la *scala santa*. Nous le gravissons à genoux et

en priant. C'est l'usage à Rome, sainte coutume que le cœur comprend et goûte avec une ineffable émotion.

Quand nous sortîmes du saint des saints, voulant regagner le logis, il nous fallut attendre que la ruelle étroite, où nous nous étions engagés, fût désobstruée. Des voitures et des piétons attendaient le dégagement de l'obstacle dont nous ne devinions pas la cause.

Cependant, l'un de nous, à l'aide d'une lunette d'approche, distingua au loin la fameuse inscription S. P. Q. R. (1).

Elle dominait, sur une planchette apparente, un véhicule énorme, qui occupait toute la largeur de larue. Tout le monde attendait... jugez donc ! Il s'agissait de la majesté du Sénat et du Peuple-Roi !... Ceux qui conduisaient le char, pénétrés de leur dignité, ne se hâtaient guère. Ils devisaient même joyeusement avec les commères, accourues sur leurs portes, au passage du véhicule royal. Une émotion involontaire nous gagna, et, quand le char enfin passa devant nous, nous nous rangeâmes au plus vite, en nous bouchant le nez, c'était la charrette aux immondices !... L'Edilité Romaine garde, avec un soin jaloux, les droits du citoyen romain au respect du monde, tout y est placé sous la garde du *S. P. Q. R.*, tout, jusqu'aux tombereaux de vidange !

(1) *Senatus PopulusQue Romanus.* Le Sénat et le Peuple Romain

MERCREDI 28 MARS

Sur le tombeau de saint Louis de Gonzague. — Raphaël et le Centenaire. — Au Vatican. — Le Cardinal Pecci. — Le « Moïse ». — Plus heureux que saint Jean Chrysostôme.

Ils étaient nombreux et recueillis autour de l'autel où je célébrai. Scholastiques de la Compagnie, jeunes séminaristes français, clercs des divers Colléges de Rome, jeunes gens appartenant à la meilleure noblesse, étudiants des Universités, ils remplissaient le pourtour de cette magnifique chapelle, où repose le corps virginal du prince de Mantoue, devenu le patron de la jeunesse studieuse. De cette urne en lapis-lazzuli, sur laquelle j'immole la victime eucharistique, s'exhale un parfum pénétrant de pureté et de ferveur. On prie plus volontiers, si prés d'un saint qui a su lui-même si bien prier que toutes ses distractions aux pieds de Notre-Seigneur, réunies ensemble, n'atteignaient pas, en six mois, l'espace d'un *Ave Maria.*

Ce matin, nous allons visiter le Vatican, ses peintures, ses collections, ses merveilles accumulées par les siècles. Mais, notre visite fut retardée par un singulier déploiement de manifestation sur les voies qui conduisent au Panthéon. Dans la *Via Piè di Marmo*, notre voiture stationne, une heure durant, pour laisser passer ce burlesque cortége de gens qui vont déposer des couronnes sur la tombe de Raphaël. Jamais, je n'aurais imaginé qu'on put réunir une telle collection d'individus dépenaillés, ou costumés pour la circonstance d'habits loués chez les fripiers du Trastevere. Les chefs paraissent assez honteux de leur rôle et nous lancent des regards furibonds. Et voilà par quoi l'on essaie de remplacer les pompes du culte catholique, à Rome et.... ailleurs.

Ils n'ont cependant rien négligé, ni locations d'habits, ni louages de manifestants, ni couronnes, ni épitaphes, ni inscriptions. Pauvre Raphaël ! il méritait mieux pour son centenaire. A sa tombe aujourd'hui, il ne verra ni l'Eglise qu'il aimait tant, ni le successeur de ce Léon X, qui, apprenant qu'on allait ensevelir le grand peintre du Vatican, accourut, se porta au devant la bière, bénit Raphaël et lui prit une dernière fois la main qu'il arrosa de ses larmes.

Enfin, la voie est libre, et nous courons au Vatican, devant les *Loggie* et les *Stanze*, nous consoler de cet outrage laïque, infligé à la grande mémoire de celui qui, sous la protection des papes, réhabilita dans les arts la forme à force d'idéalisation, et fit resplendir le phénomène visible, sans tomber dans le naturalisme, quand il faisait, sous les yeux de Jules II et de Léon X, de la peinture chrétienne.

Combien il a mieux célébré, que tous les épigraphistes laïques de 1883, la gloire de Raphaël, le Cardinal Bembo, quand il écrivait le célèbre distique :

Ille hic est Raphael timuit quo sospite vinci
Rerum magna parens et moriente mori !

De Raphaël à Michel-Ange, la route est toute tracée. Nous allons voir le chef-d'œuvre de celui-ci, après avoir longtemps contemplé ces prodiges qui immortalisent le nom de son émule sous les voûtes hospitalières et fidèles du Vatican.

Chemin faisant, nous attendait la plus douce surprise. Le frère du Pape se rendait au Vatican, il daigna retarder pour nous cette visite hebdomadaire du mercredi, où le Souverain Pontife et le Cardinal échangent fraternellement leurs pensées. On nous dit que c'est là pour Léon XIII une diversion fort goûtée. Qui a connu le cardinal Pecci s'en rend compte aisément. Impossible d'être plus gracieux et plus simplement aimable ! Nous nous confondons en témoignages reconnaissants. L'Eminence n'y répond qu'en nous remerciant nous-mêmes et en exaltant la France, que les deux frères aiment de prédilection.

Mais, nous voici devant l'œuvre par excellence de Michel-Ange. Comme lui, on recule instinctivement devant cette image du législateur des Juifs. Ce regard, cette animation du visage, cette illumination d'un front touché par la divinité, cette imposante magistrature de l'homme que vous voyez assis et dont vous allez, ce semble, voir s'ouvrir et entendre résonner les lèvres, tout concourt à faire du *Moïse* le chef-d'œuvre incomparable de la sculpture antique et moderne.

Tout à coup, j'entendis retentir à mon oreille une voix, éloquente entre celle des orateurs, comme le ciseau de Michel-Ange fut puissant entre les instruments des artistes

du monde passé et futur. C'était la voix de celui que les peuples ravis surnommaient la *Bouche d'or*.

— Que ne m'est-il donné, disait la voix de Chrysostôme, de voir les lieux où l'on conserve les chaînes des apôtres ! Que je voudrais voir ces chaînes que l'enfer redoute, que le ciel révère ! Si les devoirs de mon ministère et la faiblesse de mon corps ne me retenaient pas, avec quel bonheur j'entreprendrais le pèlerinage de Rome, uniquement pour voir ces chaînes, et la prison de Pierre et de Paul ! Bienheureuses chaînes qui en furent ornées ! Oh ! si j'avais vécu en ce temps-là, comme j'aurais couvert de mes baisers ces mains dignes d'être enchaînées pour mon divin Maître ! Plus glorieuses étaient les mains de Paul chargées de chaînes que lorsqu'elles redressaient le boîteux de Lystres ; plus heureux lui-même dans la prison qu'au troisième ciel ; plus glorieux dans son obscur cachot que sur un trône étincelant d'or et de pierreries ! Non, non, rien n'est beau comme une chaîne portée pour Jésus-Christ. (1) Etre enchaîné pour lui, c'est

(1) C'est la même pensée que le Souverain-Pontife a insérée dans les beaux distiques dont l'*Univers* a raconté l'origine en ces termes :

« Le Saint-Père charme ses rares loisirs en s'appliquant à la poésie latine. C'est sa récréation favorite ; elle n'a rien, il faut en convenir, de folâtre ni de profane. Ces jours derniers, le Pape envoyait sa photographie à une Société de Vicence, et il écrivait au dos, de sa main, les quatre vers ci-inclus, composés par lui :

Justitiam colui : certamina longa, labores,
Ludibria, insidias, aspera quæque tuli ;
At fidei vindex non flectar ; pro grege Christi
Dulce pati, ipsoque in carcere dulce mori.

« Ce qui, en serrant le texte d'aussi près que possible, peut se traduire par ce mot à mot :

« La justice, je l'ai pratiquée : longs combats, durs assauts, railleries,

plus que d'être docteur, que d'être évangéliste, que d'être ange ! O chaîne bienheureuse, plus belle que tous les colliers que tous les diadèmes, que toutes les couronnes des rois, qui me donne de vous voir ! »

Ce bonheur, tant envié par l'illustre patriarche de Constantinople, fut le nôtre ce jour-là ! Un privilége, que je dois à la bonté du Souverain-Pontife, m'octroie de réaliser le vœu de saint Jean Chysostôme : *Si quis mihi offerret totum cœlum aut illam catenam, ego illam præferrem !*

« piéges perfides, tout ce qui est âpre, je l'ai supporté. Mais, défenseur « de la foi, on ne me fera pas plier. Pour le troupeau du Christ, il est « doux de souffrir, doux de mourir, même au fond d'une prison. »

JEUDI 29 MARS

Un mot de l'abbé Gerbet. — A la Confession. — Dans la Coupole. — Une réponse de saint Pierre. — Bibliothèque vaticane. — Léon XIII reprend ses audiences. — Un mot triste et un mot gai.

L'abbé Gerbet revenait de Rome, où il avait passé dix ans, croyant n'y passer que dix jours. Il rapportait le premier volume de ses *Esquisses de Rome chrétienne*. Au passage, une association de jeunes prêtres marseillais l'alla saisir et le contraignit d'accepter une invitation, dictée par l'admiration la plus vive, heureuse de saluer le plus illustre des disciples de Lamennais, le chantre inspiré des Catacombes et de Rome. Gerbet se laissa faire.

Durant le repas, l'un des jeunes prêtres marseillais lui dit :

— Maître, comment, vous qui avez tant glorifié l'art des siècles chrétiens, vous êtes-vous épris de la basilique de Saint-Pierre, où aucune des traditions de l'architecture ogivale n'a trouvé de place !

— J'aime l'ogive, répondit Gerbet, parce qu'elle fait prier, comme il convient à l'exil. Mais, à Saint-Pierre, c'est différent. Ailleurs, c'est l'Eglise qui souffre et qui pleure. Là, c'est l'Eglise qui triomphe et qui chante !...

Cette belle intuition du génie de Gerbet dominait notre âme, quand nous sommes revenus ce matin dans la basilique, où nous comptons vivre de longues heures.

Quelles heures, mon Dieu ! Elles tiennent du ciel, parce qu'elles font oublier les tintements douloureux des heures de la vie terrestre.

Tout d'abord, je descendis dans la Confession. (1) Le vent mugissait au-dehors, et, du sein de cette catacombe, nous l'entendions hurler, avec des sifflements aigus, semblables à des clameurs sauvages et à des cris de haine ameutée.

(1) Dans l'église même de Saint-Pierre, dit Louis Veuillot, on appelle Confession de Saint-Pierre, le lieu où les reliques sacrées du Prince des Apôtres reposent avec celles de saint Paul. C'est un caveau placé sous un baldaquin de bronze qui forme un dais gigantesque au-dessus du grand autel. Autour de l'escalier de marbre qui conduit à ce caveau, règne une balustrade magnifique ; cent cinquante lampes d'argent y brûlent toujours. Ce lieu est le même où saint Pierre, ayant souffert le martyre sous Néron, fut enseveli par les disciples dans une des grottes que les chrétiens nommaient le cimetière du Vatican. Là, ceux que le vieil apôtre avait convertis et baptisés, couronnés avant lui de la palme qu'il devait conquérir, avaient reçu, par les soins pieux de leurs frères, et souvent, sans doute, des mains de l'Apôtre lui-même, la sépulture, ignorée alors, qui devint si rayonnante quelques siècles plus tard.

Soufflez, vents du nord, sifflez, puissances de l'air, vous n'arriverez pas même à agiter l'humble lumière qu'un enfant vient d'allumer sur la pierre où le Christ a bâti son Eglise. Là haut, dans l'enroulement de la coupole, les mosaïques splendides chantent au-dessus de ce tombeau : *Tu es Petrus et super hanc petram ædificabo ecclesiam meam !* Ici, dans cette cavité sombre et tranquille, la pierre repose dans son humble et calme solidité. Hurlez, vents du nord, rugissez, portes de l'enfer, vous ne prévaudrez pas contre elle.

J'avançais lentement dans la célébration des saints mystères. Accomplis en pareil lieu, ils ont une langue si éloquente !

Durant la lecture de l'évangile, le bruit d'une rafale terrible nous arriva de la place Saint-Pierre. « Or, disait l'Evangéliste, Jésus tendit la main à Simon-Pierre, qui marcha sur la mer bouleversée par la tempête. »

Si je baisais la pierre de l'autel, sépulcre des deux apôtres, j'entendais aussitôt, à l'offertoire, l'Elise répondre : « Ils ont tressailli de joie dans leurs couches funèbres, *lætabuntur in cubilibus suis.* »

Le vent avait comme des éclats de rire satanique, la liturgie sacrée me disait : « Les insensés ont cru les mettre à mort, ils reposent en paix, *visi sunt oculis insipientium mori, illi autem sunt in pace.* »

A l'approche de la communion, les élans d'humilité et d'amour, que les évangélistes ont conservés à la gloire de Simon-Pierre s'imposaient à ma mémoire, et m'attachaient, par le plus intime de mon sacerdoce, à celui qui a les paroles de la vie éternelle.

La messe dite, nous entreprîmes l'ascension de la coupole. Plus nous montions, plus notre cœur, saisi d'une indicible émotion, louait Dieu qui a tant aimé l'Eglise. Bientôt, à

mesure que nous arrivions à une nouvelle hauteur, d'où l'œil ébloui plongeait dans les profondeurs de la basilique, le silence s'imposait à nous, comme un besoin. Mais, arrivés au sommet, l'admiration se trahit.

— Un pareil sépulcre pour un pauvre pêcheur ! s'écria l'un de nous.

Nous levâmes la tête. Au centre de la coupole, nous lûmes: *Sancto Petro Sixtus V !*

Inutile de commenter cette sublime simplicité dans une dédicace.

Quand nous redescendîmes, nous courûmes appuyer de nouveau nos fronts et verser nos larmes sur cette balustrade, où tant de chrétiens, depuis Constantin, sont venus s'agenouiller devant le sépulcre du pêcheur.

Quelqu'un frappa alors sur mon épaule. Je me retournai vivement, je reconnus un ami.

— Après-demain, me dit-il en souriant, le Pape vous recevra.

Ainsi, c'était dans la basilique Vaticane, au pied de la Confession, où je venais de prier, que Pierre m'envoyait cette nouvelle, et m'annonçait ce grand bonheur, d'être admis à la présence de son successeur. Il me sembla que cette réponse du premier pape me venait du ciel !...

En sortant, nous eûmes encore le temps de visiter, sous la direction du savant et obligeant Mgr Ciccolini, la Bibliothèque Vaticane.

Les abords du palais papal étaient assiégés. Ce jour-là, Léon XIII recevait en audience collective quelques centaines de visiteurs.

Il dit à l'un d'eux :

— Deux cent cinquante sept Papes se sont assis sur la

chaire de saint Pierre, je suis le seul qui soit arrivé à la sixième année de son pontificat, sans avoir pu mettre le pied hors de ma demeure.

Pour un autre, la note fut plus gaie.

On venait de dire au Pape que le visiteur, agenouillé à ses pieds, était de Smyrne.

— Ah ! de Smyrne, exclama le Saint-Père, la patrie d'Homère !...

— Oui, oui, interrompit l'oriental satisfait, mais duquel parlez-vous, Très-Saint Père ? Car nous en avons deux qui tiennent un café bien achalandé : Jean et Paul Omer.

Rire.... *homérique* dans tout le Vatican.

On dit que, lorsque le bon Smyrniote traversa de nouveau les galeries, les gendarmes pontificaux, qui ressemblent à des statues de marbre, et les statues de marbre, qui ressemblent assez à des gendarmes pontificaux, se tordaient tous et toutes d'allégresse.

VENDREDI 30 MARS

L'itinéraire des Catacombes. — Aux Catacombes! — « Domine, quo vadis ? »

Ce matin, nous allons, sous la conduite d'un obligeant et érudit cicérone, visiter et vénérer les Catacombes.

C'est une charmante fortune que de marcher vers un pareil but avec un guide aussi parfait. La route, qui fut longue, nous parut, grâce à lui, si courte que nous n'en croyions pas nos yeux, quand nos montres nous révélèrent qu'il était midi et que nous avions quitté la place de la Minerve depuis cinq heures déjà.

Au départ, notre ami dérida tous les visages, en nous faisant assister à un spectacle vraiment curieux. Sur la place, assis devant une table plus que modeste, abrité sous un parapluie primitif, un écrivain public, entouré de paysan-

nes et de gens du peuple, écrivait, avec une lenteur toute romaine, les lettres de ses clients. Barbiers, écrivains publics, tout cela s'installe en plein vent, à Rome. En France, le fisc trouverait bien le moyen d'atteindre ces industries. Ici, c'est un moyen de ne point payer patente.

Mais, ne nous attardons point aux bagatelles de la porte et suivons l'itinéraire.

Voici l'église de Sainte-Marie *in Porticu*, d'un style grec très pur.

Nous entrons dans le quartier populaire. C'est rempli de paysans et de... puces. Celles-ci viennent familièrement exécuter sur nos genoux une petite danse, que nous sommes peu disposés à trouver comique.

Voici le théâtre de Marcellus, aux proportions admirables. Les architectes viennent y prendre leur type, quand ils veulent superposer les différents ordres.

Cette église, c'est Sainte-Marie *in Cosmedin*, bâtie en un lieu où se trouvait, autrefois, ce qu'on appellerait, à Paris, le quartier latin de Rome. C'est ici que, pour taquiner et blesser leurs camarades chrétiens, les étudiants païens ont multiplié sur les murs, où on les retrouve encore, les caricatures et les charges sacriléges, entr'autres celle de l'âne crucifié, si connue dans l'épigraphie des siècles de persécution.

Voici l'arc de Janus Quadrifons, le grand cirque de Servius Tullius, temple d'Hercule, le Mont Palatin, le Palais des Césars.

Nous sommes entrés dans la Voie Appienne. Tous les grands souvenirs, que Lacordaire se plaisait à évoquer dans la chaire de Notre-Dame, repassent sous nos yeux. Ici se dressèrent les gibets des esclaves, entraînés dans la révolte de Spartacus. Il fallut en dresser un si grand nombre que la

voie en fût bordée tout du long, jusqu'à Capoue... Ah! vive la liberté des enfants du Christ! Cette Voie Appienne, qui conduit aux Catacombes, parle bien éloquemment du Rédempteur, du Rédempteur des âmes, qui fut aussi le Rédempteur des corps! ..

Voici les Thermes de Caracalla, le Sépulcre des Scipions, le Columbarium, l'Arc de Drusus, le Tombeau de Cécilia Métella, voici les grandes Catacombes de Saint-Sébastien.

Nous y pénétrâmes avec un saisissement, dont l'un de nous gardera longtemps le souvenir.

Pour moi, les beaux vers de Gerbet se balançaient harmonieusement dans ma mémoire, comme un de ces motifs qui vous poursuivent après une audition musicale et ne vous quittent plus.

Hier, j'ai visité les grandes Catacombes
Des temps anciens :
J'ai touché de mon front les immortelles tombes
Des vieux chrétiens!

Comme pour Gerbet :

Un ermite au froc noir, à la tête blanchie,
Marchait d'abord,
Vieux concierge du temps, vieux portier de la vie
Et de la mort;
Et nous l'interrogions sur les saintes reliques
Du grand combat,
Comme on aime écouter sur les exploits antiques,
Un vieux soldat.

Ici vécurent et se cachèrent nos aïeux dans la foi.

C'est là que chacun d'eux, près de la fosse prête,
Spectre vivant,

S'exerçait à la lutte, ou reposait sa tête,
En attendant.
Pour se faire d'avance, au jour des grands supplices,
Un cœur plus fort,
Ils essayaient leur tombe, et voulaient, par prémices,
Goûter la mort.

Ici les vierges méditaient, les mères rêvaient d'Abel près d'un enfant sans pain.

Et quand l'enfant disait : Le soleil, ô ma mère,
Astre si beau,
Reviendra-t-il bientôt chauffer de sa lumière
Mon froid berceau ?
La mère répondait qu'une aurore inconnue
Bientôt luirait,
Et qu'un ange du ciel, sur son aile étendue,
Le bercerait.

Comme Gerbet, nous croyions, à chaque pas, voir apparaître des martyrs couronnés et il nous semblait être sur le Thabor, tandis que nous foulions des tombeaux.

Descendez, descendez au fond des Catacombes,
Aux plus bas lieux ;
Descendez, le cœur monte, et, du haut de ces tombes,
On voit les cieux !

En revenant, nous saluâmes la Catacombe de saint Callixte. Le souvenir de Mgr Cruice nous y accompagna, et nous priâmes le grand Pape pour l'Evêque, si docte et si pieux, qui a vengé sa mémoire.

Mais une petite église attira et fixa à ce moment notre attention.

C'est l'église mentionnée par M. Emile Ollivier, dans une brochure admirable, dont tout le monde parle encore à Rome, si elle est déjà presque oubliée en France, où les événements et les impressions vont si vite. Voici la page à laquelle je fais allusion. Elle est extraite de l'étude intitulée : *Le Pape est-il libre à Rome?*

« Un exode (de Léon XIII hors de Rome) n'inquiéterait guère les gallicans et ceux qui, en d'autres pays, ont soutenu avec eux, que la dignité pontificale n'était pas indissolublement attachée au titre d'évêque de Rome et à la résidence dans cette ville, mais les italiens, orateurs, poètes, théologiens, ne voulant pas que leur Rome put être découronnée, ont toujours combattu, maudit cette opinion. Qu'on se rappelle les menaces de sainte Brigitte contre les papes avignonnais, les instances de sainte Catherine de Sienne, les lamentations poétiques de Pétrarque sur « *Roma che del suo sposo si lagna*, Rome qui se plaint de son époux; » ses lettres aux papes pour les ramener dans leur siége. « Que répondrez-vous, à saint Pierre, écrivait-il à Urbain V, lorsqu'il vous demandera d'où vous venez et en quel état se trouve son saint Temple, son tombeau, son peuple? » Grégoire XI, un des papes avignonnais, disait à un évêque : « *Signore vescovo, perchè non andate alla vostra residenza?* Monsieur l'évêque, pourquoi ne vous rendez-vous pas dans votre résidence? — *E voi, Padre santo, perchè non andate alla sede vostra?* Et vous, Saint-Père, pourquoi n'allez-vous pas à votre siége? » Grégoire reconnut que l'évêque avait raison, que Rome était le lieu de *sa résidence légitime*(1), et il s'y rendit.

« D'après la doctrine catholique, saint Pierre a obéi à

(1) Lettre à Charles V, du 9 janvier 1375.

l'inspiration divine, en venant établir le siége inébranlable de la foi nouvelle, dans la ville, qui, après avoir été la maîtresse de l'erreur, avait été sanctifiée par le sang des apôtres et des martyrs. C'est par le cœur de l'évêque de Rome que doivent passer les inspirations du pasteur de l'église universelle. « Je crois l'église catholique, apostolique et *romaine*, » dit Bossuet dans l'abrégé de tout le symbole. La voix des textes rappellerait aux papes cette doctrine, si la voix des hommes était muette.

« A l'heure où le soleil, au niveau de l'horizon, étend sur le sol l'ombre des édifices épars et des aqueducs à moitié détruits et semble faucher, de ses longs rayons horizontaux, ce qui reste encore debout sur cet ossuaire des temps, qui, parmi les visiteurs de Rome, n'est allé parcourir la vieille voie Appienne et ses tombeaux cachés sous l'herbe, où se dressent, au-dessus des petites plantes, comme des squelettes décharnés ? Avant de parvenir à ce lieu de poétique beauté, qui ne s'est arrêté, en face du tombeau circulaire de Priscilla, à une petite église, presque toujours solitaire, qu'on appelle *Domine quò vadis?* La légende qui explique ce vocable est significative. Au moment de la persécution, saint Pierre s'était enfui de la porte Capène. Arrivé au lieu où s'élève la petite église, il voit tout à coup devant lui Jésus portant sa croix : « *Domine, quo vadis?* s'écrie-t-il tout surpris, Seigneur, où vas-tu ? — « *Venio Romam iterum crucifigi.* Je viens à Rome pour être de nouveau crucifié, » répond Jésus, puis il disparaît, laissant sur la pierre l'empreinte de ses pieds. Saint Pierre comprit et revint sur ses pas.

Le Pape qui quitterait Rome d'une manière précipitée, sans y être contraint par une nécessité quelconque, verrait s'élever devant lui, comme un remords, la petite église de *Domine*

quo vadis, et peut-être, dans ses nuits d'insomnie, Jésus lui redirait-il : « *Venio Romam iterum crucifigi.* Je viens à Rome pour être crucifié de nouveau, à la place de mon vicaire, qui a déserté son siége. »

SAMEDI 31 MARS

Le grand jour ! — A l'audience du Pape. — Les tristesses de Léon XIII. — Réponse de Notre-Seigneur. — Derniers souvenirs. — J'ai vu Pierre !

C'est le grand jour ! A mon réveil, cette pensée me domine: *Hæc dies quam fecit Dominus, exultemus et lætemur in eâ !* Elle ne me quitte plus.

Chemin faisant, mon saisissement frappe l'éminent introducteur, à qui je devais la grande faveur dont je vais être honoré. A plusieurs reprises, il dut me tirer, en riant, du mutisme où je me renfermais de plus en plus, à mesure que nous approchions du Vatican.

Nous montâmes ces marches du grand escalier que tant de milliers de princes de l'Eglise et de princes des peuples,

tant d'évêques, tant de missionnaires, pèlerins du monde et des siècles, avaient montées ! Comme eux, j'allais me prosterner aux pieds du Pontife immortel ! Encore un peu, et j'allais voir le représentant visible de la Divinité, j'allais entendre sa voix, être béni de sa main, moi, obscur, perdu dans l'immense troupeau dont il est le berger !... *Unde hoc mihi ?...* Que ne puis-je partager ce bonheur avec tous mes amis de France ?... Cette exclamation de Mgr Gaume me revient à la mémoire. Je vais voir et vénérer le successeur de Pierre le Galiléen, dans ce même palais bâti sur celui de Néron, aux mêmes lieux où les chrétiens servirent de flambeaux vivants pour les yeux de César, où le premier des papes fut crucifié, où Pie VI, qui, suivant les prédictions de l'impiété, devait être le dernier pape, fut saisi et enlevé comme un malfaiteur. Eh bien! oui, Eglise Catholique, divin enclume forgée par le Christ, vous avez usé tous les marteaux : les Nérons anciens et les Nérons modernes ont passé, et le pape demeure !

Dans l'antichambre, l'aimable et obligeant Mgr Boccali, secrétaire du Pape, *coppiere* comme on dit au Vatican, nous a accueillis avec un gracieux empressement. Figure ouverte, sympathique, qui respire la franchise et l'esprit, le jeune prélat, que Léon XIII a amené de Pérouse, est serviable et doux. Je recueille là bien des renseignements qui intéressent ma piété filiale. Mais, j'ai beau lutter contre l'émotion, elle me gagne et me domine si fort que, lorsque le garde noble vint m'avertir que le Souverain-Pontife m'attendait, c'est à peine si j'avais la force de franchir le petit corridor qui mène au cabinet du Pape.

Je venais de traverser des salles magnifiques, ornées de tentures en damas rouge, de tableaux choisis, de christs en ivoire ; aux voûtes brillantes, aux parquets couverts de riches tapis, et je me trouvais au seuil d'une cellule de religieux, plus que modestement garnie de meubles recouverts en serge verte, avec des rideaux de mousseline aux fenêtres.

J'aperçus un vieillard, vêtu de blanc, debout, adossé à son bureau de travail, je tombai à genoux. C'est l'étiquette. Je n'avais pas besoin qu'elle me le commandât. Tous les plus vifs sentiments de mon âme, mon baptême, ma confirmation, mon sacerdoce, tout me jetait prosterné devant cette apparition du passé, du présent et de l'avenir, qui est le Vicaire du Christ en terre, la plus haute expression de Dieu et l'image la plus sereine de son souverain pouvoir.

Une voix douce, harmonieuse comme un timbre d'or, me tira de ces pensées :

— Ah ! Monseigneur Ricard, *venga qui*, approchez-vous de moi !

Et, comme je voulais continuer les génuflexions d'usage, le Saint-Père fit un pas vers moi pour m'en empêcher. Je tombai à ses pieds et je baisai avec amour la croix brodée sur la chaussure blanche de notre père.

Alors seulement, j'osai lever les yeux vers ce visage, qu'on m'avait dit ravagé par la vieillesse et les sollicitudes accablantes de la papauté. Léon XIII est âgé de 74 ans, et les porte avec aisance. Ses cheveux blancs fort drus forment une sorte de couronne autour du plus beau front qu'on puisse voir : ils sortent sur les tempes de la calotte blanche et viennent se ranger en auréole autour de cette tête qui respire

l'intelligencc et la grandeur. La bouche est belle, saine e bien meublée. Le visage long est empreint d'une admirable sérénité, traversé par moments comme d'un nuage qui court sur l'azur. Mais, un pli de ses lèvres sourit avec une majestueuse bonté, tandis que l'œil bleu, un œil splendide, pétille et descend son regard profond jusque dans l'intime de l'être.

Pour rendre mon impression, j'ai besoin de rappeler une remarque de Mgr Dupanloup, qui me revient précisément à la mémoire en ce moment.

— Lorsque je me trouve dans une réunion de prêtres, disait l'Evêque d'Orléans, j'interroge les physionomies et je cherche quel est celui à qui je me confesserais le plus volontiers.

C'est l'impression que produit, à première vue, la personne auguste du Souverain-Pontife. On se sent si bien en la présence d'un Père, d'un vrai Père, héritier de la douceur majestueuse du Christ, que l'âme s'ouvre comme s'ouvraient les âmes que touchaient les regards de Jésus, et on serait heureux de confier à cette oreille ses préoccupations et ses secrets les plus intimes, car, d'instinct, on devine qu'on entendrait tomber de cette bouche les paroles qui consolent et fortifient.

Quelque fatigue cependant apparait dans l'ensemble. Le corps n'est ni voûté, ni cassé. Il marche très droit et ne perd aucun des avantages que lui donne sa taille élevée. Mais, il y a un peu de lassitude dans l'ensemble, moins que n'en ont dit les journaux hostiles, mais assez pour expliquer cette page, juste et bien observée, que vient de lui consacrer aujourd'hui même M. Marcade :

« Lorsque le conclave de 1878 eût proclamé le cardinal Pecci, Souverain-Pontife, un des hommes les plus distingués de l'aristocratie romaine 'écria :

— Je connais mon monde ; depuis Benoît XIV, il n'y a pas eu de pape de cette valeur.

En cinq années, cet horoscope a été dépassé. Si le Saint-Père mène à son terme quelques affaires conduites jusqu'à présent avec une prodigieuse habileté, il faudra dire :

— Depuis Sixte-Quint, il n'y a pas eu de Pape pareil.

Léon XIII est un pape complet, un prêtre modèle. Lui aussi il peut dire à l'immense armée de prêtres, de moines, de religieuses qui obéit à ses ordres : *Exemplar dedi vobis.* Il faut voir avec quel recueillement édifiant il remplit toutes les fonctions sacrées.

C'est un érudit et un littérateur. Personne ne possède les élégances de la langue latine comme le Pape. Ni la France, ni l'Allemagne ne peuvent citer un humaniste de sa force. Il rédige ses encycliques lui-même, et compose des poésies d'un mètre savant.

Homme politique, il est revenu à la tradition véritable des Papes : la diplomatie.

Patiemment, sûrement, il dénoue les difficultés, et c'est bien avec des hommes tels que lui, que la Papauté continuera à être « une des grandes institutions politiques du monde, » selon la parole de M. Duclerc. L'ancien président du Conseil n'a jamais dit mieux.

Ces qualités souveraines, si rarement réunies dans un seul homme, Léon XIII les met en œuvre avec une puissance de volonté étonnante. Connaissez-vous dans l'huma-

nité entière quelqu'un qui accepterait un labeur semblable à celui du Pape ?

Sa vie se résume dans ces deux mots :

Travail et prière.

Sans récréation, dans un emprisonnement qui a commencé, il y a cinq ans écoulés, et dont on ne prévoit pas la fin.

Levé aux premières heures du jour, le saint Pontife se livre à de longues et incessantes prières jusqu'à l'heure de sa messe, célébrée à sept heures. A huit heures, déjeuner qui le compose d'une tasse de chocolat, mêlé de café. Lecture des dépêches de la nuit. A neuf heures, audience au secrétaire d'Etat, puis, à tour de rôle, aux préfets et aux secrétaires des Congrégations. Vers midi, réception des princes et des ambassadeurs. A une heure, prière et lecture spirituelle, suivies du plus frugal dîner.

On calcule que la dépense du Pape, pour sa nourriture s'élève à 2 fr. 50 par jour. Et les aumônes des catholiques — le Denier de Saint-Pierre — lui donne un budget de neuf millions pour subvenir aux dépenses générales de l'Eglise. Après le dîner visite à la Chapelle, et, si le temps le permet, promenade rapide dans les jardins du Vatican. Le Pape s'intéresse aux travaux du jardinage et les dirige comme un véritable gentilhomme de campagne, amoureux de sa terre. Avant et après la promenade, Léon XIII s'entretient avec des voyageurs à qui l'on a permis de se placer sur son chemin. A quatre heures, recommencent les audiences aux cardinaux et aux évêques étrangers. Vers sept heures seulement, le Pape trouve quelque repos. Il récite son office,

et travaille seul, jusqu'à huit heures et demie, heure du souper. Jusqu'à une heure assez avancée de la nuit, l'infatigable pontife trouve encore le moyen de se livrer à l'examen des œuvres de théologie les plus remarquables que les Nonces de tous les pays lui envoient avec exactitude.

Quelle dépense de forces ! Quelle activité, chez cet auguste vieillard !

Ce qu'on vient de lire n'est que le résumé des journées ordinaires.

Les jours de Consistoire et de réceptions publiques, le Pape est soumis à un cérémonial écrasant.

Voilà ce que le saint Pontife accomplit depuis cinq ans, sans interruption, sans ralentissement, dans la même demeure, sans qu'il ait pu respirer une seule fois un autre air que celui du Vatican, lui qui est né dans les montagnes, à Carpineto, et qui a passé trente-deux ans de sa vie, sur la colline de Pérouse !

Un membre du clergé de Rome me disait avec l'air narquois qui caractérise souvent les hommes de cette terre historique :

— Pourriez-vous me dire combien il y a de souverains qui mènent la vie *della Santità di Nostro Signore ?*

J'aurais pu lui répondre que ce n'était ni le roi d'Italie, ni le vénérable président de la République Française. »

Et c'est ce grand Pape, dont les épaules portent la sollicitude de toutes les Eglises, qui daignait s'occuper de moi, comme s'il n'eut pas eu d'autre préoccupation au monde que de s'entretenir familièrement avec le plus chétif de ses fils,

venu là uniquement pour satisfaire ses meilleurs désirs de foi et de dévotion envers le Pape.

Léon XIII le comprit. Pendant vingt-cingt minutes, avec une bonté ineffable, sans cesser de sourire comme un père, il daigna m'entretenir de saint François d'Assise, du Tiers-Ordre franciscain, d'un projet de Bulle qui devait en restreindre et en rendre plus faciles les obligations.

– Le salut du monde, dit-il, est dans le retour à l'esprit de saint François, l'Italie l'a compris. Partout, les adhésions au Tiers-Ordre se comptent par milliers dans chaque diocèse. La France aussi en a besoin...

Ici, le beau regard du Pape se voila.

— Ah ! la France !... Je l'aime de prédilection, il y a beaucoup de bien en France, mais, quelle lutte !...

Il parut refouler une plainte qui venait sur ses lèvres, et, après avoir noté d'un mot les deux périls de la France catholique à cette heure, il changea de sujet. Me sachant titulaire d'une chaire de Faculté, il s'informa avec beaucoup d'attention de l'organisation et des méthodes suivies, me parla du projet qui avait amené Mgr Maret à Rome et se montra disposé à étudier très-sérieusement ce qui concerne la situation de nos Facultés de Théologie.

Enhardi par cette noble simplicité, j'osai présenter au vicaire du Christ mes humbles productions littéraires. Il les parcourut, notant, d'un mot juste et profond, chacun des hommes de l'Ecole Menaisienne, dont j'ai écrit l'histoire. Puis, il daigna louer, avec une bonté toute faite d'indulgence,

la pensée des revues que je dirige et les *Annales de Provence* pour lesquelles je sollicitai une bénédiction particulière.

Léon XIII me parla ensuite, avec une visible satisfaction, de mon Evêque ; de Mgr l'archevêque de Chambéry pour qui Sa Sainteté professe, de vieille date, une estime particulière ; de Mgr de la Bouillerie, qu'il a tant regretté....

J'étais sous le charme de cette parole sereine, grave, douce, qui résonnait à mon oreille comme une musique. Il s'arrêta.

— Eh ! bien, Monseigneur, fit-il avec un fin sourire.

C'était me rappeler que j'étais venu là pour remercier le Souverain Pontife de m'avoir agrégé de si près à la maison pontificale, en m'accordant la prélature. Je l'avoue à ma honte, je ne saisis pas la pensée délicate de cette formule interrogative, et je restai muet sur le but principal de mon voyage à Rome.

Alors, se tournant vers ma sœur, qui partageait ce jour-là mon bonheur, comme elle partage tous les jours mes tristesses, le Père commun des fidèles daigna s'enquérir d'elle, l'exhorta à me continuer sa précieuse et fraternelle assistance. Apprenant qu'elle était demeurée veuve, après avoir perdu son unique enfant.

— Ah ! fit-il, avec un accent dont ma sœur n'oubliera jamais la pénétrante douceur, *poverina !* Il l'exhorta à suivre les conseils de saint Paul aux veuves chrétiennes, et, nous réunissant tous deux, le frère et la sœur, sous une large bénédiction, il nous quitta, non sans s'être retourné deux fois

encore vers nous et nous avoir envoyé, avec un dernier signe de croix, un dernier sourire.

Rentré au logis, j'éprouvai cet impérieux instinct d'une âme fortement impressionnée : se recueillir et demeurer quelque temps en face de soi-même.

Tandis que je me livrais au charme et à la douceur de mes souvenirs, certaines particularités me frappèrent davantage. J'avais vu passer, sur la physionomie expressive du Vicaire de Jésus-Christ, des ombres qui l'avaient voilée, à diverses reprises, durant mon audience. Je me rappelai les belles pages que M. Emile Ollivier a consacrées à décrire ce phénomène qui frappe tous les visiteurs attentifs.

« Combien de fois j'ai entendu souhaiter sur le siége de Pierre un pontife qui comprit les grandeurs modernes et ne découragea pas nos tentatives de progrès ! Toutes les difficultés entre l'Église et l'État s'aplaniraient alors, et un pacte fraternel se renouvellerait entre la raison et la foi, séparées depuis le commencement du siècle ! Ce Pape est venu, et il occupe le siége de Pierre. Evêque de Perugia, le cardinal Pecci, dans d'admirables mandements, a retracé les bienfaits de notre civilisation. « La société, a-t-il dit, étant composée d'hommes essentiellement perfectibles, ne peut demeurer immobiles ; elle progresse et se perfectionne. Un siècle hérite des inyentions, des améliorations réalisées par le précédent, et ainsi la somme des bienfaits physiques, moraux, politiques, peut s'accroître merveilleusement. Qui voudrait comparer les misérables cabanes des penples primitifs, leurs grossiers ustensiles, leurs intruments imparfaits, avec tout ce

que nous possédons au XIXe siècle ? Il n'est pas douteux que les vieilles routes mal tracées, les ponts peu sûrs, les voyages longs et incommodes d'autrefois valaient moins que nos chemins de fer qui attachent en quelque sorte des ailes à nos épaules et qui ont rendu notre planète plus petite, tant les peuples se sont rapprochés. Par la douceur des mœurs publiques et par la convenance des usages, notre époque n'est-elle pas supérieure aux agissements brutaux et grossiers des barbares, et les relations réciproques entre les hommes ne se sont-elles pas améliorées ? A certains points de vue, le système politique n'est-il pas devenu meilleur sous l'influence du temps et de l'expérience ? On ne voit plus les vengeances particulières tolérées, l'épreuve du feu, la peine du talion, etc. Les petits tyrans féodaux, les communes querelleuses, les bandes errantes de soldats indisciplinés n'ont-ils pas disparu ? C'est donc une vérité de fait que l'homme, vivant en société, va se perfectionnant au triple point de vue du bien-être physique, des relations morales avec ses semblables et des conditions politiques. (1) »

Le Pape n'a pas oublié les enseignements de l'évêque : Léon XIII s'est bien gardé de confondre la religion avec l'ancien régime et d'unir la fortune terrestre de la Papauté à celle d'un parti politique quelconque. Il n'a approuvé ni réprouvé aucune forme de gouvernement et il s'est déclaré prêt à s'accommoder de toutes. Si la République écoute les conseils funestes de persécution qu'on lui donne, elle n'aura

(1) *L'Eglise et la civilisation*, instructions pour le carême de 1877 et de 1878 traduit de l'italien par Paul Lapeyre.

pas pour excuse que le Pape l'a condamnée ou maudite. Il l'a admise comme tout autre gouvernement monarchique au respect de l'Eglise (1). Néanmoins ce Pape éclairé, ami de la civilisation et du progrès, écrivain de premier ordre autant que pontife irréprochable, sera un de ceux dans l'existence duquel de prétendus amis des lumières, de la civilisation et du progrès, auront mis le plus de fiel ! Avec lui on pouvait conclure le concordat nouveau qui aurait assuré pendant de longues années la paix religieuse et concilié les exigences démocratiques des sociétés avec les dogmes immuables. Bien éloignés de saisir cette bonne fortune que leur réservait la Providence, des hommes d'État asservis à des préjugés surannés s'occupent à ressusciter les maximes jansénistes de nos vieux gallicans, à jouer aux lois organiques, et ne témoignent pas au Pape modéré plus de déférence qu'ils n'en accorderaient à un Pape réactionnaire.

(1) *Lettre à l'archevêque de Paris :*

« Procul dubio *nullam* Ecclesia catholica *reprehendit aut improbat formam civitatis ;* et quæ ab ipsa Ecclesia ad communem utilitatem instituta sunt prospere esse possunt, sive *unius sive plurium potestate et justitia regatur res publica.*

Sedes autem apostolica, quæ in *variis vicibus flexibusque rerum publicarum negotia expediat necesse est cum iis qui populo præsunt,* hoc vult, hoc spectat *unice* rem christianam salvam esse; lædere vero jura imperii, cuiuscumque tandem ea sint nec vult nec velle potest.

In rebus autem non injustis parendum eis esse qui præsunt, conservandi causa ordinis in quo est publicæ fundamentum incolumitatis, nemo dubitat; nec tamen est consequens obtemperando approbari si quidquam est aut in constitutione aut in administratione civitatis non justum.» Voir aussi l'encyclique *Diuturnum* de juin 1881 et la constitution *Sollicitudo Ecclesiarum.*

On raconte que François d'Assise portait gravés sur son corps les stigmates de la Passion de Jésus-Christ. Sur toute la personne de Léon XIII sont visibles les angoisses de la Passion de la Papauté. Son corps maigre, diaphane, presque pathétique, est comme exténué par l'ardeur des sollicitudes qui le pressent de toutes parts. Son regard, malgré la vivacité et l'éclat qu'il ne perd jamais, semble las de contempler tant de douloureux spectacles, et la douceur de sa bouche dont les coins se relèvent avec finesse est voilée légèrement d'un sourire attristé.

Etre prisonnier, bafoué, exposé aux périls, n'est certainement pas le motif de cette mélancolie. Qu'ont d'effrayant la prison, l'exil, la mort pour un vieillard, qui tous les jours s'agenouille devant un crucifix ? Aussi, si le corps semble fléchissant, la parole est ferme ; elle ignore l'emphase redondante et les déclamations obscures des scribes officiels; dédaigneuse des vains ornements autant que des lamentations, elle va droit à la pensée, tirant son charme de la noblesse des sentiments qu'elle reflète et sa lumière de la lucidité des idées qu'elle exprime.

A mon avis, la souffrance de Léon XIII a une cause plus haute que ne le serait le sentiment trop vif d'afflictions purement terrestres. Il a les deux qualités des homm es nés pour l'action, la clarté dans les vues et la décision dans le caractère : il voit et il veut. Il l'a bien prouvé par la prévision et la vigueur avec lesquelles en sa qualité de camerlingue il a organisé le conclave. Mais la situation qui pèse sur lui depuis son avènement à la Papauté est si écrasante, toutes les con-

duites offrent de telles difficultés, soulèvent de telles objections que lui, l'esprit résolu, est condamné aux immolités indécises. De là le tourment dont sa physionomie expressive ne peut complètement cacher le secret. »

Pour me consoler de ces pensées, je pris en mains le livre de la prière sacerdotale et je me dirigeai vers le Pincio.

Combien le Bréviaire, toujours si consolant et si prêt à répondre aux préoccupations actuelles de celui qui le récite, me parut, ce soir-là, éloquent !

J'avais sous les yeux le plus beau panorama du monde. Rome se déroulait là, surmontée et comme enchâssée par les montagnes bleues de Frascati et de Tivoli. A droite, les majestueuses ruines du Colisée et le Capitole ! A gauche, Saint-Pierre et le Vatican.

Mon regard ne pouvait se détacher de ce point de l'horizon, où j'avais vu tantôt le Pontife captif. Une pensée traversa mon esprit. Pour un peu, sinon scandalisé, du moins troublé par cette poignante situation faite au Chef de l'Eglise, j aurais été tenté d'interroger le Maître :

— Pourquoi traiter ainsi votre représentant le plus immédiat et prolonger ainsi une tristesse, qui pèse à toute l'Eglise ?

J'ouvris le Bréviaire et la sainte liturgie du jour me répondit.

C'était Grégoire, le grand Pape, qui parlait :

« Le Seigneur Jésus, disait-il, debout au milieu de ses disciples, leur dit : La paix soit avec vous ! Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie. Comme mon Père qui est

Dieu m'a envoyé, moi qui suis Dieu, de même, homme, je vous envoie, vous qui êtes des hommes. Le Père a envoyé son Fils, quand il a réglé que ce Fils s'incarnerait pour la Rédemption du genre humain. Or, il a voulu que le Fils vint au monde pour y endurer sa Passion, et cependant il aimait le Fils, qu'il a envoyé souffrir. Ainsi, le Seigneur envoie les apôtres qu'il a choisis, non point vers les joies de ce monde, mais, comme le Père a fait pour lui, vers les souffrances de ce monde. Dès lors, puisque le Père, qui aime son Fils l'envoie pour souffrir, les disciples, que le Seigneur envoie souffrir dans ce monde, sont aussi aimés de celui qui les envoie. C'est donc à bon droit qu'il s'exprime ainsi: Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie, c'est à dire, en vous envoyant parmi les scandales de la persécution, je vous aime, comme mon Père m'a aimé, en m'envoyant souffrir ma Passion ! »

Ici s achèvent mes notes de voyage.

Je suis demeuré encore deux jours à Rome.

Mon excellent ami et ancien condisciple, le R. Père Jouet, me fit passer une bien édifiante matinée auprès de ses chers scolastiques et dans cette belle église de la place

de Navone, où son zèle, béni et aidé par Léon XIII, a édifié le sanctuaire, si vénéré des Romains, en l'honneur de Notre-Dame du Sacré-Cœur.

En sortant de chez ces bons missionnaires, j'ai porté, aux Catacombes de Sainte-Agnès, mes prières et mes actions de grâces, que j'achevai à Saint-Pierre, en disant adieu à la sublime basilique.

Il me resterait à raconter les intéressantes discussions auxquelles j'assistai chez le R. Père Bruzza, à la séance de la Société Archéologique de Rome, que le savant Barnabite et l'illustre commandant de Rossi animent de leur zèle pour la science, pour nos antiquités chrétiennes.

Il me resterait à narrer les épisodes du retour par les *Maremme Toscane*, Pise, Gênes et Nice.

L'avouerai-je ? Après avoir vu le Pape, plus rien ne me e mble digne de distraire mes pensées et, rentré à Marseille, nous mes derniers souvenirs de voyage se confondent en un seul : J'ai vu Pierre, captif mais debout, la main toujours levée pour bénir Rome qui le réclame et le monde qui attend de lui sa libération !

SAINT THOMAS D'AQUIN

ET LÉON XIII

SAINT THOMAS D'AQUIN ET LÉON XIII

I

La théologie est la science des affirmations divines.

Lorsque l'homme accepte simplement ces affirmations, il est à l'état de foi; lorsqu'il établit le rapport de ces affirmations entre elles et avec tous les faits extérieurs de l'univers, sa foi est à l'état théologique ou scientifique.

Par conséquent, la théologie résulte du mélange d'un élément humain avec un élément divin, et, s'il est vrai que ce mélange éclaire la foi, il est néanmoins sujet à un grand danger. Car, pour peu qu'on se donne carrière dans les choses de l'ordre visible, on a bien vite atteint la limite extrême de la certitude qui leur appartient; et si l'on pousse plus loin, l'esprit ne rapporte de ces régions mal explorées que des opinions capables, quelquefois, d'altérer la pureté et la solidité de la foi.

Une des premières qualités du docteur catholique est donc l'esprit de discernement dans l'emploi de l'élément humain.

Saint Thomas-d'Aquin posséda ce tact à un illustre degré.

Toute la science humaine de son temps était renfermée dans les écrits d'Aristote: logique, métaphysique, morale, politique, physique, histoire naturelle. Aristote enseignait tout, et était regardé comme ayant dit sur tout le dernier mot de la nature. Cependant, il suffisait de parcourir quelques-uns de ses ouvrages pour s'apercevoir combien peu ce philosophe avait eu le génie chrétien, et déjà l'étude assidue, qu'on faisait de lui, avait porté des fruits déplorables. Il n'était pas extraordinaire d'entendre des maîtres-ès-arts, par exemple, soutenir qu'une proposition était vraie selon l'Evangile et fausse selon le « Philosophe. » En 1277, Etienne II, évêque de Paris, fut obligé de porter une censure contre deux cent vingt-deux articles, dont l'erreur avait été puisée dans les livres d'Aristote.

Voilà les éléments scientifiques dont disposait saint Thomas.

Il fallait avec cela créer une psychologie, une ontologie, une morale et une politique dignes de s'unir aux dogmes de la foi. Saint Thomas le fit.

Laissant de côté les chimères et les aberrations du stagyrite, il tira de ses écrits ce qui pouvait s'y glaner de vrai, éleva et transforma ces matériaux, et, sans abattre ni adorer l'idole de son siècle, il ourdit une philosophie qui avait encore dans les veines du sang d'Aristote, mais purifié par le sien et par celui de tous ses grands prédécesseurs dans la doctrine.

A l'esprit de discernement dans l'emploi de l'élément humain ou fini, saint Thomas joignit une vue pénétrante de l'élément divin.

Ces deux éléments, selon la juste remarque de Lacordaire, dont nous résumons la belle étude sur saint Thomas, se

liaient et s'enchaînaient fortement dans ce vaste esprit. De là une unité irrésistible, un style calme et transparent et toutes ces autres qualités qui faisaient dire à un Pape :

— Saint Thomas a plus éclairé l'Eglise que tous les docteurs ensemble, et l'on profitera plus en une année avec les livres, que pendant toute une vie avec les livres des autres.

II

En quel temps fut-il plus utile de revenir à l'étude des œuvres de ce grand homme? « Les vérités sont diminuées » dans le monde, où, parallèlement au progrès des découvertes scientifiques, s'accuse de plus en plus l'affaissement des doctrines, sous le poids des préoccupations matérialistes, comme sous l'influence fatalement amoindrissante des méthodes nouvelles.

Un grand Pape vient de monter sur le trône pontifical. Le meilleur témoignage de sa grandeur s'est justemeut affirmé en ce point. Jetant un regard d'aigle sur le monde, il a vu cette diminution des vérités, qui est toujours un signe infaillible de décadence pour les peuples. Il s'est préoccupé d'y porter remède.

De là cette encyclique magistrale du 4 août 1879, qui restera, dans le Bullaire des Papes, comme le plus éloquent appel à la résurrection, adressé par le voyant d'Israël aux nations qui s'endorment du sommeil qui tue.

De là ces belles Lettres Apostoliques du 25 octobre 1879, qui instituaient l'académie de saint Thomas-d'Aquin, chargée

d'expliquer et de défendre les doctrines du génie dont on peut dire, comme saint Cyprien le disait du docteur africain : *Affer magistrum !*

De là le *motu proprio* du 18 janvier 1880 réglant les conditions d'une réimpression des œuvres de saint Thomas-d'Aquin, confiée aux presses de la Propagande et dirigée par le cardinal de Luca, préfet de la Congrégation des Etudes ; par le cardinal Simeoni, Préfet de la Congrégation de la Propagande ; par le cardinal Zigliara, *ex familia dominicana, ad disciplinam S. Thomæ apprime institutus atque eruditus.* Ces Eminentissimes publieront, au nom et par l'autorité du Souverain-Pontife, dans leur intégralité, les œuvres du Docteur Angélique, avec les commentaires de Thomas de Vio sur la *somme théologique* et de François de Sylvestris sur la *somme contre les gentils.* Le Saint-Père affecte 300,000 francs à cette impression, réglant que les produits seront acquis à la Propagande, jusqu'à concurrence de la somme dépensée, les bénéfices, s'il y en a, devant être employés à publier des travaux sur saint Thomas-d'Aquin, jugés dignes d'impression par les trois cardinaux.

De là le décret du 4 août 1880, qui a donné saint Thomas pour patron aux études, saint Thomas dont la doctrine est telle que, *maris instar*, elle comprend toute la science transmise par les anciens. Les Universités, les Académies, les Lycées, les Ecoles Catholiques, le vénèreront comme leur protecteur spécial.

III

Conformément aux ordres de Léon XIII, l'œuvre fut entre-

prise, œuvre colossale qui fera l'admiration de la postérité. Nous n'exagérons rien. Qu'on en juge.

Pie V, en 1570, donna une édition complète de saint Thomas-d'Aquin. Elle est incomplète et en bien des points incorrecte comme le démontra Fr. Garcia en 1622.

Côme Morelles en publia une autre en 1660.

De Rubéis en entreprit une troisième en 1745, mais il ne put l'achever.

En ce siècle, outre les éditions de Parme et de Paris, qui sont bien connues, Th. Soldati en avait préparé une autre qu'il n'a pu publier.

Toutes ces éditions, dit Léon XIII, sont incomplètes, manquent de commentaires et ne sont point *diligenter adornatæ*.

Pour que l'*Editio Leonina* soit digne du saint docteur qu'elle veut faire revivre, il a fallu, de toute nécessité, recourir aux manuscrits.

Plusieurs dominicains, savants paléographes, se sont partagé la besogne, parcourant les bibliothèques et les archives, armés de patience, de savoir, de zèle et de.... loupes.

Mais, quand l'autographe manque, on ne peut s'en fier aveuglément aux copistes. L'éditeur donnera la raison de ses préférences, entre les diverses variantes, en marge ou en note.

Bien qu'on ignore de quelle version a usé saint Thomas pour les œuvres d'Aristote, l'éditeur donnera le texte grec du stagyrite, avec sa traduction commentée.

De plus, chaque œuvre sera ornée d'un sommaire, de notes, d'un exposé des principes et de systèmes comparés.

Son Eminence le cardinal Zigliari, à qui j'emprunte ces

détails, s'est demandé quel ordre il fallait adopter : la chronologie, la dignité ou l'ordre scientifique.

Le premier était impossible à établir, le second entraînait des difficultés d'appréciation et eut été moins utile à l'enseiguement que le troisième, qui a été adopté.

Outre trente deux préfaces générales, empruntées au savant de Rubéis, il y aura une préface particulière pour chaque œuvre.

Lorsque Pie V voulut entrer en lutte avec l'*igniculus* envahissant de la raison et la *pravitas* du sens propre ou interprétation individuelle qui marquèrent les entreprises de l'esprit d'erreur à son époque, il choisit saint Thomas-d'Aquin pour être le *dux* et l'*imperator* de la bataille.

La logique fatale de l'erreur a conduit le dix-neuvième siècle au règne de la raison pure. Comme sous Pie V, il faut revenir à l'Ange de l'Ecole, et, si le Pape de Lépante a publié l'*Editio Pia*, le captif du Vatican devait publier l'*Editio Leonina.*

C'est ce que disent les trois cardinaux dans leur Epitre dédicatoire, placée en tête du premier volume de cette publication, qui en aura plus de 20.

Le volume est splendide. In-folio, il est imprimé en magnifiques caractères elzéviriens, d'une netteté admirable.

L'épigraphie romaine, dont on garde autour de Léon XIII les traditions fidèles, y a mis sa marque. C'est comme la griffe du lion, qui garde les avenues de ce beau monument. Abritons sous cette garde l'insuffisance de pages qui ont uniquement ambitionné l'honneur de dire à nos frères de France quelque chose des grandeurs du Pontife, qui veille sur nous, à cette heure de la puissance des ténèbres.

LEONI XIII

Summo sacrorum Antistiti, quo auctore et auspice munificentissimo scripta S. Th. Aquin. universa summo studio cum lectissimis codicibus conlata et recognita publicantur uti philosophia catholica post diuturnas clades in spem pristinæ dignitatis revocetur patres Cardd. Antoninus DELUCA, *Jo.* SIMEONI, *Th.* ZIGLIARA *curatores operi perficiundo volumen primum dedicant devoti cathedræ majestatique Pontificis.*

Marseille. — Imprimerie et Lithographie Ant. Zaratin, rue des Feuillants, 20

DU MÊME AUTEUR

L'ÉCOLE MENAISIENNE

I. LAMENNAIS (2e *édition*).

II. GERBET ET SALINIS (2e *édition*).

III. LACORDAIRE (2e *édition*).

IV. MONTALEMBERT (*en préparation*).

LES PREMIERS JANSÉNISTES ET PORT-ROYAL. Un beau vol. in-8o.

Marseille. — Typographie A. Zaratin, r. des Feuillants, 20.